

U d'/of OTTAWA
39003004012729

LES SONNETS

DE

PÉTRARQUE

DU MÊME AUTEUR :

Sonnets curieux et sonnets célèbres, étude anthologique et didactique, suivie de Sonnets inédits. Un volume in-8°. Paris, L. Willem, 1879.

Haltes dans les Bois (comprenant vingt-neuf sonnets). Un volume in-18 jésus. Paris, L. Willem, 1874.



Imp. Houiste 5 r Hautefeuille Paris

LES SONNETS
DE
PÉTRARQUE

Traduction complète en sonnets réguliers

AVEC INTRODUCTION ET COMMENTAIRE

PAR

PHILIBERT LE DUC

—

Ouvrage couronné aux fêtes littéraires de Vaucluse et d'Avignon à l'occasion du cinquième centenaire de Pétrarque

SECOND VOLUME



PARIS
LÉON WILLEM, ÉDITEUR
2, RUE DES POITEVINS, 2

—

1879

SONNETS

COMPOSÉS

DU VIVANT DE LAURE

SIXIÈME SÉRIE

La date de 1347 convient à cette série de sonnets; quelques-uns seulement sont des années 1342 à 1346. — Pétrarque habita tour à tour Avignon et Vaucluse jusqu'à l'automne.

C'est en cette année 1347 que Rienzi souleva le peuple, s'empara du Capitole et réalisa pour un instant son rève de rétablissement de la république romaine. Son succès fut d'autant plus complet que, tout en dépouillant le pape d'Avignon de sa souveraineté sur Rome, il sut obtenir son acquiescement aux faits accomplis, acquiescement, il est vrai, plus forcé que volontaire.

« Quelle joie pour Pétrarque ! dit l'abbé de Sade, quelle agréable surprise lorsqu'il apprit toutes ces merveilles ! On a vu dans ces Mémoires jusqu'où alloit son enthousiasme pour Rome, surtout depuis qu'il en étoit citoyen, et combien il désiroit le rétablissement de la république. Dans les transports de sa joie, il écrivit à Rienzi pour le féliciter de ses succès et l'exhorter à persévérer dans une si belle entreprise, dont je ne doute pas qu'il ne lui eût tracé le plan. Cette lettre est pleine de traits d'éloquence dignes de Cicéron et de Démosthène; il adresse la parole tantôt au peuple romain, tantôt au tribun. » Son enthousiasme pour la liberté lui inspire les imprécations les plus violentes contre les princes romains, tyrans du peuple. Il conjure les citoyens de sacrifier leurs biens et leur vie pour la patrie, à l'exemple de Curtius, Coclès et Décius. Il compare Rienzi aux deux Brutus. Au milieu de cette explosion de sentiments patriotiques, il glisse cette curieuse recommandation chrétienne et littéraire:

« Homme illustre! les Romains vous doivent le bonheur de vivre et de mourir libres : leur postérité vous devra de naître dans le sein de la liberté. Je voulois vous demander deux grâces : j'ai appris que pour la première vous aviez prévenu ma demande. On dit que vous n'entreprenez rien sans avoir fortifié votre âme en recevant le corps du Seigneur avec les dispositions requises; je ne saurois trop louer une si sainte pratique, que je voulois vous proposer. Il ne me reste plus qu'un conseil à vous donner; c'est d'imiter Auguste, qui employoit le peu de temps que ses grandes occupations lui laissoient de libre, à lire ou à se faire lire l'histoire de ces grands hommes, qui devoient lui servir de modèle. » (*Mém.*, tome II, p. 340.)

Pétrarque poussait jusqu'au fanatisme son zèle pour une restauration romaine. « Croyez-moi, écrivait-il à Rienzi, ne donnez rien à l'amitié ni au sang; quiconque est ennemi de la liberté publique est le vôtre. » Et, lié par ce principe, il n'intervint nullement en faveur des Colonna, ses amis et ses protecteurs. Plusieurs furent tués par les soldats du tribun. Le vieil Etienne perdit son fils Etienne et son petit-fils Jean, l'espoir de la famille.

On a vu (note du sonnet C) comment le poëte traita le tribun aveuglé par son triomphe.

Le pape Clément VI, qui aimait toujours Pétrarque, malgré sa liaison avec Rienzi, lui avait offert plusieurs évêchés. Pétrarque les avait refusés, ne voulant ni dignités à charge d'âmes ni perdre sa liberté.

Il partit pour l'Italie au mois de novembre et apprit à Parme la chute de Rienzi.

CLVIII

IL MET TOUTE SA FÉLICITÉ DANS LA CONTEMPLATION DE LAURE.

Sì come eterna vita è veder Dio.

De même que voir Dieu dans son profond mystère,
C'est le suprême bien pendant l'éternité ;
Ainsi vous voir, Madame, est ma félicité
Dans cette vie ingrate où je suis solitaire.

Jamais votre front pur n'eut tant de charme austère,
Si mes yeux à mon cœur disent la vérité.
Jamais par tant d'attraits vous n'avez invité
Mon âme sans espoir, à souffrir et se taire.

Mais vous fuyez déjà : c'est un nouveau tourment.
Certains êtres, dit-on, n'ont pas d'autre aliment
Que les parfums, ou l'eau de saveur dépourvue.

D'autres touchent le feu sans douleur ni danger.
Moi, n'ai-je pas le don, aux sens tout étranger,
De vivre uniquement de votre aimable vue !

Au dire d'un historien grec, Mégasthènes, les Astomes, peuple établi près des sources du Gange, n'avaient pas de bouche, étaient entièrement velus, et ne vivaient que de l'odeur des fleurs. Est-ce à ces hommes que Pétrarque fait allusion dans le premier tercet ou au caméléon qui jouissait aussi de la réputation de ne vivre que d'air?

Pline a dit du caméléon : « Cet animal est le seul qui ne boive ni ne mange; seulement il hume l'air, se tenant debout, et ne vit d'autre chose. » La science moderne a ôté au caméléon ce privilége bizarre et ne lui a laissé que celui de changer de couleur. On croyait qu'il ne vivait que d'air parce qu'il l'aspire avec des poumons très-développés, et parce qu'il supporte longtemps la faim, comme la plupart des reptiles.

Le deuxième tercet désigne évidemment la salamandre qui passait pour incombustible. Il est aujourd'hui reconnu qu'elle ne peut ni éteindre le feu ni l'affronter impunément, mais que l'humeur laiteuse et nauséabonde, dont elle s'entoure pour écarter ses ennemis, retarde sa combustion.



CLIX

IL INVITE L'AMOUR A REGARDER LA DÉMARCHE
ET LES DOUCES MANIÈRES DE LAURE.

Stiamo, Amor, a veder la gloria nostra.

Arrêtons-nous, Amour ; à loisir contemplons
Ce chef-d'œuvre divin de grâce et de noblesse.
Vois combien il est doux ce regard qui me blesse,
Comme ils sont fins ces traits ornés de cheveux blonds!

Vois avec quel art l'or, les perles, les galons
Rehaussent sa beauté sans nuire à sa simplesse!
Comme son corps charmant se meut avec souplesse
Dans les ombreux sentiers de ces riants vallons!

L'herbe verte, et les fleurs dont elle est émaillée
Semblent, sous cette yeuse à l'antique feuillée,
Prier son pied qu'il daigne en passant les fléchir.

Et le ciel à l'entour de mille feux s'enflamme,
Heureux d'être éclairci par les rayons de l'âme
Que l'éclat de ses yeux est prompt à réfléchir.

On a vu au bas du sonnet LVII une description de la beauté de Laure. En voici une autre dont le style est un peu suranné :

« Qu'on s'imagine tout ce que la beauté, les grâces, l'esprit et les qualités du cœur peuvent, par leur réunion, former de plus intéressant, et qu'on joigne, à cet assemblage si précieux et si rare, tout ce que l'imagination passionnée d'un poëte amoureux peut ajouter à ce tableau ; et l'on aura celui que Pétrarque nous a donné de cet objet charmant, qui fut le sujet de ses adorations. Qu'on se transporte au temps où la chevalerie faisait faire aux braves chevaliers tant d'actions héroïques, pour soutenir au péril de leur vie l'honneur de leurs dames, où elle les portoit à tant de hauts faits, pour avoir celui de mériter de recevoir de leurs mains le prix de leur valeur, et où tant de dévouement n'étoit inspiré que par un sentiment honnête et généreux qui enflammoit le courage ; et l'on se formera une idée de l'amour de Pétrarque, tel qu'il l'a dépeint dans ses ouvrages ; et peut-être alors ce genre d'un amour épuré paroîtra moins chimérique. » (Delon, *Vies de Pétrarque et de Laure*, p. 12.)



CLX

LA DOUCE VOIX DE LAURE.

Pasco la mente d' un sì nobil cibo.

D'un si noble aliment je nourris ma pensée
Que rien de plus exquis ne se peut concevoir.
Au seul aspect de Laure, en moi je sens pleuvoir
L'oubli de toute ivresse autrefois caressée.

Mais lorsque sa parole en mon âme oppressée
Pénètre avec les mots qui savent émouvoir,
Entraîné par l'Amour, je goûte en son pouvoir
La plus vive douceur ici-bas dispensée.

Car cette belle voix jusqu'au ciel élancée
Résonne si suave et si bien cadencée
Qu'on ne résiste pas à son magique effet.

Alors mes yeux charmés, mon oreille ravie
Jouissent à la fois de ce qu'en cette vie
L'art, joint à la nature, offre de plus parfait.

Le charme de la voix rend la femme souverainement séduisante et la dispense d'être belle. J'ai connu de par le monde, comme disait Brantôme, une fort aimable dame qui, à l'agrément d'un esprit alerte et cultivé, joignait une voix suave et sympathique. Elle chantait comme une artiste ; on l'écoutait avec émotion, avec délices ; on la couvrait d'applaudissements et de couronnes. Deux admirateurs enthousiastes devinrent successivement ses maris ; et un gentilhomme, type d'élégance et d'urbanité, ami des arts, des fleurs et de la poésie, lui resta fidèlement attaché tant qu'il vécut, comme au beau temps de la chevalerie. Ce nouveau Pétrarque, plus discret que l'ancien, n'a pas laissé voir aux profanes les vers qu'il adressait à sa Laure. Elle seule les a recueillis et, maintenant qu'elle est retirée du monde, elle retrouve, en les lisant, le souvenir de ses triomphes.

L'abbé de Sade nous a parlé de la voix de Laure au sonnet CXXXIV ; il en sera encore question aux sonnets CLXXVIII, CLXXXIV et CLXXXIX.



CLXI

EN APPROCHANT DU PAYS DE LAURE, IL SENT LA FORCE DE SON AMOUR.

L'aura gentil che rasserena i poggi.

L'aure gentille vient, haleine parfumée,
Rendre aux champs leur verdure et les fleurs aux forêts.
A ses douces senteurs je la reconnaîtrais ;
Pour elle il me faut croître en peine et renommée.

Oui, j'ai fui l'air natal de ma Toscane aimée
Pour reposer mon cœur sous les ombrages frais,
Et j'espère éclaircir mes ténébreux regrets
Aux rayons du soleil de la rive animée.

Je sens devant cet astre un tel enchantement
Qu'entraîné par l'Amour j'y reviens constamment.
Puis, ébloui, je pense à m'éloigner fidèle.

Des ailes je voudrais pour prendre mon essor ;
Mais le ciel me condamne à périr, triste sort,
Ou consumé près d'elle ou languissant loin d'elle.

L'abbé de Sade rapporte ce sonnet à l'année 1344. Nous avons vu, note préliminaire de la série IV, que Pétrarque, en quittant Parme, tomba dans une embuscade de voleurs et fit une chute. La première douleur passée, il se fit lier sur son cheval, alla coucher à Modène et, le lendemain, se rendit à Bologne pour se mettre entre les mains d'un médecin. Sa chute avait été violente. Il avait perdu connaissance et s'était relevé tout meurtri.

« Soit qu'il fût dégoûté du séjour de l'Italie par les troubles qui y régnoient, soit qu'il fût pressé par le désir de revoir Laure, sans qui il ne lui étoit pas possible de vivre, s'il faut l'en croire, dès qu'il fut en état de monter à cheval, il prit le chemin d'Avignon.

« En approchant de cette ville, il sentit une plus grande douceur dans l'air ; il vit des fleurs dans un bois où il passoit ; cela lui annonça qu'il n'étoit pas loin de Laure, et qu'il la verroit bientôt. Cette idée échauffa sa verve ; il fit le sonnet [ci-contre]. » (*Mém.*, II, p. 199.)

L'*aure* signifie à la fois *brise* et *Laure*. V. la note du sonnet L.



CLXII

IL VIEILLIT ET NE CESSE D'AIMER.

Di dì in dì vo cangiando il viso e 'l pelo.

Le temps change mes traits et neige sur mon front,
Pourtant l'amour conserve à mes yeux son prestige,
Et je ne brise pas la verdoyante tige
Qui des saisons jamais ne redoute l'affront.

Le ciel sera sans astre et les mers sécheront
Avant que mon désir loin du laurier voltige,
Avant de renoncer au séduisant vertige,
Aux douleurs que je cache et que rien n'interrompt.

Je n'aurai de repos qu'en livrant à la tombe
Mon enveloppe d'os et de nerfs et de chair,
A moins que sur ma vie un doux regard ne tombe.

Rien ne me guérira du tourment qui m'est cher,
Du coup que m'a porté jusqu'au fond du cœur Laure,
Si ce n'est elle-même ou la mort que j'implore.

A quarante-trois ans Pétrarque pouvait être vieilli par vingt années de soupirs; mais les cheveux blancs n'étaient pas chez lui le signe de la vieillesse. Pendant son séjour à l'évêché de Lombez, n'ayant alors que vingt-six ans, ses amis Lello et Louis, qu'il nommait Lélius et Socrate, et l'évêque lui-même le plaisantaient déjà sur sa tête grisonnante.

« Aux douceurs de l'amitié, dit l'abbé Roman, abréviateur de l'abbé de Sade, se mêloient les agréments d'une conversation tantôt savante, tantôt enjouée. Là, Pétrarque essuyoit et rendoit les plaisanteries que ses amis lui faisoient. Le prélat s'égayoit quelquefois à ses dépens. Il se moquoit de sa frayeur lorsque le tonnerre grondoit; il le plaisantoit sur ses cheveux qui commençoient à blanchir, et qui lui donnoient un air vénérable dont il ne se piquoit point. Pétrarque repoussoit légèrement ces propos badins. *Je m'en console,* disoit-il, *avec les grands hommes de l'antiquité : Auguste craignoit le tonnerre, César et Virgile avoient des cheveux blancs, quoique jeunes encore.* » (*Vie de François Pétrarque*, p. 26.) V. le sonnet CLXXV.



CLXIII

SOUVENIRS AMOUREUX.

L'aura serena, che fra verdi fronde.

L'aure *douce qui sort des bosquets embaumés,*
En passant sur mon front, me rappelle avec larmes
Le jour où je reçus le premier coup des armes
Dont se sert le tyran de nos cœurs enflammés.

Je me souviens aussi de ces traits bien-aimés
Que voilent maintenant de jalouses alarmes,
Et de ces blonds cheveux qui flottaient pleins de charmes,
De perles et saphirs aujourd'hui parsemés.

Elle les répandait en boucles si légères,
Ou les liait si bien sous des fleurs bocagères,
Que sans trembler encor je n'y repense pas.

Le temps les a tordus en plus solides tresses,
Qui de moi tellement se sont faites maîtresses,
Que pour ma délivrance il n'est que le trépas.

L'abbé de Sade, après avoir montré la jalousie de Pétrarque (sonnet CXLIX), s'exprime ainsi :

« Voilà donc Pétrarque jaloux et envieux d'Hugues de Sade, mari de Laure. Celui-ci le lui rendit bien ; on ne sauroit en douter. Pétrarque dans un sonnet [celui ci-contre] se plaint de cette jalousie qui le privoit souvent du plaisir de voir Laure. Ceux qui ne veulent pas qu'elle fût mariée, disent qu'il est question de ses parents, qui l'empêchoient quelquefois de sortir, craignant que les empressements de Pétrarque ne fissent tort à sa réputation. Mais le terme de jalousie ne peut convenir qu'à un mari ou à un amant ; et c'est avec raison que les plus habiles interprètes de Pétrarque ont conclu de là que Laure étoit mariée[1]. » (*Mém.*, II, p. 480.) V. le sonnet CLXXXVI.

[1] Fausto di Longiano, Tassoni, Muratori, Castelvetro, etc., mais toujours en doutant, quoique cela fût bien clair. (*Note de l'abbé de Sade.*)



CLXIV

LA PRÉSENCE DE LAURE LE TRANSFORME ; SON OMBRE SUFFIT POUR LE FAIRE PALIR.

L'aura celeste che 'n quel verde lauro.

L'aure du ciel, qui souffle en ce brillant ombrage
Où s'abritait Amour pour frapper Apollon,
A subjugué mon cœur depuis un temps si long
Que de me révolter je n'ai plus le courage.

Elle exerce sur moi la puissance et la rage
Que Méduse exerça sur le Titan félon,
Et je ne puis trouver montagne ni vallon
Pour fuir ces beaux nœuds d'or que mon regard outrage

Oui, de ces cheveux blonds le réseau gracieux
Me lie et me remplit d'émoi délicieux ;
Je n'ai plus qu'à baisser humblement ma paupière.

Son ombre ôte à mon sang sa bouillante chaleur
Et répand sur mon front la mortelle pâleur ;
Ses yeux même ont pouvoir de me changer en pierre.

L'abbé Roman a dit de Pétrarque : « Plus je le lis, plus je sens que son âme étoit enflammée de l'amour le plus épuré ; plus je vois qu'il étoit né sous l'étoile des poëtes. Il est vrai que son esprit fin et délié, son imagination exaltée et brillante, usurpèrent bien des fois la place de son cœur ; il est souvent ingénieux et recherché, où il ne devroit être que simple et naturel ; il peint où il ne faut que sentir. C'est un tribut qu'il paie au mauvais goût de son siècle, à la manie de l'esprit dont les plus grands poëtes de sa nation ont été possédés... Mais tous ces défauts sont rachetés... Quoi de plus riche que son expression, de plus sonore que ses vers, de plus varié que ses inversions !... Nul écrivain ne fut plus original que Pétrarque (je parle de ses vers italiens). Il a senti l'amour comme le disciple de Socrate en a parlé ; il l'a peint comme il le sentoit. Ses idées sont à lui, ainsi que ses sentiments, ses images, ses expressions ; et l'on en trouve bien peu de semblables dans les poëtes de l'antiquité. » (*Vie de Fr. Pétrarque*, p. 291.)



CLXV

IL NE PEUT EXPRIMER LES EFFETS QUE PRODUISENT SUR LUI LES YEUX ET LES CHEVEUX DE LAURE.

L'aura soave, ch'al Sol spiega e vibra.

L'aure suave agite et déploie au soleil
Les fils d'or que l'Amour réunit et façonne,
Et dans ces doux liens la cruelle emprisonne
Mon âme qui n'a plus ni repos ni sommeil.

Dans mes veines mon sang ne coule plus vermeil ;
Je n'ai pas une fibre, un nerf qui ne frissonne.
Dois-je vivre? ou faut-il que pour moi le glas sonne?
A cette incertitude est-il rien de pareil?

Quand je vois ces beaux yeux dont le feu fond la glace,
Quand ce ruisseau doré dont chaque onde m'enlace
Jette sur chaque épaule un reflet éclatant ;

Ma parole ne peut exprimer ma pensée ;
De trop vives lueurs ma vue est offensée ;
Sur mon intelligence un nuage s'étend.

Laure était-elle réellement aussi digne d'amour et d'admiration que Pétrarque nous la représente? MM. Ernest et Edmond Lafond nous répondent :

« Tout poëte, dans ses vers, idéalise la femme qu'il aime, comme tout peintre, dans ses tableaux, idéalise le modèle qui pose devant lui ; le poëte a besoin d'un type d'amour, comme le peintre d'un type de beauté ; l'un ne pourrait chanter sans une femme aimée, l'autre ne pourrait peindre sans un modèle choisi ; mais, pour créer des œuvres durables, il faut que tous deux aient une certaine dose d'idéal pour embellir et diviniser l'amour et la beauté qu'ils ont dans le cœur et devant les yeux, car nous pouvons dire du poëte ce que Raphaël lui-même a dit du peintre : qu'il ne doit pas faire les choses telles que la nature les fait, mais telles qu'elle devrait les faire. C'est ainsi que Dante, Pétrarque, Michel-Ange et Tasse ont idéalisé leurs madones ; *ut pictura poesis.* » (*Dante*, *Pétrarque*, *Michel-Ange*, *Tasse*, *sonnets choisis*, p. 482.)



CLXVI

LE GANT DÉROBÉ.

O bella man che mi distringi 'l core.

O main qui tiens ma vie en ton obéissance
En étreignant le cœur qui la doit renfermer,
Belle main que le ciel a pris soin de former
Pour que l'on rende hommage à ta divine essence :

Doigts fins et déliés qui n'avez de puissance
Et qui n'êtes cruels que pour me désarmer,
Amour, par un bienfait voulant me ranimer,
De vous voir nus enfin m'offre la jouissance.

Blanc et précieux gant qui recouvrais sans pli
La rose délicate et l'ivoire poli,
Vit-on jamais au monde une dépouille telle ?

Puissent aussi mes yeux des beaux traits s'assouvir !
Vain souhait... Le front pur reste sous la dentelle ;
Et déjà, ma conquête, on vient me la ravir.

« Dans une réunion, dit M. Mézières, elle laisse tomber un de ses gants; Pétrarque le ramasse, veut le garder, et finit néanmoins par être obligé de le lui rendre. Il ne faut pas moins de trois sonnets pour raconter cette grande aventure. Il est vrai que c'est une bien belle occasion de regarder la main de Laure et de remonter de la main jusqu'au bras, du bras jusqu'au reste du corps. Les yeux du poëte se donnent carrière et dévorent des beautés qu'il regrette de ne pouvoir posséder qu'en imagination. » (*Pétrarque*, *Étude*, p. 113.)

Voici le commentaire de l'abbé de Sade :

« Laure, se trouvant dans une assemblée, où étoit Pétrarque, laissa tomber par hazard un de ses gands. Pétrarque, qui ne la perdoit jamais de vue, s'en aperçut et le ramassa ; Laure, l'ayant vu entre ses mains, le reprit avec vivacité. Quelque envie qu'eût Pétrarque de conserver un bien si précieux pour lui, il n'eut pas la force de résister. Laure l'emporta malgré sa foiblesse, et cela est tout simple. On devroit être plus étonné de voir l'homme le plus savant de son siècle faire quatre sonnets [M. Mézières dit trois avec raison] sur un sujet aussi frivole. Mais, de tout ce qui avoit le moindre rapport à Laure, rien n'étoit frivole pour Pétrarque. Voici le précis de ces sonnets. [V. le sonnet CLXIX.] Dans toutes mes traductions, je ne me suis jamais permis tant de liberté ; j'ai retranché tout ce que j'ai cru qui ne réussiroit pas dans notre langue. Si j'osois, je dirois que ce que j'ai retranché ne mérite

CLXVII

LA MAIN N'EST PAS LA SEULE MERVEILLE DE LAURE.

Non pur quell' una bella ignuda mano.

Seule belle n'est pas la main que je vis nue
Et qui s'est recouverte à mon grand détriment;
Car l'autre et les deux bras peuvent pareillement
Briser mon pauvre cœur sans défense connue.

Amour tend mille lacs et dans moi s'insinue
Par un chemin secret si doux et si charmant,
Et parmi tant d'attraits de forme et sentiment,
Qu'à les bien exprimer nulle voix n'est tenue.

Ces attraits sont les yeux sereins et transparents,
Les cils brillants et longs, une bouche à deux rangs
De perles, une lèvre où la rose sommeille;

Des paroles tombant comme un chant velouté,
Un front et des cheveux dont l'éclat redouté
Fait pâlir de midi la lumière vermeille.

pas d'être regretté, et n'est pas bon même en italien. [L'abbé de Sade est ici un peu sévère ; ne serait-ce pas pour justifier sa traduction laconique?]

« Je ne sçavois dans quelle année placer ces sonnets; mais j'ai enfin trouvé leur époque dans le manuscrit original de Pétrarque conservé dans la bibliothèque du Vatican, et donné au public par Frédéric Ubaldini, l'an 1642[1]. [L'abbé de Sade les rapporte à l'année 1343, date déduite de la note latine.]

« Si la noblesse de Laure n'étoit pas bien établie dans son contrat de mariage et prouvée par plusieurs passages de Pétrarque, ces gands brodés d'or et de soie suffiroient pour nous la faire connoître. Dans le treizième et le quatorzième siècle, il n'y avoit que les personnes de qualité qui pussent porter de la soie, de l'or, des fourrures, des perles et pierres précieuses. Cela étoit observé même à Avignon. J'ai vu dans les regîtres de l'hôtel de ville une *préconisation* ou criée, par laquelle il est défendu aux femmes de porter des fourrures d'hermine ou de petit-gris, des choses d'or, d'argent ou de soie, etc. On n'excepte de cette loi somptuaire que les parentes du pape, les femmes et filles du maréchal et du viguier, les baronnes et les grandes dames de la ville. » (*Mém.*, t. II, p. 88 et 91.)

Ginguené a consacré les lignes suivantes aux sonnets du gant :

[1] *1368 maii 19 veneris nocte concub. insomnis diu tandem surgo et occurrit hic vetustissimus ante 25 annos :* O bella man che mi distringi 'l core.

CLXVIII

IL REGRETTE LE GANT QU'IL A RENDU.

Mia ventura ed Amor m' avean sì adorno.

La fortune et l'Amour m'avaient favorisé
De ce gant dont la soie aux festons d'or s'allie;
En pensant à la main qu'il avait embellie,
Je sentais que mon vœu s'était réalisé.

Et jamais ne revient à mon esprit brisé
L'heure où dans mon pouvoir fut cette œuvre jolie,
Sans que je me reproche, ainsi qu'une folie,
Le scrupule naïf qui m'a tyrannisé.

Pourquoi n'ai-je pas su retenir ma conquête?
Fallait-il écouter la première requête?
Le faible effort d'un ange est-il persévérant?

Que n'ai-je dans ma fuite emporté ma capture,
Et puni cette main, de cruelle nature,
Qui de mes yeux toujours fait couler un torrent!

« Dans une assemblée où était Pétrarque, Laure laisse tomber un de ses gants. Il s'en aperçoit et le ramasse. Laure le reprend avec vivacité, et il faut qu'il le lui cède. Ce n'est pas trop de quatre sonnets [répétition de l'erreur de l'abbé de Sade] pour peindre cette main d'ivoire qui vient reprendre son bien, et le plaisir d'un moment qu'il avait eu à se saisir de cette dépouille, et la peine mêlée d'enchantement que lui avait faite l'action de cette main charmante, et l'éclat dont avait brillé ce beau visage, et tout ce que ce triomphe passager et cette défaite avaient eu de ravissant et de triste pour lui. » (*Hist. litt. d'Italie,* II, p. 514, 1re édition.)

Le commentateur Gesualdo n'a vu, comme tout lecteur attentif, que trois sonnets en l'honneur du gant : « *Per questo guanto*, dit-il, *egli fe tre sonetti : il primo in laude di la mano e del guanto, — il secondo in dire il podere della medesima mano, e de l'altra, e de le braccia, e de l'altre belleze di lei, — il terzo a dimostrare come di quel guanto fu beato, e come poi spogliatone.* » — (*Il Petrarcha con la spositione di M. Giovanni Andrea Gesualdo*, f. 220.)



CLXIX

IL SOUFFRE BEAUCOUP, ESPÈRE PEU, ET NE SE PLAINT PAS DE LAURE.

D' un bel, chiaro, polito e vivo ghiaccio.

C'est dans un beau, clair, lisse et vivant bloc de glace
Qu'est l'étrange foyer dont la flamme m'enlace.
Dans mes veines ce feu passe et brûle mon sang,
Et mon corps par degrés va s'anéantissant.

Prompte comme la foudre ou le tigre fallace,
La mort, levant déjà son bras que rien ne lasse,
Poursuit avec sa faux mon être languissant ;
Moi, je fuis sans mot dire et de peur pâlissant.

Si l'Amour s'unissait à la pitié qu'il raille,
Ils construiraient ensemble une double muraille
Entre ma faible vie et le fer qui l'atteint.

Mais je l'espère peu : l'air de ma douce dame
N'annonce pas pour moi si grande bonté d'âme.
Je me plains moins d'ailleurs d'elle que du destin.

Le sonnet ci-contre serait le quatrième inspiré par le gant, d'après l'abbé de Sade (V. le commentaire précédent), et ledit abbé a si peu vu sa méprise qu'il a placé, en regard du texte italien de ce prétendu quatrième, les deux derniers vers de la traduction suivante, englobant les quatre sonnets :

Un instant a vu naître et finir mon bonheur.
D'un joli gand, tissu d'or et de soie,
Le hazard et l'amour m'avoient fait possesseur :
Rien n'égaloit les transports de ma joie.
Voulez-vous de ce bien connoître la valeur?
Regardez une main plus blanche que l'yvoire,
De jolis doigts façonnés par l'amour;
Ce gand me les cachoit ; mais qui pourra le croire ?
Je n'ai pas su le garder un seul jour.
Une petite main d'une foiblesse extrême,
Dans un instant, malgré moi l'a repris.
Pour conserver un objet de ce prix,
Il falloit fuir, combattre même;
Je le sais bien, et j'en rougis;
Mais que dis-je? il est bientôt pris
Ce qu'on dispute à l'objet que l'on aime.



CLXX

POURQUOI LAURE NE VEUT-ELLE PAS CROIRE A SON AMOUR QUE LA POSTÉRITÉ ADMIRERA?

Lasso, ch' i' ardo, ed altri non mel crede.

Hélas! sans être cru faut-il que je soupire?
Tout le monde pourtant connaît ma flamme, hormis
Celle à qui le soupçon ne doit être permis,
Puisque c'est sa beauté qui m'enchaîne et m'inspire.

O dame qui doutez de votre dur empire,
Vous ne lisez donc pas dans mes regards soumis?
Vous n'entendez donc pas que je pleure et gémis?
Vous ne sentez donc pas l'air brûlant que j'aspire?

Cette ardeur qui m'anime et dont vous faites fi,
Et mes chants dévoués certe auraient bien suffi
Pour embraser le cœur de mille autres maîtresses.

Car je vois en esprit, ô vous qui me charmez,
Qu'un jour ma voix éteinte et vos beaux yeux fermés
Revivront dans mes vers avec vos blondes tresses.

« Une constance de vingt ans au milieu des rigueurs, dit l'abbé de Sade, les plus fortes preuves d'amour si souvent répétées, un si grand nombre de vers marqués au coin de la passion, et qui avoient répandu le nom de Laure dans toute l'Europe, auroient dû la convaincre de la vérité des sentiments de Pétrarque : cependant elle s'avisa d'en douter, je ne sais à propos de quoi, et même de le lui témoigner. Ce doute si mal placé fit naître le sonnet [ci-contre]. » (*Mém.*, t. II, p. 289.)

« Un jour même, d'après MM. Ernest et Edmond Lafond, il fut accusé d'avoir *dit* qu'il cachait et chantait un autre amour sous le nom de Laure; alors le poëte s'écrie dans une canzone pleine de verve et d'indignation (*la XIX*e) :

Si je l'ai dit, que je devienne
Un objet d'horreur et de haine
Pour celle dont l'amour est ma vie et ma mort.
Si je l'ai dit, que mes années
Au désespoir soient condamnées,
Et que je vive en proie à l'éternel remord !

Mais aussi, que celle que j'aime,
Si je n'ai point dit ce blasphème,
Laisse encor l'espérance à mon cœur agité,
Et dans cette saison nouvelle
Guide encor ma frêle nacelle
Avec le gouvernail de sa tendre bonté! »



CLXXI

IL SE FÉLICITE D'AIMER LAURE ET DE SUIVRE SES TRACES QUI LE MÈNENT SUR LA ROUTE DU CIEL.

Anima, che diverse cose tante.

O mon âme, qui vois, entends, et lis, et dis,
Et médites en toi mille et mille pensées !
O regards en extase, oreilles caressées
Par des chants aussi purs que ceux du paradis !

Combien je suis heureux ! combien je m'applaudis
De trouver au milieu de mes larmes versées
Deux beaux yeux pour flambeaux, et les traces laissées
Par les pieds que j'adore à mes pas alourdis !

Avec des signes tels, avec cette lumière
L'écart est-il possible en ce voyage ardu
Qui doit nous ramener à la source première ?

Tourne là tes efforts, ô mon cœur éperdu ;
Et malgré les dédains va toujours ! suis sans craintes
Le céleste rayon et les sages empreintes.

Il semble que Pétrarque ait écrit ce sonnet sous la même inspiration que le sonnet précédent; qu'après sa justification directe, il ait voulu encore montrer, par ses sentiments, qu'il était incapable de la duplicité qu'on lui supposait. Comment Laure, en effet, se défierait-elle de celui qui se félicite de l'aimer malgré ses rigueurs, de celui qui cherche le chemin du ciel sur la trace de ses pas avec la lumière de ses beaux yeux? Un amant qui sanctifie ainsi son amour peut-il être parjure?

Le texte italien est sobre d'images. Le poëte n'a pas fait appel à sa féconde imagination. Il était trop préoccupé du désir de rentrer en grâce, trop profondément ému pour songer aux ornements du style. Il lui suffisait sans doute, pour fléchir le cœur de Laure, d'exprimer simplement ce qu'il éprouvait. Toutefois, il mêla quelques compliments à son monologue; sage précaution en pareil cas.



CLXXII

IL SE RECONFORTE AVEC LA PENSÉE QU'UN JOUR ON LUI ENVIERA SON SORT.

Dolci ire, dolci sdegni e dolci paci.

O douce cruauté, doux dédain, douce ardeur,
Doux tourment, doux fardeau, doux mal, douce colère
Doux combats, douce paix, parole douce et claire
Pleine de douce flamme et de douce froideur!

O mon âme, abstiens-toi de murmure grondeur;
De la douce amertume accepte pour salaire
Le doux honneur d'aimer celle à qui, pour lui plaire,
J'ai dit : Tu m'as charmé par ta douce candeur.

Peut-être un jour quelqu'un s'écriera par envie :
« Celui-ci dans son temps a vécu malheureux,
« Pour avoir à l'amour si bien voué sa vie. »

Un autre accusera le destin rigoureux :
« Que n'ai-je pu la voir, l'entendre et la connaître!
« Pourquoi le ciel plus tôt ne m'a-t-il pas fait naître! »

Pétrarque continue à se féliciter de la douleur qu'il éprouve en aimant. Si quelques-uns, dit-il, le plaignent après sa mort d'avoir vécu victime d'une passion malheureuse, d'autres regretteront de n'être pas nés de son temps et de n'avoir pas connu la dame la plus parfaite.

Ni ces sonnets ni la canzone, dont j'ai cité deux stances traduites par MM. Lafond, ne dissipèrent les soupçons de Laure. « Elle s'obstina, dit l'abbé de Sade, à priver de sa vue le malheureux Pétrarque. Non-seulement elle lui défendit de paroître devant elle, mais même elle prenoit toute sorte de précautions pour se dérober à ses regards. Pétrarque, qui ne pouvoit vivre sans la voir, l'épioit partout, et la surprenoit souvent. Il faut avouer que ces petites supercheries, ces enfantillages convenoient bien peu à un homme comme lui ; il fit une chanson où il donne pour excuse *la faim de l'amour qui l'a rendu filou : ... Mi fai divenir ladro.. Fame amorosa.* » (*Mém.*, t. II, p. 294.)



CLXXIII

IL PRIE LE RHÔNE D'ALLER BAISER LES PIEDS DE LAURE.

Rapido fiume, che d'alpestra vena.

Né d'une source alpestre, ô grand fleuve écumant,
Qui corrodes tes bords, d'où vient ton nom antique,
Tu descends avec moi sous le ciel poétique,
Toi mû par la nature et moi par mon serment.

Puisque tu n'es jamais fatigué ni dormant,
Va ! poursuis vers la mer ta course frénétique ;
Mais arrête tes flots où l'air aromatique
D'un gazon plus fleuri s'exhale constamment.

Là brille le soleil qui ranime ma flamme.
Puisse mon lent retour mériter le doux blâme !
C'est mon désir secret, c'est mon vœu le plus cher.

Baise les pieds mignons avec ton onde agile,
Baise les blanches mains et, comme l'Evangile,
Dis que l'esprit est prompt et que faible est la chair.

Suivant l'abbé de Sade, ce sonnet se rapporterait à l'année 1345. « Pétrarque, dit-il, allant à cheval de Lyon à Avignon, côtoyoit quelquefois le Rhône, qui faisoit la même route que lui. Impatient de revoir la beauté qui régnoit dans son cœur, il auroit voulu pouvoir suivre le cours rapide de ce fleuve, et marcher comme lui jour et nuit, sans être obligé de s'arrêter pour manger et pour dormir. Cette idée fit naître le sonnet [ci-contre]. » (*Mém.*, t. II, p. 242.)

Au deuxième vers j'ai employé le mot *corrodes* pour mieux rendre l'étymologie de Pétrarque, qui n'est pas plus mauvaise que la plupart de celles qui ont été hasardées. *Rodendo interno, onde 'l tuo nome prendi.*

Le dernier vers du texte : *Lo spirto è pronto, ma la carne è stanca* est la traduction de cette parole de Jésus-Christ à ses disciples : *Spiritus promptus est; caro autem infirma.* (C. XXVI, v. 41, saint Matth.) Pétrarque se plaignait par cette citation de ce que son esprit allait plus vite que son corps au but de ses désirs.



CLXXIV

EN REPARTANT POUR L'ITALIE.

I dolci colli ov' io lasciai me stesso.

Sur ces monts bien-aimés, chemin de l'Italie,
Je m'avance en laissant plus d'un doux souvenir;
Aussi mon cœur défaille et ne peut soutenir
Le poids toujours plus lourd de la mélancolie.

De moi-même j'ai peur en voyant ma folie.
Que de fois vainement j'essayai d'en finir
Avec ce joug cruel qui me fera honnir!
Mais plus je m'en éloigne et plus Amour me lie.

Et tel qu'un cerf, atteint par le chasseur armé,
Emporte dans son flanc le fer envenimé,
Et souffre d'autant plus que plus vite il s'élance:

De même au côté gauche est enfoncé le trait
Qui me brûle et me charme, et ne veut être extrait;
De ma douleur la fuite accroît la violence.

Ce sonnet serait encore de l'année 1345. Nous avons vu, note préliminaire de la IVe série, que Pétrarque partit pour Parme au printemps de 1345, et de là se rendit à Vérone pour confier à son ami Renaud de Villefranche l'éducation de son fils Jean, âgé de huit ans. Ce fils ne répondit pas aux espérances paternelles. Pétrarque « s'était figuré, dit M. Mézières, que son fils deviendrait un jour l'honneur, la joie de sa maison, le compagnon assidu de ses travaux, et il le voyait tourner le dos à la science, à la vertu, se plonger dans la débauche, s'endormir dans l'oisiveté ou n'en sortir que pour se révolter contre l'autorité paternelle. » (*Pétrarque*, *Etude*, p. 158.) Il paraît cependant qu'il s'amenda vers la fin de sa vie. Il mourut de la peste à Milan, à vingt-quatre ans, en 1361.

Pétrarque se compare dans ce sonnet au cerf de Virgile, qui fuit avec le trait qui l'a blessé : *Qualis conjecta cerva sagitta*. Il s'est servi de la même comparaison dans ses *Dialogues avec saint Augustin*. V. sonnet LIV.



CLXXV

IL SE PLAINT NON DE LAURE, MAIS DE L'AMOUR QU'ELLE INSPIRE.

Non dall' ispano Ibero all' indo Idaspe.

De l'Ebre jusqu'au Gange et du nord au midi,
Quand on pénétrerait dans tout lieu solitaire,
On ne saurait, fût-on explorateur hardi,
Trouver plus d'un phénix au ciel et sur la terre.

Laure est unique aussi ; mais sa rigueur m'atterre.
Ma bonne étoile n'a qu'un instant resplendi ;
La pitié dont j'attends le baume salutaire
Est plus sourde pour moi que l'aspic engourdi.

Ce n'est pas que j'aspire à l'ivresse complète ;
Non ! dans le rôle obscur de l'humble violette,
Dans la douceur d'aimer consistent tous mes vœux.

Et cette douceur même encore est-elle amère :
Laure traite mes pleurs de mensonge et chimère,
Sans voir qu'avant le temps blanchissent mes cheveux.

Nous avons vu, sonnet CLXII, qu'à vingt-six ans Pétrarque grisonnait déjà et que ses amis le plaisantaient sur cette neige prématurée. Voici un passage de ses *Dialogues* où ses cheveux blancs jouent un rôle plus sérieux :

Saint Augustin. Dites-moi, je vous prie, ne vous êtes-vous jamais regardé au miroir ? — Pétrarque. Souvent ; mais que voulez-vous dire ? — A. N'avez-vous pas remarqué que votre visage change tous les jours, et que vos cheveux commencent à grisonner ? — P. Je croyois que vous vouliez dire quelque chose d'extraordinaire ; cela m'est commun avec tout le monde. Naître, croître, vieillir, mourir, voilà le cours de la vie de l'homme... — A. Ce changement dans votre corps n'en opère-t-il pas dans votre esprit ? — P. Non ; mais il ne laisse pas d'y faire quelque impression : après tout je m'en console par l'exemple de Numa Pompilius et de l'empereur Domitien qui avoient des cheveux blancs à la fleur de leur âge... — A. Je n'aime pas que vous cherchiez des exemples illustres pour résister aux bons effets que la vieillesse et l'idée de la mort devroient produire sur vous... » (*Mém.*, t. II, p. 129.)



CLXXVI

QUAND ET COMMENT IL EST ENTRÉ DANS LE LABYRINTHE D'AMOUR, ET COMMENT IL S'Y TROUVE.

Voglia mi sprona, Amor mi guida e scorge.

Amour est avec moi ; le désir m'éperonne ;
L'habitude m'entraîne où le désir m'attend ;
L'espoir me réconforte avec son leurre et tend
La main droite à mon cœur que la crainte environne.

L'infortuné, sans voir l'escorte fanfaronne,
La prend et croit, naïf, aux fadeurs qu'il entend ;
Et les sens, dont l'empire en liberté s'étend,
Expulsent la raison, ennuyeuse matrone.

Honneur, vertu, beauté, tous les attraits divers
M'ont conduit aisément jusqu'aux ombrages verts
Où le piége trompeur m'a pris dans son étreinte.

Ce fut le six avril, l'an mil trois cent vingt-sept,
Lorsque la première heure au beffroi s'annonçait...
Sortirai-je, mon Dieu, de ce doux labyrinthe ?

Pétrarque aurait-il pris la peine d'encastrer cette date pour une Iris en l'air? (V. sonnet III.) Cette réflexion me rappelle que j'ai un compte à régler avec M. le marquis de Valori. J'ai cité de lui deux passages contradictoires (Sonnets CXL et CXLVIII). Ce traducteur et commentateur du *Document de Boccace sur Pétrarque* manque, en effet, d'unité dans ses appréciations. Page 38, il admet l'amour sincère de Pétrarque pour une inconnue. Page 64, il suppose avec Boccace que Laure était la couronne de laurier, la personnification de la gloire. Page 70, il imagine que l'ermite de Vaucluse se plaisait à faire naître une secrète rivalité entre les belles dames de la cour d'amour, en publiant, sous le nom de Laure, des sonnets dont chacune se croyait l'inspiratrice. Enfin, page 73, il déclare nettement que l'amour du poëte n'était qu'une fiction.

M. Mézières nous apprend (p. 40) que ce document de Boccace, donné comme inédit en 1851, avait paru à Trieste dès 1828. C'est là une peccadille. Le plus grand tort de M. de Valori est d'avoir pris pour une biographie les quelques pages d'éloge que Boccace écrivit dans sa jeunesse, en 1341, alors qu'il connaissait à peine Pétrarque.



CLXXVII

VINGTIÈME ANNIVERSAIRE DE SON AMOUR.

Beato in sogno, e di languir contento.

Heureux de ma langueur et de vivre en rêvant,
Je poursuis un nuage; une ombre me captive;
Je laboure et je sème en l'onde improductive;
Je bâtis sur le sable et j'écris sur le vent.

Et j'ai tourné mes yeux vers mon soleil vivant
Tant de fois qu'ils n'ont plus leur force admirative;
Je pourchasse une biche errante et fugitive
Avec un bœuf boiteux pas à pas se mouvant.

Incapable de tout sinon d'aveugle envie,
Et courant à ma perte en agitant ma vie,
Je n'implore qu'Amour et ma dame et la mort.

Ainsi depuis vingt ans (triste et longue torture)
De pleurs et de regrets je fais ma nourriture;
Voilà le pain amer que ma dent ronge et mord.

« Si on ne connoissoit pas les misères, les inconséquences et les variations perpétuelles de l'esprit humain, qui est-ce qui ne seroit pas étonné, dit l'abbé de Sade, de voir un homme tel que Pétrarque pleurer, soupirer, gémir comme un enfant aux pieds d'une femme, dans le temps que, les yeux tournés vers Rome, il paroît profondément occupé de l'affaire la plus importante, la plus sérieuse et qui lui tenoit le plus à cœur? Quelle différence entre ces vers mols et langoureux que l'amour lui dictoit, et ces lettres à Rienzi, pleines de l'esprit de l'ancienne Rome, où règne l'esprit le plus mâle et le plus vigoureux! Croiroit-on que l'un et l'autre part de la même source? (V. note préliminaire de cette série.)

« Pétrarque n'a jamais fait plus de sonnets que cette année (1347)..., et on ne peut douter de leur époque, il y en a qui la portent eux-mêmes. On diroit que son principal objet dans ces vers étoit de convaincre la postérité de la vertu de Laure. » (*Mém.*, t. II, p. 356.)

Le quatrième vers rappelle celui de Catulle : *In vento et rapida scribere oportet aqua.*



CLXXVIII

ÉNUMÉRATION DES CHARMES QUI L'ONT TRANSFORMÉ.

Grazie ch' a pochi 'l Ciel largo destina.

Des grâces que le ciel ne prodigue à personne,
La chevelure blonde et l'esprit sérieux,
D'un cœur noble et brûlant l'élan mystérieux,
Une vertu qui plaît et que nul ne soupçonne;

Un admirable chant qui jusqu'en nous résonne,
La céleste démarche et, don plus curieux,
La modestie unie à l'air victorieux,
Une belle âme enfin qu'un beau corps emprisonne...

Mais trop tôt je m'arrête; il faut encor nommer
Ces regards si brillants qui pourraient enflammer
D'un profond souterrain la voûte ténébreuse.

Tous ces attraits, non moins que la voix généreuse
Et le soupir suivi d'un sourire rosé,
Voilà quels enchanteurs m'ont métamorphosé.

« Par une espèce de sympathie, dit l'abbé de Sade, Pétrarque éprouva dans la figure le même changement que Laure. Il perdit avant l'âge cette fraîcheur de teint, ce coloris vif qui le faisoit remarquer partout où il alloit. Dans une lettre écrite à un ami qu'il n'avoit pas vu depuis quelque temps, il lui dit : « Je ne suis « plus tel que vous m'avez laissé; cette discorde per- « pétuelle entre mon âme et mon corps a changé mon « visage avant le temps; vous auriez de la peine à me « reconnoître. » Quelqu'un, le voyant dans cet état, dit : « Il faut que Pétrarque soit ensorcelé ; je le trouve « bien changé; une passion si longue, et qui produit « un si grand changement, doit être l'effet de quelque « sortilége. » Voici quelle fut sa réponse [le sonnet ci-contre, que l'auteur classe à l'année 1342]. » (*Mém.*, t. II, p. 62.)

M. Léonce de Saint-Geniez a traduit ce sonnet par sept stances. Sa traduction, comme celles de M. de Montesquiou, de l'abbé de Sade et de l'abbé Roman, ne rend ni la forme ni l'harmonie du texte italien. M. Erménard du Mazet a imité la forme, mais il s'est dispensé de rimer les quatrains selon la règle, et n'a fait que des simulacres de sonnets.

Le vers sur la voix de Laure : *E 'l cantar che nell' anima si sente*, est cité par J.-J. Rousseau dans sa *Nouvelle Héloïse* (Partie I, lettre XLIX). V. sur le chant de Laure les sonnets CXXXIV, CLX, CLXXXIV et CLXXXIX.

CLXXIX

TOUS LES DONS DE L'AME SONT RÉUNIS DANS LAURE
A LA BEAUTÉ SOUVERAINE.

In nobil sangue vita umile e queta.

Une modeste vie au sein de l'opulence,
Avec un cœur candide un esprit animé,
Les fruits de l'âge mûr unis aux fleurs de mai,
Et la gaieté de l'âme à l'éloquent silence:

Voilà ce que le ciel a dans sa bienveillance
Su joindre en cette dame au blason renommé,
Et son mérite est tel qu'en son langage aimé
La muse n'en saurait exprimer l'excellence.

Amour s'allie en elle avec l'honnêteté;
Des ornements choisis rehaussent sa beauté;
Sa main pieuse agit quand se tait sa voix sainte.

Et ce je ne sais quoi qui dans ses regards luit
Peut assombrir le jour comme éclairer la nuit,
Rendre le miel amer comme adoucir l'absinthe.

« Si une belle âme docile et généreuse se trouve unie à un beau corps, ces deux beautés, concourant ensemble, ont des charmes incroyables. » Platon que je cite veut que de la beauté individuelle on s'élève à la beauté universelle, à cette beauté suprême devant laquelle il s'extasie. « O le merveilleux spectacle, s'écrie-t-il, que cette beauté divine, pure, simple, entière, parfaite, sans mélange de corps et de couleurs, et inaccessible à toutes les misères qui corrompent les biens terrestres! »

Pétrarque célèbre ici l'alliance de la beauté morale et physique. Nous avons déjà vu et nous verrons encore que son amour, en se purifiant avec l'âge, conduit son âme à Dieu. Il aima donc Laure à la manière de Platon, et en chevalier chrétien ; ce qui l'a fait qualifier par Lamartine de « Platon chrétien, mille fois supérieur en vers à la prose du Platon païen. »



CLXXX

IL GÉMIT TOUJOURS ET L'INJUSTICE DE LAURE LUI PÈSE PLUS QUE SA SOUFFRANCE.

Tutto 'l dì piango: e poi la notte, quando.

Je souffre tout le jour, et quand au malheureux
La nuit vient apporter l'oubli de ses misères,
Mon mal de plus en plus enfonce en moi ses serres;
Mon existence ainsi s'use en tourments affreux.

Mes yeux sont consumés par des pleurs douloureux,
Mon cœur par des désirs constamment nécessaires.
J'envie aux animaux, et mes vœux sont sincères,
Le long repos qui suit leurs accès amoureux.

Hélas! d'une aube à l'autre et d'une ombre à l'autre om
De mes ans j'ai déjà vu fuir le plus grand nombre;
Ce qu'on appelle vie est pour moi le trépas.

Par l'abandon d'autrui mon infortune empire;
Car la pitié vivante à laquelle j'aspire
Me voit dans la fournaise et ne s'en émeut pas.

Dans l'excès de sa douleur, Pétrarque porte envie au sort des animaux. Une plainte analogue se trouve au début de la première sextine. Il voudrait jouir du repos que la nuit apporte après une journée laborieuse. Mais les nuits qu'il passait sans sommeil ne furent pas toujours sans douceur. Voici ce qu'il écrivait dans une lettre à un ami sur sa vie de Vaucluse :

« Combien de fois, l'été, à minuit, après avoir récité mon office, ai-je été me promener tout seul dans les champs et sur les montagnes, au clair de lune! Combien de fois suis-je entré, malgré l'obscurité de la nuit, dans cet antre terrible où, pendant le jour et en compagnie, on ne pénètre jamais sans quelque émotion!...

« J'ai trouvé tant de charme dans cette solitude et un repos si agréable, que je crois n'avoir vécu que le temps que j'y ai passé ; tout le reste de ma vie n'a été qu'un supplice continuel. » (*Mém.* de l'abbé de Sade, t. I, p. 349.)

Le 11e vers : *Di questa morte, che si chiamo vita*, rappelle ces mots du songe de Scipion : *Vestra vero. quæ dicitur vita, mors est.* (Cicéron, *De la République*, liv. VI.)



CLXXXI

S'IL PERD TOUTE ESPÉRANCE, IL VEUT DU MOINS QUE LE MONDE SACHE COMBIEN IL EST DOUX DE MOURIR POUR LAURE.

Già desiai con sì giusta querela

Naguère je voulais, stérile tentative,
Par l'ardeur de mes chants et par ma voix plaintive
Que ce cœur, resté froid au milieu de l'été,
Sentît quelque regret de m'avoir maltraité.

Je voulais réchauffer cette glace rétive,
Et que Laure à mes vœux eût l'oreille attentive,
Ou du moins faire prendre en haine sa beauté
En immortalisant sa longue cruauté.

Maintenant mon désir n'est pas qu'on la critique.
J'implore de nouveau sa pitié sympathique;
C'est mon triste destin qui me fait seul souffrir.

Si je célèbre encor sa grâce souveraine,
C'est afin que le monde à mon trépas apprenne
Que pour si noble dame il est doux de mourir.

Commentaire de l'abbé de Sade : « Après avoir essayé en vain de toucher le cœur de Laure par ses tristes accents; après lui avoir fait les reproches les plus amers sur la manière dont elle traitoit un amant de vingt ans, enfin, las de se plaindre et de soupirer en vain, il prit le parti de renoncer à ces lamentations perpétuelles, et de ne parler dans ses vers que des charmes de Laure et du bonheur de vivre sous son empire. » (*Mém.*, t. II, p. 358.)

L'idée du dernier vers fait toujours merveille à l'Opéra et dans les élégies.

Dans une chanson, assez péniblement tournée, François Ier se félicite ainsi de ce que son cœur est logé dans celui de sa mie :

Aussi mourant à moi et à aultruy vivant,
Mon cueur est mieux logé qu'en moi n'estoit d'avant;
Car pour vivre en tel lieu plus doulx est le mourir
Que de pouvoir sans elle et vie et soi nourrir



CLXXXII

PANÉGYRIQUE DE LAURE.

Tra quantunque leggiadre donne e belle.

Quelque belles que soient les dames rassemblées,
Quand paraît celle-ci, plus gracieuse encor,
Leur vif éclat pâlit devant un tel trésor,
Comme devant le jour les étoiles troublées.

Et ces prédictions me semblent révélées :
Tant que Laure vivra, nous aurons l'âge d'or;
Ensuite les fléaux reprendront leur essor,
Et l'amour s'enfuira des âmes désolées.

Si le soleil cessait d'éclairer l'univers,
La terre de sourire avec ses gazons verts
Et la mer d'agiter son écumante lame;

Si l'homme était privé de langage et d'abri,
Le monde en vérité serait moins assombri
Que si, clos pour jamais, ces yeux perdaient leur flamme

Il est convenu que les sonnets de Pétrarque ne sont pas sans défaut. MM. Lafond débutent par cette concession dans l'intéressant extrait que je leur emprunte :

« Sans doute, il y a, quelquefois, du mauvais goût, de l'obscurité et des *concetti* blâmables dans les sonnets de Pétrarque ; mais ces défauts étaient ceux de son temps ; sans doute, le poëte parle un peu trop souvent de la glace ou de la flamme qu'il ressent tour à tour ; mais cette comparaison n'est-elle pas quelquefois vraie ? Nous en appelons à tous ceux qui ont le bonheur ou le malheur de s'en souvenir ou de l'éprouver. Puis, combien ces défauts, qui déparent quelques sonnets, sont rachetés par la grâce, la tendresse et la délicate énergie de cette poésie enchanteresse, sous laquelle il nous semble voir circuler la passion la plus vive et la plus vraie, comme on voit circuler un sang pur sous une peau transparente. Cette belle langue italienne devient un véritable instrument de musique entre les mains de Pétrarque ; il s'accompagnait de son luth en composant ses sonnets ; il en composait en même temps l'air et les paroles, et des rapsodes errants allaient les chanter par toute l'Italie. » (*Dante. Pétrarque*..., p. 113.)



CLXXXIII

LE MATIN.

Il cantar novo e 'l pianger degli augelli.

A la pointe du jour, mille gazouillements
Viennent rendre la vie aux vallons, aux collines,
Et l'on entend le bruit des ondes cristallines
Et du feuillage vert les doux frémissements.

Celle qui montre l'or de ses cheveux charmants
Et les lis parsemés de teintes coralines,
Qui de l'amour bannit toutes ruses félines,
Me convie à jouir de ces enchantements.

Pour saluer l'Aurore aussitôt je m'éveille,
Et je salue aussi cette double merveille :
Le brillant roi du jour et celui de mon cœur.

Naguère je les vis se disputer le monde ;
Le premier fit pâlir toute étoile à la ronde,
Mais le second resta le suprême vainqueur.

La beauté de Laure est un soleil qui éclipse le véritable. Que cette hyperbole soit usée aujourd'hui, c'est possible. Mais elle ne l'était pas du temps de Pétrarque, quoiqu'un auteur latin l'eût déjà employée à la louange de l'acteur Roscius :

Constiteram, exorientem Auroram forte salutans,
Cum subito a læva Roscius exoritur.
Pace mihi liceat, Cœlestes, dicere vestra,
Mortalis visus pulchrior esse deo[1].

Longtemps après Pétrarque, cette idée galante a été reproduite avec succès dans un sonnet italien d'Eustachio Manfredi (V. sa traduction au sonnet XXXIV), et a fait la fortune de deux sonnets français, l'un de Gilles Durant et l'autre de Malleville. Le sonnet de Malleville, *la Belle Matineuse*, est resté célèbre dans notre littérature; il a été admiré comme une merveille. Nos aïeux du grand siècle étaient-ils dépourvus de goût? V. sonnet CCXVII.

[1] Vers de Q. Catulus, cités par Cicéron (*De la nature des Dieux*, liv. I).



CLXXXIV

IL SE DEMANDE D'OU VIENNENT LES MERVEILLEUSES BEAUTÉS DE LAURE.

Onde tolse Amor l' oro e di qual vena.

Où l'Amour a-t-il pris l'or de ces blondes tresses?
Quel pays, quel arbuste ont sur ces traits semé
La rose délicate et le lis parfumé?
Qui leur donna la vie et les chastes ivresses?

Ces perles, heureux frein des honnêtes tendresses,
Qui les rangea si bien sous le sourire aimé?
Et sur ce front d'albâtre, avec grâce formé,
Qui versa la candeur des divines caresses?

Quel ange, quelle sphère ont inspiré ces chants,
Qui transportent mon être avec leurs sons touchants
Dans une région inconnue au vulgaire?

Quel soleil alluma le feu de ces beaux yeux,
Tantôt durs et cruels, tantôt doux et joyeux,
Arbitres souverains de la paix et la guerre?

L'abbé Roman a consacré quarante-sept vers à la traduction ou plutôt à la paraphrase de ce sonnet. Voici comment il décrit les dents et le chant de Laure :

LES DENTS DE LAURE.

Ce double rang de dents égales,
Dont nous voyons briller l'émail,
Est de perles orientales
Qu'il [1] enchâssa dans le corail.

LE CHANT DE LAURE.

Il flatte, il ravit, il enflamme,
Le rossignol en est jaloux,
Et son triomphe le plus doux
Est de se faire entendre à l'âme.

Après avoir cité une vingtaine de vers de cette paraphrase, M. Esménard du Mazet s'écrie : « Le reste est encore plus long et plus mauvais. Quel aveuglement de faire imprimer de tels vers, et de les donner comme la traduction ou l'imitation d'un poëte illustre ! » Cet auteur, qui s'est mis si à l'aise en s'affranchissant de la gêne des rimes répétées, n'aurait pas dû se montrer si sévère. Le deuxième quatrain rend très-bien l'*E 'l cantar che nell' anima si sente* du sonnet CLXXVIII.

[1] L'amour



CLXXXV

LES YEUX DE LAURE LE FONT MOURIR ET REVIVRE.

Qual mio destin, qual forza o qual inganno.

Quel arrêt du destin, quel art, quelle fureur
M'ont ramené sans arme au lieu de ma détresse ?
Dois-je, si je me sauve, être dans l'allégresse ?
Verrai-je, si je meurs, la mort avec terreur ?

Non ! la vie à présent, je l'ai prise en horreur ;
Un éblouissement me poursuit et m'oppresse ;
Mon cœur est consumé par la flamme traîtresse ;
Voilà déjà vingt ans que dure mon erreur.

Sitôt que les beaux yeux en quête d'une proie
Font briller à distance un regard qui foudroie,
J'attends le trait sans crainte et suis prêt à mourir.

Mais si l'ardent rayon de plus près me visite,
Son charme tout-puissant me fascine, et j'hésite...
Allons ! courage ! Amour pourra me secourir.

« Il est aisé de voir par ces sonnets, dit l'abbé de Sade, que Pétrarque, malgré tous ses projets, étoit toujours le même dans le fond; les regards de Laure décidoient de son bonheur ou de son malheur, de sa joie ou de sa tristesse. Quel mépris ne doit-on pas concevoir pour l'homme, quand on voit un des plus beaux génies que la nature ait produits s'occuper, pendant les vingt plus belles années de sa vie, de ces niaiseries de l'amour! [L'abbé de Sade avait marché sur une mauvaise herbe quand il a écrit cette phrase ; il est ordinairement plus indulgent et plus juste.]

« Au fond, Pétrarque étoit triste et malheureux; d'un côté, Laure ne le traitoit pas comme il auroit voulu; honteux de se voir attaché à une femme à l'âge de quarante-trois ans, et maltraité, il essayoit quelquefois de secouer ce joug, et ne pouvoit en venir à bout; de l'autre, il détestoit la cour d'Avignon; le séjour de cette ville lui étoit insupportable, et cependant, comme il le dit lui-même, je ne sais quoi de plus fort que lui, soit *force, destin* ou *prestige*, l'y ramenoit toujours. » (*Mém.*, t. II, p. 360.)



CLXXXVI

DIALOGUE AVEC LES COMPAGNES DE LAURE.

Liete e pensose, accompagnate e sole.

— Vous qui joyeusement peuplez la solitude
En cheminant ensemble et vous entretenant,
Mesdames, où donc Laure est-elle maintenant?
Pourquoi pas avec vous, selon son habitude?

— Son riant souvenir cause notre attitude,
Car nous ne voyons plus son sourire avenant.
La jalousie aveugle, à tort la condamnant,
La retient au logis avec inquiétude.

— Un frein? des lois? qui peut en donner aux amants?
— L'âme est libre en effet, mais aux durs traitements
Avec son faible corps la femme est exposée.

Comme nous l'éprouvons, Laure l'éprouve aussi;
Son front si beau, si pur, est souvent obscurci;
Souvent ses doux regards sont voilés de rosée.

« Trouvant un jour les compagnes de Laure à la promenade sans elle, ce qui arrivoit très-rarement, Pétrarque, dit l'abbé de Sade, leur en demanda la raison. Elles lui répondirent : Vous savez que rien ne nous fait plus de plaisir que la compagnie de Laure; c'est l'envie et la jalousie qui nous en privent. La jalousie est une vilaine passion qui fait son bonheur du malheur des autres. A quoi servent ces violences ? On peut captiver le corps des amants; mais l'âme est toujours libre et ne reçoit la loi de personne. Il n'y a aucune de nous qui n'ait éprouvé quelquefois ce qui arrive aujourd'hui à Laure. Elle ne se plaint jamais; mais il est aisé de lire sur son visage ce qui se passe dans son cœur, quand on voit sa beauté flétrie par le chagrin et ses yeux encore humides des larmes qu'elle a répandues.

« Cette réponse prouve clairement que Laure étoit mariée; que son mari étoit jaloux, et que, quand ses accès de jalousie le prenoient, il défendoit à sa femme d'aller à la promenade avec ses amies. » (*Mém.*, t. II, p. 480.) V. le sonnet CLXIII.



CLXXXVII

LA NUIT L'ATTRISTE.

Quando 'l sol bagna in mar l'aurato carro.

Quand le char de Phébus plonge dans les flots bleus,
Aux ténèbres livrant mon esprit et la terre,
Je m'apprête à passer une nuit solitaire
Avec la lune pâle et le ciel nébuleux.

Au lieu de m'endormir dans un repos moelleux,
J'invoque Amour, ma dame, et je fais l'inventaire
Des tourments que j'endure et que je devrais taire ;
Car ce que sent mon cœur peut sembler fabuleux.

Mon front ne connaît pas les pavots de Morphée ;
Par les gémissements ma voix est étouffée ;
Sans cesse de mes yeux coule un ruisseau de pleurs.

Vient ensuite l'aurore avec sa flamme rose ;
Mais le soleil si gai laisse mon cœur morose :
C'est un autre plus doux qui calme mes douleurs.

Si l'on en croyait l'abbé Delille et Madame Deshoulières, Pétrarque n'était pas aussi à plaindre qu'il le disait. Mais leurs conjectures poétiques ne reposent sur aucune donnée positive et ne méritent pas la moindre confiance.

Une grotte écartée avait frappé mes yeux :
Grotte sombre, dis-moi si tu les vis heureux?
M'écriai-je. Un vieux tronc bordait-il le rivage ?
Laure avait reposé sous son antique ombrage.
(Delille.)

Dans cet antre profond où, sans d'autres témoins,
Laure sut par de tendres soins
De l'amoureux Pétrarque adoucir le martyre;
Dans cet antre où l'amour tant de fois fut vainqueur,
Il exprima si bien sa peine, son ardeur,
Que Laure, malgré sa rigueur,
L'écouta, plaignit sa langueur,
Et fit peut-être plus encore.
(Mme Deshoulières.)



CLXXXVIII

SON AMOUR EST SI PARFAIT QU'ON BLAMERA LAURE DE N'EN AVOIR PAS ÉTÉ TOUCHÉE.

S' una fede amorosa, un cor non finto.

Un amour confiant, un cœur sans fausse étreinte,
Une douce langueur, un vif attachement,
De vertueux souhaits nés d'un vrai dévouement,
Et tant de pas perdus comme en un labyrinthe;

Sur le front découvert toute pensée empreinte,
Un langage plaintif comme un gémissement,
Un teint vermeil et pâle alternativement,
Indice naturel de la honte et la crainte;

Faire du bien d'autrui son plaisir préféré,
Etre toujours en pleurs, toujours désespéré,
Accabler le destin d'une colère impie;

Brûler de loin, transir de près, partout souffrir :
Si tels sont les motifs qui me font dépérir,
Madame, à vous la faute! et c'est moi qui l'expie...

M. Mézières trouve dans les souffrances de Pétrarque un témoignage de sa sincérité. « Il lui arrivait, dit-il, ce qui arrive presque toujours aux amants véritablement épris, dont la passion n'est point payée de retour. Il croyait, tandis qu'il restait auprès de Laure, qu'il n'y avait pas de plus grand supplice que de la voir, sans obtenir d'elle aucune faveur. Puis, en s'éloignant, il découvrait qu'il était plus cruel encore de ne pas la voir. Il se prenait à regretter ses souffrances passées; il les trouvait plus faciles à supporter que celles du présent. N'est-ce point, en effet, la loi de la nature? Ne reconnaît-on pas là, comme dans mille détails du *Canzoniere*, l'expérience personnelle que Pétrarque avait dû faire de toutes les souffrances de l'amour, et la parfaite conformité des sentiments qu'il exprime avec les vicissitudes ordinaires d'une passion pure et malheureuse? Comment douter de la réalité de son affection pour Laure, lorsqu'il passe par toutes les émotions successives et contradictoires du véritable amour? On ne parle pas si bien d'un sentiment si complexe, on n'en saisit pas si délicatement toutes les nuances, quand on ne le peint que d'après l'expérience des autres. » (*Pétrarque*, *Etude*, p. 64.)



CLXXXIX

PROMENADE DE LAURE AVEC DOUZE DAMES DE LA COUR D'AMOUR D'AVIGNON.

Dodici donne onestamente lasse.

Comme autour de Phébé sont les perles des cieux,
Près de Laure j'ai vu douze dames groupées.
Sur les vagues du fleuve en cadence frappées
Voguait tranquillement leur esquif gracieux.

Des guirlandes l'ornaient de tours capricieux,
Les barques par Jason et Pâris équipées,
Que célèbrent les vers des grandes épopées,
Portaient moins fièrement leurs trésors précieux.

Un char les ramena triomphant et splendide;
Au milieu d'elles Laure avec son air candide
Chantait de sa voix douce un chant mélodieux.

C'était un beau spectacle, à faire envie aux dieux!
Mieux m'eût valu guider cette troupe d'élite
Que d'être Automédon et conduire Hippolyte!

« Laure fit une promenade sur le Rhône avec douze de ses compagnes, dit l'abbé Roman. Un char les attendoit sur le rivage; elles y montèrent. Laure, assise au milieu d'elles, les amusoit par ses chansons. Pétrarque se trouva sur les bords du fleuve; il suivit la voiture, il vit sa maîtresse, il entendit les accents mélodieux de sa voix. Quel plaisir pour son cœur! quel sujet pour sa verve! Il chanta cet événement. La voiture fut un char de triomphe, le bateau fut comparé au navire d'Argos, le batelier étoit Typhis, le cocher étoit Automédon. » (*Vie de Pétrarque*, p. 148.)

Tassoni croit que les douze compagnes de Laure sont des dames de la cour d'amour d'Avignon, et les nomme avec confiance d'après les deux Nostradamus, qui eux-mêmes en ont parlé d'après Hugues de Saint-Césaire et le moine des Isles d'or :

Briande d'Agoult, comtesse de Luna.
Huguette de Forcalquier.
Amable de Villeneuve, dame de Vence.
Béatrix d'Agoult, dame de Sault.
Isoarde de Roquefeuille, dame d'Ansouis.
Anne, vicomtesse de Tallard.
Blanche de Flassans.
Doulce de Moustiers, dame de Clumang.
Antoinette de Cadenet, dame de Lambesc.
Magdeleine de Sallon.
Rixende de Puiverd, dame de Trans.
Phanette de Sade, dame de Romanin, tante de Laure.

L'abbé de Sade disserte très-longuement, dans sa note XIX, sur les cours d'amour de Provence et sur les dames qui les composaient; mais il se garde bien de nommer celles du sonnet.

V. sur le chant de Laure les sonnets CXXXIV, CLX, CLXXVIII et CLXXXIV.

SEPTIÈME SÉRIE

SONNETS de 1347 et 1348, sauf quelques égarés. Ceux qui sont consacrés au pressentiment de la mort de Laure devraient clore la série et ne la closent pas. Les derniers ne sont certainement pas à leur place chronologique.

A la fin de la précédente note préliminaire, nous avons vu Pétrarque partant pour l'Italie au mois de novembre 1347. Une lettre curieuse explique les motifs de son départ :

« Les restes de mes vieux maux me tourmentent, écrivait-il à un ami le 26 septembre; je voudrois vivre en homme de bien, et je ne saurois en venir à bout. Ma vie passée fait tort à ma vie présente. Une maîtresse importune assiége ma porte; si je la chasse d'un côté, elle revient de l'autre, et passe la nuit à m'espionner. Je lui jure que je veux vivre dans le célibat; mais elle rit de mon projet. Je connois mon homme, dit-elle; il ne sauroit vivre sans femmes; il a sans doute une autre maîtresse.

« Mes anciens camarades viennent m'assaillir en troupe, et crier à mes oreilles : *Il y a une grande fête aujourd'hui : les dames s'assemblent à tel endroit; il faut y aller*. J'ai beau dire que ces assemblées ne m'amusent plus; d'abord ils paroissent surpris; ensuite ils se moquent de moi, et me traînent par force où je n'ai nulle envie d'aller...

« Les procureurs, les gens d'affaires me persécutent sans cesse. *Il faut*, disent-ils, *réparer ce dommage dans vos biens;... il n'y a pas un moment à perdre*. Quand je leur donne pour réponse ce mot d'Anaxagore : *Pour que je me sauve, il faut que tout cela périsse*, ils croyent que je suis devenu fou, ou que je déguise ma pensée.

« Mes amis m'ouvrent mille routes pour satisfaire l'ambition ou l'avarice. Ils soutiennent qu'il faut profiter du temps et saisir l'occasion. J'atteste le ciel que je suis content de mon sort, et que je ne désire rien au delà. Les uns disent que je n'ai ni cœur ni honneur; les autres que je joue la comédie.

« Mais voici encore quelque chose de plus fort. Je ne puis pas obtenir de mon tailleur que mes habits soient plus larges qu'à l'ordinaire; de mon cordonnier qu'il me fasse des souliers plus aisés. Ces gens-là sont persuadés que je veux me donner un faux air de modestie et de réforme...

« Après y avoir bien réfléchi, je ne trouve qu'un remède à ce mal; c'est de chercher quelque coin de la terre où je puisse vivre à ma fantaisie... » (*Mém. de l'abbé de Sade,* II, p. 379.)

De Parme où il avait appris la chute de Rienzi, Pétrarque se rendit à Vérone pour voir ses amis et son fils. Là, il fut témoin, le 25 janvier 1348, d'un affreux tremblement de terre qui se fit sentir jusqu'en Bavière. La commotion fut si violente qu'elle renversa des villes entières et que, dans un seul canton, plus de soixante villages furent écrasés par la chute de deux montagnes. Une comète avait paru au mois d'août précédent, et, le 20 décembre, on avait vu pendant une heure une colonne de feu sur le palais du pape. Ces signes célestes et ce tremblement de terre étaient les avant-coureurs d'un plus grand fléau, de cette fameuse peste qui parcourut l'Europe pendant les années 1348, 1349 et 1350, emportant sur son passage les neuf dixièmes de la population, et n'épargnant personne, pas même la belle amante de Pétrarque.

CXC

IL SE PLAINT D'ÊTRE LOIN DU PAYS DE LAURE.

Passer mai solitario in alcun tetto.

Jamais ne fut plus seul passereau dans son nid
Et biche dans les bois que je le suis moi-même,
Depuis que m'est ravi le visage que j'aime,
Le soleil qui m'éclaire et que mon cœur bénit.

Si l'on rit devant moi mon front se rembrunit;
Les pleurs et les soupirs sont mon bonheur suprême;
Tout semble à mon palais d'une amertume extrême;
Ni la nuit ni le jour mon tourment ne finit.

Mon lit devient le champ d'une lutte insensée.
Si le sommeil du moins, qui suspend la pensée,
Venait me délivrer de tous mes ennemis!...

O pays bienheureux, pays unique au monde,
Rivages embaumés, plaine ombreuse et féconde,
Vous possédez mon bien tandis que je gémis.

Le chevalier Lancelot d'Angussoli, amoureux comme Pétrarque, et pas plus heureux sans doute, puisqu'il lui demandait un remède contre l'amour, terminait sa lettre par ces mots : « Vous me guéririez de ce mal si je pouvois m'entretenir avec vous. » Pétrarque lui répondit :

« Malgré tous mes chagrins, j'ai souri en lisant la fin de votre lettre. Qu'il est doux et consolant pour moi de vous voir atteint d'un vieux mal qui me tourmente depuis si longtemps ! Il ne peut plus me faire rougir, ce mal, et me paroître indigne de moi, à présent que je sais qu'il m'est commun avec vous. Je regarde comme une plaisanterie ce que vous me dites, que vous trouveriez quelque soulagement à vos maux, si vous pouviez vous entretenir avec moi sur ce chapitre. Ce langage me conviendroit mieux qu'à vous ; mais, vous devez l'avoir éprouvé comme moi, ces remèdes ne servent qu'à nourrir et entretenir le mal... Le plus grand secret que j'aie trouvé pour prévenir les maux de la vie, c'est de ne rien faire, sans avoir bien examiné auparavant à quoi l'on s'embarque. » (*Mém.*, t. II, p. 439.)

Le premier vers rappelle ces mots du Psalmiste : *Vigilavi, et factus sum sicut passer solitarius in tecto.*



CXCI

IL EST JALOUX DE LA BRISE QUI JOUE AVEC LAURE
ET DU RUISSEAU QUI COULE A SES PIEDS.

Aura, che quelle chiome bionde e crespe.

Brise, qui des baisers de ta lèvre lutine
Effleures en jouant les cheveux adorés,
Qui disperses les flots de leurs anneaux dorés
Sur ce col gracieux plus blanc que l'églantine ;

Tu sembles aiguiser cette arme clandestine
Dont la rigueur se voit sur mes traits éplorés ;
Moi, cherchant mon trésor aux lieux inexplorés,
Je vais comme un coursier qui bronche et se mutine.

Tantôt je m'en crois loin, tantôt je m'en crois près ;
Je m'élève d'abord et je retombe après ;
De la réalité je passe à la chimère.

Avec l'astre vivant qui charme tous les yeux,
Douce chaleur, demeure ; et toi, ruisseau joyeux,
Puissé-je avec ton cours changer ma vie amère !

Pétrarque désire changer le cours agité de sa vie contre le cours limpide de la Sorgue. Rien de plus désirable, en effet, que de voir couler ses jours sans trouble et sans tempête comme des flots calmes et purs.

Un clair ruisseau !... Quoi de plus gracieux d'ailleurs et de plus reposant pour la pensée ! Il miroite sur du sable d'or au milieu d'un riant vallon. Son onde cristalline murmure doucement. Sa fraîcheur entretient les fleurs de la prairie. Des oiseaux chantent sur les ombrages de la rive. La chèvre, la brebis, la génisse paissent sur ses bords. Des bergers, des bergères complètent l'animation du paysage. L'écho retentit de leurs cris joyeux et du son de la trompette rustique. Nous voici transportés dans le monde pastoral. Théocrite et Virgile nous charment l'esprit avec les réminiscences de leurs idylles et de leurs bucoliques. Horace nous récite ses vers à la fontaine de Blandusie, et les fausses paysannes d'Honoré d'Urfé nous font oublier sur les bords du Lignon les ennuis et les misères de la vie réelle.



CXCII

SOUS LA FIGURE DU LAURIER IL PEINT SON AMOUR POUR LAURE.

Amor con la man destra il lato manco.

De sa main droite, Amour, à gauche ouvrant mon flanc,
Juste au milieu du cœur m'enfonça par malice
Ce vivace laurier dont le feuillage lisse
A la verte émeraude est presque ressemblant.

Le labeur de ma plume à mes pleurs se mêlant,
Et l'humide soupir qui de mes lèvres glisse,
L'ont fait croître si bien qu'on sent avec délice
L'odeur de ses rameaux jusqu'au ciel s'exhalant.

La gracieuseté, la vertu vigilante,
La beauté sans égale et le renom d'honneur
Ont affermi le pied de cette noble plante.

Telle en tous lieux mon sein la porte avec bonheur.
Je l'aime, sans vouloir que ma tête en soit ceinte,
Je l'aime avec respect comme une chose sainte.

L'abbé Roman n'aimait pas l'allégorie du laurier. Voici son appréciation que plusieurs auteurs ont partagée :

« Gravina a beau dire que ces jeux de mots de *Laure* et de *Laurier*, que ces allusions perpétuelles à la fable d'Apollon et de Daphné ne sont pas froides. Il faudroit être persuadé du système de la métempsycose, et croire fermement que l'âme de Daphné avoit passé dans le laurier, et du laurier dans le corps de Laure pour les trouver supportables. Pétrarque, dans le double délire de l'amour et de la poésie, avoit imaginé cette transmigration. » (*Vie de Pétrarque*, p. 34.)

L'abbé de Sade est plus indulgent. « Depuis qu'Horace, dit-il, a permis aux poëtes de tout oser, on ne doit pas faire un crime à Pétrarque de cette fiction. » (*Mém.*, t. I, p. 180.)

Quant à moi, je ne trouve pas mauvais que Pétrarque se soit ingénieusement donné le moyen de varier ses louanges à Laure, en confondant son nom avec le *laurier* et avec *L'aura*.



CXCIII

LES CHANTS ET LES PLEURS LUI SONT ÉGALEMENT DOUX, PUISQUE LAURE EN EST LA CAUSE.

Cantai; or piango; e non men di dolcezza.

Naguère je chantais; je pleure maintenant;
Si les chants m'étaient doux, non moins le sont les larmes
Car une noble cause offre toujours des charmes,
Que le bien ou le mal soit l'effet dominant.

Aussi dédain, pitié, ton rude, air avenant
Ne réveillent en moi l'espoir ni les alarmes;
Nul fardeau ne me pèse, et telles sont mes armes
Que mon cœur ne craint plus le regard fulminant.

Que ma dame et l'Amour, le monde et la fortune
S'entendent pour me faire une guerre importune!
Mon malheur n'en sera ni plus ni moins complet.

Que brûlant ou glacé je languisse ou je meure,
Dans mon paisible état néanmoins je demeure,
De mon adversité tant la source me plaît!

L'abbé de Sade s'est-il trop pressé de nous annoncer (sonnet CLXXXI) que Pétrarque ne gémirait plus ? Ou le sonnet ci-contre est-il de l'année 1346, comme il le suppose ? Peu importe.

Dans la XXe canzone, placée entre les sonnets CLXXII et CLXXIII, Pétrarque pleure plus longuement qu'ici, et finit de même par déclarer qu'il est content de son sort.

« Ainsi de bien aimer je porte le tourment, et du péché d'autrui je demande pardon ; ou plutôt du mien même ; car je devais détourner mes yeux de la lumière trop vive et fermer l'oreille au chant de la sirène ; et encore n'ai-je pas regret que mon cœur soit inondé de ce doux poison...

« O ma chanson, je resterai ferme sur le champ de bataille, puisque c'est un déshonneur de mourir en fuyant ; et moi-même je m'en veux de tels gémissements, si douce est ma destinée, si doux sont mes pleurs, mes soupirs et ma mort... »



CXCIV

IL CHANTE, INSPIRÉ PAR LE BONHEUR DE REVOIR LAURE.

I' piansi; or canto; che 'l celeste lume.

J'ai pleuré; maintenant je chante avec ivresse;
Car ce vivant soleil laisse à mes yeux charmés
Le céleste bonheur de voir les traits aimés
Tout empreints par l'Amour de grâce enchanteresse.

C'est ce dieu, sans pitié pour ma longue tendresse,
Qui fait que de mes pleurs tels ruisseaux sont formés,
Que rames, gué, ni port, secours accoutumés,
Ne peuvent, quels qu'ils soient, m'aider en ma détresse.

De mon sein s'échappait un torrent de sanglots;
Et si loin le rivage était delà les flots
Qu'à peine la pensée en comblait la distance.

Par bonheur, à défaut des palmes du vainqueur,
Le rameau d'olivier vient apaiser mon cœur:
La pitié veut qu'encor je tienne à l'existence.

Quatre vers suffisent à l'abbé de Sade pour traduire ce sonnet. Les voici :

Je soupirois et je chante à présent.
La source de mes pleurs vient d'être enfin tarie ;
Mon soleil reparoît à mes yeux plus brillant.
En m'annonçant la paix, il prolonge ma vie.

Le traducteur justifie son laconisme aux dépens du texte italien : « Je ne crains pas, dit-il, que les plus grands adorateurs de Pétrarque me fassent un crime de cette réduction ; ce que j'ai retranché est une des plus ridicules métaphores qu'on ait employées dans la langue italienne. Pétrarque se représente *dans un grand lac formé de ses larmes, d'où il prétend qu'il n'y a point de gué, de pont, de rames ni de voiles qui puissent le tirer, pas même des ailes : dans un fleuve si profond et si vaste, que son esprit même avoit peine à atteindre le bord.* Il me semble que cela est mauvais dans tous les pays et dans tous les temps. » (*Mém.*, t. II, p. 296.)

Au lecteur de juger.



CXCV

SUR UN MAL D'YEUX DE LAURE.

I' mi vivea di mia sorte contento.

Rien ne semblait manquer à mon contentement ;
Je vivais satisfait, sans désir et sans crainte.
D'autres sont plus heureux dans l'amoureuse étreinte ;
Mais leurs plus vifs plaisirs valent-ils mon tourment ?

Voici que ces beaux yeux, dont le regard charmant
A laissé dans mon âme une éternelle empreinte,
Par une brume épaisse ont leur clarté restreinte,
Et que tout s'obscurcit sans leur rayonnement.

O Nature, dis-moi, bonne et cruelle mère,
Pourquoi n'accordes-tu qu'un triomphe éphémère
A ce qui de tes mains sort de plus précieux ?

— Accuse Dieu, de qui ma puissance procède.
— Comment souffres-tu donc, ô Souverain des cieux,
Qu'à la force étrangère œuvre divine cède ?

Pétrarque dit qu'il préfère sa peine aux plaisirs des amants heureux. L'abbé de Sade discute sérieusement cette hyperbole.

« Ceux qui connoissent par expérience le véritable amour disent qu'il a des plaisirs que le commun des hommes ne connoît pas; qu'une femme bien éprise, retenue par l'honneur à accorder des choses que l'amour voudroit obtenir d'elle, sait donner à ses refus un prix, une douceur qui égale les jouissances de l'amour; qu'un homme qui sait qu'il est aimé possède en effet ce que la pudeur lui dispute; qu'il jouit de ce qu'on lui refuse comme de ce qu'on lui accorde; et qu'il y a pour les âmes délicates des voluptés fines, qui les touchent davantage que les plaisirs grossiers de la jouissance.

« En faisant l'application à Pétrarque de ce qu'on vient de lire, on verra qu'il ne sort pas de la nature dans l'expression de ses sentiments. Dans le fond il ne pouvoit douter que Laure ne l'aimât; ses regards, quoique contenus par la pudeur, ses craintes, ses détours, ses réserves, ses petites finesses lui disoient tout ce qu'elle vouloit lui cacher... » (*Mém.*, t. II, p. 297.)



CXCVI

CONTRE LA COLÈRE.

Vincitore Alessandro l'ira vinse.

Qu'importe que les traits d'Alexandre le Grand
Nous aient été transmis par un artiste habile!
La colère a terni sa gloire indélébile;
Moins à lui qu'à Philippe est dû le premier rang.

Par sa rage poussé, Tydée en expirant
Déchira Ménalippe en exhalant sa bile.
Ce défaut dont Sylla fut l'esclave débile
Le fit mourir en brute et non en conquérant.

Valentinien finit de la même manière,
Et l'irascible Ajax de son heure dernière
Avec son propre glaive avança le moment.

La colère est, en somme, une courte folie;
Mais qui ne sait la vaincre et qui toujours s'oublie,
A la honte, à la mort court prématurément.

Alexandre ne voulut être représenté que par Praxitèle, Lysippe et Apelle.

> Edicto vetuit, ne quis se, præter Apellem,
> Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra
> Fortis Alexandri vultum simulantia...
>
> (Hor., *Ep.* I, liv. II.)

Ménalippe blessa Tydée au siége de Thèbes et fut tué lui-même. Tydée, pour se venger, se fit apporter la tête de son ennemi, et ne mourut qu'après l'avoir déchirée avec ses dents.

Sylla, usé par ses débauches, mourut de colère dans une discussion avec Granius.

Valentinien, qui fit la guerre en grand capitaine, mourut d'une hémorrhagie, au milieu d'un discours contre les ambassadeurs des Quades.

Ajax, furieux de renoncer aux armes d'Achille que lui disputait Ulysse, se perça de son épée.

L'*ira è breve furor* du second tercet est la copie exacte de l'*ira furor brevis est* d'Horace. (*Ep.* II, liv. I.) Voir l'ode XVI du liv. I, *O matre pulchra filia pulchrior;* elle est toute consacrée à la colère.



CXCVII

IL SE FÉLICITE DE CE QUE LAURE LUI A PASSÉ SON OPHTHALMIE.

Qual ventura mi fu, quando dall' uno.

Quel bonheur j'éprouvai, lorsque, voyant une ombre
Sur l'un des plus beaux yeux que l'on puisse admirer,
J'obtins, comme mon cœur devait le désirer,
Que mon œil fût aussi couvert d'un voile sombre !

A mon retour près d'elle, après craintes sans nombre,
Lorsqu'il me fut permis de vivre et respirer,
Amour par un appât eut l'art de m'attirer
Dans ses piéges trompeurs où plus d'un pied s'encombre.

C'est de l'œil droit, ou mieux, du soleil droit que vint
A mon œil droit le mal qui me semble divin,
Qui loin de m'affliger me met en allégresse.

Il a fait le trajet par un magique élan,
Ayant, comme l'étoile à travers l'air filant,
Pour guide la nature et ma vive tendresse.

L'abbé Roman commente ainsi ce sonnet et l'avant-dernier de ceux qui précèdent :

« Les beaux yeux de Laure furent le siége d'une maladie cruelle ; on craignoit qu'elle n'en perdît l'usage. Quelle perte, grand Dieu !... Pétrarque la visitoit souvent ; il fixoit ses regards immobiles sur les yeux de sa maîtresse. Merveilleuse sympathie des amants ! Un trait invisible, parti de l'œil droit de Laure, vint frapper le même œil de Pétrarque. Il le sentit ; son œil se troubla, s'enflamma, s'affoiblit. Quel plaisir pour lui de partager le mal de Laure ! C'étoit une faveur précieuse de l'amour, que cette communication rapide. Mais quels furent ses transports, lorsque, revenant chez elle, il la trouva parfaitement guérie ! » (*Vie de Pétrarque*, p. 139.)

Une petite pointe de raillerie perce dans ce commentaire. L'incident prête un peu à rire, en effet. Il prouve du moins la sincérité de Pétrarque. Aurait-il imaginé pour une Iris en l'air cet échange de mal d'yeux dont les détails sont si rebelles à la poésie ?



CXCVIII

LAS DE LA SOLITUDE ET DE LUI-MÊME, IL SE RÉFUGIE A CONTRE-CŒUR PARMI LES HOMMES.

O cameretta, che già fosti un porto.

O ma petite chambre, asile bien-aimé
Où, les jours orageux, me consolait l'étude,
Je trouble chaque nuit ta douce solitude,
Par les gémissements de mon cœur alarmé.

O petit lit, qui m'as tant de fois ranimé
En m'offrant le repos après l'inquiétude,
Voici que je te noie avec ingratitude
Dans le torrent de pleurs que l'amour a formé.

En vain vous m'êtes chers, en vain je vous regrette,
Je vous quitte. Adieu donc ma tranquille retraite!
En fuyant, c'est aussi moi-même que je fuis.

Et qui l'aurait pensé! Moi qui hais le vulgaire,
Je vais vivre au milieu de lui comme naguère,
Tant je crains de rester seul avec mes ennuis!

Pétrarque, âme sensible jusqu'à l'exaltation, était de nature essentiellement mobile et inquiète. A Vaucluse, il regrettait l'Italie; en Italie, il regrettait Vaucluse. Dans la solitude, il pensait au monde, et dans le monde, à sa *cameretta*.

J.-J. Rousseau, à qui on l'a comparé, lui ressemblait, en effet, par la sensibilité, par l'enthousiasme, et avait les mêmes accès d'humeur mondaine et misanthropique. Tous deux ont passé leur vie à transporter leurs pénates d'un lieu à un autre, ne trouvant nulle part la réalisation de leurs rêves. Tous deux étaient doués de facultés brillantes. Tous deux sentirent les délicatesses de l'amour et cédèrent à de vulgaires entraînements : avec cette différence toutefois que Jean-Jacques fit parade de son désordre et mit ses enfants à l'hospice, tandis que Pétrarque, honteux et repentant de ses chutes, les dissimula le plus possible, et pourvut, comme un père dévoué, à l'éducation de son fils et de sa fille.



CXCIX

SON AMOUR L'ENTRAÎNE MALGRÉ LUI VERS LAURE.

Lasso Amor mi trasporta ov 'io non voglio.

Plus loin que je ne veux Amour, hélas ! m'entraîne.
Je sens bien que je sors du respect obligé,
Que je suis indiscret avec l'ardeur que j'ai
Pour celle que mon cœur nomme sa souveraine.

Et pourtant il n'est pas un pilote qui prenne
Plus soin de son navire avec luxe chargé,
Que moi de mon esquif à demi naufragé,
A travers les écueils de sa fierté de reine.

Le vent de mes soupirs et l'onde de mes pleurs
L'emportent maintenant pour comble de malheurs
Sur des flots où la nuit tend son sinistre voile.

Mon infortune étrange est son unique fret ;
Sous un plus lourd fardeau bientôt il périrait,
Privé qu'il est déjà de rames et de voile.

L'amour malheureux de Pétrarque a été plus utile à son génie que ne l'aurait été l'amour satisfait.

« La lutte qu'il soutint contre son amante, dit M. Mézières, les alternatives d'espérance et de tristesse qui se partageaient sa vie, les émotions contraires, mais puissantes, qu'il éprouvait tour à tour, excitèrent et fécondèrent sa pensée. La douleur fit jaillir du plus profond de son être des sentiments que la volupté eût endormis. La plénitude du bonheur n'eût-elle pas émoussé ses facultés poétiques ; n'eût-il pas été trop satisfait de la réalité pour que son imagination cherchât d'autres jouissances que les jouissances réelles ?... Si Laure avait succombé, il n'y aurait eu dans le monde que deux amants heureux de plus. Elle résista, et sa résistance nous valut, à nous, un grand poëte ; à elle, la gloire. Elle y gagna l'immortalité. Sortie victorieuse d'un combat difficile, chantée par un amant dont elle ne satisfit pas la passion, mais dont en revanche elle excita le génie, elle conquit sa place dans la mémoire des hommes, comme un exemple de ce qu'il y a de noblesse innée dans le cœur de la femme, et de ce que cache de force la faiblesse apparente du sexe féminin. » (*Etude*, p. 126 et 127.)



CC

IL NE PEUT SE SOUMETTRE A LA DÉFENSE DE REVOIR LAURE.

Amor, io fallo; e veggio il mio fallire.

Je suis coupable, Amour, je l'avoue humblement.
Mais j'agis comme un homme ayant le feu dans l'âme:
Sans cesse la chaleur s'accroît avec la flamme,
Et la raison succombe en un pareil tourment.

Je résistais naguère à mon entraînement,
Pour épargner un trouble au beau front qu'on acclame.
Je n'ai plus ce pouvoir, je ne crains plus le blâme;
La douleur me transforme en téméraire amant.

Si contre ma coutume, Amour, je m'aventure,
La faute en est à toi qui, forçant ma nature,
M'as montré le salut hors du chemin frayé.

La cause en est surtout aux rares dons de Laure.
Fais donc et dans son cœur et sur sa lèvre éclore
Le pardon d'un écart par tendresse essayé.

Quelques passages de la canzone XX peuvent servir de commentaire à ce sonnet.

« Maintenant que je ne puis obtenir de ma dame la faculté de la voir comme naguère, tu vois, Amour, à quoi je suis réduit, à user de l'artifice que tu m'enseignes. Je ne sais si je ne dois pas m'indigner de ce qu'à mon âge tu m'obliges à dérober, comme un voleur, la belle lumière charmante sans laquelle je souffre à mourir...

« Les yeux suaves, dans lesquels je puisais la vie, ont été pour moi, dans le principe, si prodigues de leurs hautes et divines beautés, que j'ai vécu comme un homme soutenu, non par ses propres forces, mais par un secours caché; aussi n'ai-je offensé ni ces beaux yeux ni d'autres. Maintenant, quoi qu'il m'en coûte, je deviens rebelle et importun; le pauvre, étant à jeun, ne se permet-il pas des actes que, dans une meilleure situation, il condamnerait lui-même? Si donc l'envie m'a fermé les mains de la pitié, la faim amoureuse et l'impuissance de la satisfaire doivent m'absoudre de mes fautes. » V. la note du sonnet CLXXII.

La pensée du second tercet a été exprimée par Pline, dans la préface du premier livre d'Ausonius Gallus: *Inque meis culpis tu tibi da veniam.*



CCI

SUR CE QU'UN PRINCE, DANS UNE FÊTE, AVAIT CHOISI LAURE POUR LA BAISER AU FRONT ET SUR LES YEUX.

Real natura, angelico intelletto.

Ame digne d'un roi, sérieuse et vaillante,
Angélique nature, esprit lucide et franc,
Regards d'aigle, cœur noble à tous les cœurs s'offrant
Perspicacité vive et jamais défaillante :

Tel il parut au sein de la fête brillante.
Nombreuses étaient là les dames de haut rang
Lui, ravi, transporté, bon juge au demeurant,
Sut choisir la plus belle et la plus accueillante.

Car d'un geste écartant les muguets d'alentour,
Il s'approcha de Laure et lui dit sans détour
Qu'elle était bien de Dieu le plus parfait ouvrage.

Et sa lèvre, aussitôt après ce compliment,
Sur ses yeux et son front se posa galamment,
Acte étrange mais doux, et dont je pris ombrage.

L'incident qui donna lieu à ce sonnet est raconté par MM. Lafond dans les termes suivants :

« Charles de Luxembourg, que Clément VI, soutenu par la France, avait fait élire, en 1346, roi des Romains sous le nom de Charles VI, vint en remercier le pape à Avignon. Il y fut reçu avec tous les honneurs dus à la majesté impériale. Dans un bal magnifique qu'on lui donna, le nouvel empereur se fit montrer Laure dont il avait entendu parler, et, d'un geste écartant la foule qui la séparait de lui, il alla droit à elle, la prit par la main et l'embrassa sur le front et sur les yeux pour lui faire honneur, selon la coutume de France. Pétrarque, caché dans la foule, ressentit une vive jalousie du baiser impérial ; il l'a exprimée dans un sonnet charmant où il décrit cette scène avec beaucoup de grâce et de naïveté. » (*Dante*, *Pétrarque*... p. 106.)

Les commentateurs n'étaient pas d'accord sur le nom du prince qui fut si galant pour Laure. Velutello crut que c'était Charles, duc d'Anjou et comte de Provence. Le cardinal Bembo, Bernardin, Daniel et M. de la Bastie portèrent leur conjecture sur Robert, roi de Naples. Quelques-uns nommèrent son fils, le duc de Calabre.

L'abbé de Sade, dans une dissertation spéciale (note XVIII), s'est prononcé pour Charles de Luxem bourg, et son opinion a prévalu.



CCII

IL DEMANDE PARDON DE LA VIOLENCE DE SON AMOUR.

I' ho pregato Amor, e nel riprego.

Je prie encore Amour, maintes fois supplié,
D'exposer à vos yeux mon humble repentance,
O reine de mon âme et de mon existence,
Si hors du droit chemin je me suis oublié.

J'en conviens franchement, Madame, j'ai plié
Après un vain essai de lutte et résistance.
Le désir est plus fort qu'une belle sentence;
Du joug de la raison je me suis délié.

Vous que le ciel doua, dans sa grâce infinie,
D'un esprit éminent, d'une vertu bénie,
Dites, pour vous montrer sensible à mes regrets :

« *Est-ce sa faute à lui s'il perd pour mon visage*
« *La paix et le sommeil et de ses sens l'usage?*
« *Il a le cœur trop tendre, et moi, j'ai trop d'attraits!* »

La fin de ce sonnet a quelque analogie avec celle d'un sonnet moderne :

Jeune blonde, pourquoi, brillante de fraîcheur,
Votre tête prend-elle une pose dolente?
Pourquoi vous penchez-vous comme une frêle plante
Que courbe sous ses pas l'insensible faucheur?

Pourquoi faites-vous voir la grâce et la fraîcheur
De votre main? Pourquoi, rêveuse nonchalante,
Votre œil bleu plonge-t-il en notre âme brûlante,
Comme au fond d'un lac pur fait celui du pêcheur?

Oh! pourquoi votre voix parle-t-elle si tendre?
Est-ce pour être aimée? ou rien que pour entendre
En l'honneur de vos yeux de ravissants propos?

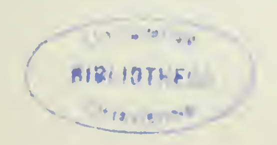
Ah! soyez, par pitié, moins belle et moins charmante!
Pour un regard trop doux, une parole aimante,
Il est de pauvres cœurs qui perdent le repos.

Ph. L. D.

Ovide avait déjà dit :

Aut esses formosa minus, peterere modesto;
Audaces facie cogimur esse tua.





CCIII

SUR UNE MALADIE DE LAURE.

L'alto Signor dinanzi a cui non vale.

Le sublime seigneur à qui tout rend les armes,
A qui l'on ne saurait par la fuite échapper,
D'une perfide flèche eut soin de me frapper
En leurrant mon esprit d'un espoir plein de charmes.

Ce premier coup fut rude et je vécus d'alarmes.
Mais, pour venir plus tôt à bout de me happer,
Il me perça d'un trait qu'il avait fait tremper
Dans un mélange amer de tendresse et de larmes.

De ces blessures, l'une est un feu dévorant;
L'autre me fait gémir sur votre état souffrant;
Toutes deux sont d'accord pour me torturer l'âme.

Mais mes pleurs répandus n'ont pas encore éteint
L'incendie amoureux dont mon cœur est atteint;
Mon désir, au contraire, en leur onde s'enflamme.

L'amour était pour Pétrarque le petit dieu mythologique qui perce le cœur avec ses flèches. Dante en a fait une espèce de barbare poussant à l'anthropophagie. Voici ce qu'on lit dans cette bizarre élucubration, mêlée de prose et de vers, nommée *Vita nuova*, où il raconte ses amours avec Béatrix :

« Rentré dans la partie la plus solitaire de mon logement, je me mis à penser à cette personne qui s'était montrée si courtoise envers moi ; et, tout occupé d'elle, je fus pris par un doux sommeil, pendant lequel j'eus une vision merveilleuse. Il me sembla voir une nuée couleur de feu, et au milieu un seigneur d'un aspect effrayant pour ceux qui le regardaient. Quant à lui, chose admirable! il me parut gai. Il dit beaucoup de choses que je n'entendais pas, si ce n'est quelques-unes, et entre autres ces paroles : *Ego Dominus tuus :* c'est moi qui suis ton maître. Je crus le voir tenant dans ses bras une personne endormie, nue et enveloppée seulement d'un drap couleur de sang. Je la reconnus tout aussitôt pour la Dame inspirant la vertu, qui avait daigné me saluer le jour précédent. Celui qui la portait tenait dans l'une de ses mains quelque chose qui était tout en feu, et il me dit ces mots : *Vide cor tuum :* vois ton cœur. Et après quelques instants, je crus voir qu'il éveillait celle qui dormait, et qu'à l'aide de toutes sortes d'inventions, il lui faisait *manger cette chose ardente* qu'il tenait dans sa main, ce qu'elle ne faisait qu'avec crainte et répugnance. Mais il ne se passa pas beaucoup de temps sans que la gaieté du

CCIV

IL DIT A SON CŒUR DE RETOURNER VERS LAURE, SANS RÉFLÉCHIR QU'IL EST RESTÉ DANS SES YEUX.

Mira quel colle, o stanco mio cor vago!

Vois-tu cette colline, ô mon cœur soucieux?
Là nous avons hier laissé fière et plaintive
Celle qui, regrettant sa douceur attentive,
Voudrait maintenant faire un lac avec mes yeux.

Va vers elle. Pour moi, je ne suis plus joyeux;
Je reste seul. Va donc! Fais une tentative
Pour adoucir un peu ma souffrance craintive,
En ramenant sur moi son regard gracieux.

Mais que dis-je, insensé? De quelle fantaisie,
De quelle illusion ai-je l'âme saisie?
Je parle avec mon cœur comme s'il était là.

Ai-je donc oublié que, sentant ma détresse,
Il ne s'éloigna point de ma belle maîtresse,
Et que sous ses longs cils il se dissimula?

seigneur se changeât en plaintes; et, toujours pleurant, il serrait cette Dame dans ses bras, et se dirigea avec elle vers le ciel. » (Tr. Delécluze.)

Dante, un peu plus loin, répète en vers ce qu'il vient d'écrire en prose.

Ce cœur mangé au naturel me dégoûte. Le sire de Fayel eut au moins l'attention de faire accommoder convenablement celui du châtelain de Coucy avant de le servir à sa femme.

L'imagination de Pétrarque est plus gracieuse que celle de Dante.

Peut-être est-elle trop mignarde dans le sonnet ci-contre. Mais l'ingénieuse fiction varie agréablement l'expression d'un invariable sentiment. Tous les détails sont du vrai domaine de la poesie.



CCV

SON CŒUR QU'IL A LAISSÉ A LAURE FAIT D'INUTILES VŒUX.

Fresco, ombroso, fiorito e verde colle.

O colline fleurie, ô verdoyant ombrage,
Où tantôt en rêvant et tantôt en chantant,
S'assied celle qui semble un céleste habitant
Et qui de tout le monde enlève le suffrage !

Mon cœur, resté près d'elle au moment de l'orage,
(Puisse-t-il y trouver le bonheur qu'il attend !)
Sur l'herbe aujourd'hui va recherchant et comptant
Les endroits que ses pieds ont touchés sans outrage.

Il s'arrête avec elle et lui dit humblement :
« Ah! que n'est-il ici ce malheureux amant! »
Elle de rire alors de ses vœux, de mes larmes.

Vraiment des jeux du sort rien ne peut approcher :
Dépouillé de mon cœur, moi, je suis un rocher ;
Et vous, le paradis, ô lieux pleins de ses charmes.

Ce paradis terrestre était sans doute le même que celui célébré dans la canzone *Chiare, fresche e dolci acque* dont il a été déjà question. (V. note préliminaire de la série IV.) Voltaire l'admirait, cette canzone, lui qui n'admirait pas Pétrarque, et l'a traduite en vers. La voici en prose :

« Claires, fraîches et douces ondes, où posa son beau corps celle qui seule me paraît une dame ! Arbre gracieux dont elle se plut (je m'en souviens avec un soupir) à faire une colonne pour son beau flanc ! Herbes et fleurs qu'elle a couvertes de sa robe élégante et de son sein angélique ! Air serein et sacré où Amour m'a ouvert le cœur avec ses beaux yeux ! Ecoutez mes dernières paroles gémissantes.

« Si tel est mon destin, qu'Amour close mes yeux baignés de larmes ! Puisse mon corps reposer au milieu de vous, et que mon âme, libre de sa dépouille, retourne à sa première demeure ! La mort me sera moins cruelle, si j'emporte, à ce passage douteux, une si douce espérance. Mon esprit las ne pourrait, dans un port plus abrité, dans une fosse plus tranquille, fuir mes os et ma chair meurtrie.

« Le temps viendra peut-être où cette beauté cruelle visitera, plus douce, ce lieu où elle m'aperçut pour la première fois. Peut-être ses regards curieux s'y porteront-ils avec joie, pour ne voir, ô douleur ! qu'un peu de terre entre les rochers. Peut-être ses soupirs, gui-

CCVI

IL CONSEILLE A UN AMI, ÉPROUVÉ COMME LUI DANS SES AMOURS, D'ÉLEVER SON AME A DIEU.

Il mal mi preme, e mi spaventa il peggio.

Mes maux vont grandissant et m'arrachent des cris;
La route est devant eux si largement frayée
Que ma raison s'enfuit de mon âme effrayée.
Daigne entendre ma plainte, ô toi qui m'as compris.

Deux partis sont à prendre et troublent mes esprits;
La guerre qui fait peur doit-elle être essayée?
Puis-je vouloir la paix par la honte payée?
Mais que m'importe? au ciel nos destins sont écrits.

Souffrant aussi d'amour, ami, tu me réclames
Un remède assuré contre d'ardentes flammes;
A ma science, hélas! bien à tort tu recours.

Mon conseil est pourtant qu il faut que nos pensées
S'élèvent vers le but des âmes oppressées;
Car le trajet est long, et les ans sont bien courts.

dés par l'Amour, imploreront-ils ma grâce et feront-ils violence au ciel, tandis qu'elle essuiera ses yeux avec son beau voile.

« Des beaux rameaux descendait, douce réminiscence, une pluie de fleurs sur son sein. Elle siégeait, modeste, au milieu de la gloire dont l'amoureuse ondée la couvrait. Des fleurs tombaient sur son vêtement; quelques-unes sur ses blondes tresses, polies comme l'or. D'autres tombaient sur la terre et dans l'eau. D'autres descendaient en tournoyant dans l'air et semblaient dire : C'est ici que règne l'Amour.

« Que de fois j'ai dit alors avec admiration : « Celle-ci sans doute est née au paradis. » J'oubliais tout. Son port divin, son visage, ses paroles, son sourire m'avaient si bien séparé de la réalité que je m'écriais, croyant être au ciel : « Comment et quand suis-je venu là ? Depuis lors cette herbe me plaît tant que je ne trouve le repos nulle autre part... »



CCVII

LES DEUX ROSES.

Due rose fresche, e colte in paradiso.

Deux roses qui semblaient au paradis cueillies,
Tel fut l'aimable don qu'un émérite amant
Nous offrit l'autre jour fort gracieusement
Pour rajeunir de mai les coutumes vieillies.

De galantes douceurs qu'un rustre eût accueillies,
Il escorta si bien son hommage embaumant
Que chacun de nous deux fut dans l'enchantement,
Et s'empressa de rire à ses folles saillies.

« Vit-on jamais, dit-il, tel couple d'amoureux! »
Et mêlant à sa joie un soupir langoureux,
Il nous abandonna les vermeilles corolles.

Nous reçûmes ainsi la louange et les fleurs.
Ce souvenir m'égaie au milieu de mes pleurs.
O l'heureuse journée! ô les gentes paroles!

Les auteurs que je consulte ordinairement ont tous parlé de ce gracieux sonnet. Voici ce qu'en dit Ginguené, t. II, page 514, de son *Hist. litt. d'Italie*, édition de 1811 :

« Au retour du printemps, et le premier jour de mai, Laure se promenait avec ses compagnes; Pétrarque la suit. On s'arrête devant le jardin d'un vieillard aimable, *qui avait consacré toute sa vie à l'amour* (c'était apparemment Sennuccio del Bene) et qui s'amusait à cultiver des fleurs. Laure et Pétrarque entrent dans ce jardin. Le vieillard, enchanté de les voir, va cueillir ses deux plus belles roses, et les leur donne en disant: « Non, le soleil ne vit point un pareil couple d'amants. » Ce mot, ces deux roses et toute cette petite action fournissent à Pétrarque un sonnet coloré, pour ainsi dire, de toute la grâce du sujet et de toute la fraîcheur du printemps. »

Les mots soulignés sont empruntés à l'abbé de Sade.

Voir sur Sennuccio del Bene, l'aimable vieillard, les sonnets LXXXV, LXXXIX et CCXLVI.



CCVIII

IL PRIE LE CIEL DE LE FAIRE MOURIR AVANT LAURE.

L'aura, che 'l verde lauro e l'aureo crine

*L'*aure*, légère haleine, heureuse de courir*
Sur le laurier brillant et sur les blondes tresses,
Fait par ses jeux divers et ses mille caresses
Les âmes de leur corps émigrer pour souffrir.

C'est une rose pure. En a-t-on vu s'ouvrir
Une telle parmi les plus enchanteresses?
Une plus digne enfin d'amoureuses tendresses?
Avant elle, ô mon Dieu, que je voudrais mourir!

Car ne serait-ce pas une douleur publique
Si la mort enlevait ce trésor angélique,
Si le monde perdait cet astre radieux?

Et moi, vivrais-je encor sans l'unique pensée
Qui me remplit le cœur, sans la voix cadencée
Dont j'écoute, ravi, les chants mélodieux?

Laure est une brise qui joue avec les âmes et les ravit : c'est aussi une rose délicate qui s'incline mourante.

« Quel surcroît de douleur pour Pétrarque, dit l'abbé Roman, lorsqu'il apprit qu'elle étoit dangereusement malade ! Sa santé étoit délicate ; la nature n'avoit uni cette belle âme à ce beau corps que par le plus foible lien ; des inquiétudes secrètes, des chagrins domestiques, des émotions vives ; repousser et retenir un amant toujours cher ; se combattre et se vaincre soi-même, c'étoit trop de secousses à la fois pour des organes aussi frêles que sensibles. Le vœu de Pétrarque étoit de mourir avant Laure. L'univers devoit rentrer dans le néant avec elle : il ne vouloit pas être témoin de ce désastre épouvantable. » (*Vie de Pétrarque*, p. 138.)

Le mot *L'aure* a été expliqué ; V. sonnets L et CLXI.



CCIX

IL SE DÉFEND DU REPROCHE D'EXAGÉRER LA BEAUTÉ DE LAURE.

Parrà forse ad alcun, che 'n lodar quella.

Peut-être, cher lecteur, crois-tu que j'amplifie
L'éloge que je fais de ma divinité.
Tant de beauté, de grâce et de philosophie
Te font douter à tort de ma sincérité.

De mes vers négligents c'est moi qui me défie;
Mon style est au-dessous de la réalité.
Viens voir celle que j'aime et que je glorifie,
Et ne dis plus : « Mensonge! hommage immérité! »

Mais dis plutôt : « Le but auquel cet homme aspire
« De la muse eût lassé tout l'amoureux empire,
« Depuis l'aveugle grec jusqu'au cygne latin. »

Oui, je doute qu'au monde il se trouve une lyre
Digne de célébrer l'objet de mon délire.
La mienne, en l'essayant, obéit au destin.

Pétrarque avait dit, au sonnet CLIII, que Laure eût inspiré Homère et Virgile, si elle eût vécu de leur temps, et il s'était plaint modestement d'être aussi peu digne de chanter ses vertus et sa beauté qu'Ennius de celébrer la gloire de Scipion.

Dans le sonnet ci-contre, il revient à la même idée : il répète que les louanges de Laure eussent lassé les princes de l'éloquence et de la poésie, Démosthène, Cicéron, Homère et Virgile ; mais il ajoute que, s'il ose élever la voix, c'est qu'il obéit au destin.

La traduction du premier tercet désigne les poëtes en général depuis Homère jusqu'à Virgile. Le texte est plus précis ; il désigne Cicéron, Virgile et Homère par leur lieu de naissance :

E cosa da stancar *Athene, Arpino,*
Mantoua e *Smirna*. . .



CCX

IL VEUT QU'ON ADMIRE LAURE AVANT QU'ELLE SOIT SURPRISE PAR LA MORT, DONT L'HEURE EST INCERTAINE.

Chi vuol veder quantunque può Natura.

Si tu veux voir, lecteur, ce que peut la nature
Quand Dieu guide et bénit ses efforts généreux,
Admire le soleil de mes chants amoureux,
La merveille du moude et présente et future.

Mais viens bientôt; la mort prend toute créature
Sans révéler l'instant de ses coups rigoureux;
Laure étant attendue au sein des bienheureux,
Il se peut que le ciel hâte sa sépulture.

En arrivant à temps, tu verras la beauté,
La vertu, la noblesse, un air de loyauté,
Harmonieusement unis dans sa personne.

Alors, tout ébloui de ses attraits divers,
Tu me reprocheras la froideur de mes vers.
Viens donc, te dis-je, avant que la faux la moissonne.

Pétrarque continue ses louanges hyperboliques. Il feint encore de craindre que ses rimes ne soient pas à la hauteur des mérites de Laure, puis il invite le lecteur à s'assurer par lui-même des mérites de son idole : Venez la voir, dit-il dans ce sonnet et dans le précédent.

Aurait-il poussé la fiction jusqu'à dire d'une Iris en l'air : *Venez la voir?* Ce n'est pas impossible. Cependant, si l'on rapproche ce détail de mille autres épars dans ses œuvres, il est difficile de suspecter sa bonne foi et de ne pas croire à l'existence d'une Laure quelconque, flattée, embellie, si l'on veut, par son imagination, mais enfin ayant eu vie. Et s'il a réellement aimé une Laure, pourquoi ne serait-ce pas Laure de Noves? En est-il une autre dont les droits à son adoration soient mieux établis ?

Le premier vers rappelle un vers de Dante : *Ellà è quanto di ben puo far natura*, et une phrase de Cornélius Népos : *In hoc natura quid efficere possit videtur experta.*



CCXI

TRISTE PRESSENTIMENT.

Qual paura ho quando mi torna a mente.

Toujours avec effroi revient à mon esprit
Le jour où je partis, laissant Laure pensive,
Et mon cœur avec elle !... O pensée oppressive !
Et sans cesse pourtant mon âme s'en nourrit.

Dans un cercle brillant je la vois qui sourit
Comme une pâle rose. Elle semblait passive,
Ne montrant ni plaisir ni tristesse excessive ;
Un souci sur son front était à peine écrit.

Elle avait déposé les étoffes soyeuses,
L'or, les perles, les fleurs. Plus de chansons joyeuses...
Plus de longs entretiens soutenus gentiment...

Rien ne l'intéressait dans sa morne attitude.
Pour elle depuis lors je vis d'inquiétude.
Puissé-je me tromper dans mon pressentiment !

En partant pour l'Italie au mois de novembre 1347, et en faisant ses adieux à Laure, Pétrarque eut le pressentiment qu'il ne la reverrait plus. Ces adieux, ces tristes prévisions laissèrent dans son cœur une émotion profonde, dont l'expression se retrouvera fréquemment sous sa plume. Ce sonnet et les cinq suivants reflètent les premières douleurs de la séparation. On peut les réunir dans le même commentaire.

« A la fin de septembre, dit l'abbé de Sade, Pétrarque, bien déterminé à aller fixer son séjour en Italie, malgré les instances du pape et les prières de ses amis, crut devoir passer les restes de l'automne à Vaucluse, pour se préparer à son départ, et rétablir sa santé qui avoit été un peu dérangée.

« Avant de partir d'Avignon, il alla prendre congé de Laure. Il la trouva dans une assemblée où elle alloit ordinairement. Voici le compte qu'il rend de ces adieux dans quelques sonnets, dont je ne rapporterai que le préçis :

« Je la trouvai assise au milieu des dames avec qui « elle avoit coutume de vivre, comme une belle rose « dans un parterre, entourée de fleurs plus petites et « moins brillantes qu'elle. Rien de plus modeste que « son air. Elle avoit quitté toutes ses parures, les « perles, les guirlandes et les couleurs gaies. Quoi- « qu'elle ne fût pas triste, je ne lui vis pas son enjoue- « ment ordinaire; elle étoit sérieuse, et paraissoit rêver- « Je ne l'entendis pas chanter, ni parler avec cette

CCXII

LAURE LUI DIT EN SONGE QU'IL NE LA REVERRA PLUS.

Solea lontana in sonno consolarme..

Laure, quand j'étais loin, naguère avait l'usage
De m'apparaître en songe et de me consoler.
Mes rêves maintenant ne font que m'affoler ;
Je me crois au milieu d'un sombre paysage.

Elle revient encor ; mais sur son beau visage
La sincère pitié semble au mal se mêler.
Elle sourit encor, mais ne peut me parler
Sans affliger mon cœur d'un sinistre présage.

« *Te souviens-tu, dit-elle avec austérité,*
« *Du jour où je partis à pas précipité,*
« *Sans regarder tes pleurs te laissant solitaire ?*

« *N'ayant qu'un vague doute, alors j'ai dû me taire.*
« *Maintenant je connais toute la vérité :*
« *Ami, n'espère plus de me revoir sur terre...* »

« douceur qui charmoit. Elle avoit l'air de quelqu'un « qui craint un mal qu'il ne sent pas encore. En la « quittant, je cherchai dans ses regards une consola- « tion des malheurs que je devois éprouver. Ses yeux « avoient une expression que je ne leur avois jamais « vue : je leur laissai en dépôt mon cœur et mes pen- « sées, comme à deux amis fidèles, sur qui je pouvois « compter. Ses habits, son air, sa contenance, une cer- « taine pitié inconnue mêlée de douleur, que je vis sur « son visage, devoient me faire pressentir les maux « dont j'étois menacé. »

« Quand Pétrarque vit Laure dans cet état, il eut bien de la peine à retenir ses larmes. Comme ils étoient en public, il y a apparence qu'ils ne se parlèrent pas. Laure ne pouvoit se séparer de cet ami qu'elle alloit perdre, peut-être pour toujours. Lorsque l'heure fut venue où il falloit absolument qu'elle s'en allât, elle jeta sur lui en le quittant *un regard si doux, si honnête, si tendre*, qu'il avoue lui-même n'avoir jamais rien vu de pareil. Ce traitement inespéré *me remplit*, dit-il, *d'espérances et de désirs.* »

Les mots soulignés sont extraits des sonnets CCLXXXVI et CCXXVIII.

Lamartine, après avoir décrit cette scène d'adieu d'après l'abbé de Sade, s'écrie :

« Qui peut dire, après avoir lu ces lignes, que Pétrarque n'était à l'égard de Laure qu'un poète ? Qui ne

CCXIII

LAURE LUI ANNONCE EN SONGE QU'ELLE EST MORTE.

O misera ed orribil visione!

Funeste vision! j'ai peur et je frémis.
Quoi! la perdre déjà! si longtemps avant l'heure!
La lumière d'en haut dont le rayon m'effleure,
Au milieu de l'abîme où ma faute m'a mis!...

Mais d'où vient qu'elle-même avec des mots amis
M'annonce qu'elle habite une sphère meilleure?
Ce malheur est de ceux que tout le monde pleure;
Il n'existe donc pas puisque seul je gémis.

Non! je ne veux pas croire au nocturne présage!
J'espère voir encor cet adoré visage,
Le plus noble qui soit au terrestre séjour.

S'il est vrai cependant qu'ici-bas exilée,
Vers l'asile éternel son âme soit allée,
Plaise à Dieu que bientôt luise mon dernier jour!

reconnaît dans ces symptômes les angoisses et les presciences du véritable attachement? » (*XXXI*e *Entretien*, p. 64.)

Revenons à l'abbé de Sade. « Il faut se rappeler, dit-il, que Pétrarque, lorsqu'il partit d'Avignon, avoit laissé Laure dans un état qui lui causoit de l'inquiétude, toutes les fois qu'il pensoit à elle, et cela lui arrivoit souvent. Quelques maladies qu'elle avoit eues, un grand nombre de couches et les chagrins de sa vie domestique l'avoient épuisée[1] et changée au point qu'elle n'étoit plus reconnoissable[2]. Cet état de Laure d'un côté, et de l'autre la peste qui lui enlevoit ses amis; voilà sans doute la source de ces songes funestes, de ces noirs pressentiments qui vinrent l'inquiéter au commencement de cette année (1348), et qui sont le sujet de quelques sonnets que je vais traduire.

« Autrefois, quand j'avois quitté Laure, je la voyois
« souvent en songe : cette vision angélique me conso-
« loit : à présent elle m'épouvante et m'afflige; il me
« semble voir sur son visage la pitié avec la douleur :
« je crois l'entendre me parler ainsi. « Rappelez-vous
« cette nuit où, forcée par le temps de vous quitter, je
« vous laissai baigné de larmes; je ne pus pas vous le

[1] *Corpus ejus crebris partubus exhaustum*, etc. Edit. Basil, f. 354. (Note de l'abbé de Sade.)

[2] *Così lo spirto d'or in or vien meno*
A quelle belle care membra oneste.
Son. CLI. (Note de l'abbé de Sade.)

CCXIV

L'INCERTITUDE SUR CE QU'IL DOIT CRAINDRE OU ESPÉRER DE LAURE LE MET AU SUPPLICE.

In dubbio di mio stato, or piango, or canto.

Dans le doute où je suis de plaire ou de déplaire,
Je m'effraie et je pleure ; et, pour me soulager,
A chercher une rime Amour sait m'obliger :
Le traître a mille traits pour servir sa colère.

Adviendra-t-il jamais que l'astre qui m'éclaire
Avec un doux regard daigne m'encourager ?
Ou veut-il en ruisseaux voir mes yeux se changer,
Parce qu'ils ont trahi ma tendresse exemplaire ?

Laure, pour prendre place au séjour éternel,
Doit-elle sans pitié, sans un mot fraternel,
Me laisser ici-bas dans la foule étrangère ?

Ma vie est désormais un combat incessant ;
Mes forces, mon espoir vont en s'affaiblissant ;
Par les chemins perdus il me semble que j'erre.

« dire alors, et je ne le voulus pas; mais je vous le dis « à présent, et vous pouvez me croire : *Vous ne me* « *reverrez plus sur la terre.* [Sonnet CCXII.]

« Oh! quelle horrible vision! seroit-il donc vrai « qu'elle fût éteinte cette lumière qui faisoit luire à « mes yeux des espérances si douces, si consolantes? « N'apprendrois-je que par des songes une nouvelle si « intéressante pour moi? Seroit-ce elle-même qui vien-« droit me l'annoncer? Non, mes pressentiments sont « faux : Dieu et la nature n'y consentiroient pas. J'es-« père de revoir encore ce visage charmant, qui me « soutient et honore notre siècle : mais s'il est vrai « que Laure ait quitté sa belle demeure pour monter « au ciel, que ce jour soit le dernier de ma vie! [Son-« net CCXIII.]

« Incertain de mon état, je soupire; je fais des vers, « je crains, j'espère. Mes soupirs et mes vers sou-« lagent ma peine. L'amour achève d'user tous ses « traits sur mon cœur affligé. Mes yeux ne verront-ils « plus leur lumière? Seront-ils condamnés à d'éter-« nelles larmes? Hélas! je ne sais que penser. Laure se « seroit-elle hâtée d'aller au ciel, qui est sa patrie, sans « penser qu'elle laissoit sur la terre un homme qui ne « sauroit vivre sans elle? Cette incertitude m'agite « sans cesse; je ne suis plus ce que j'étois : je ressem-« ble à un homme qui marche dans un chemin qui « n'est pas sûr. [Sonnet CCXIV.]

« J'ouvre les oreilles, et je n'entends pas parler de « cette ennemie que j'aime : je ne sais que penser et « que dire; mon cœur flotte entre la crainte et l'espé-

CCXV

IL SE PLAINT D'ÊTRE OBLIGÉ DE PARTIR LORSQUE LUI ADVIENT QUELQUE FAVEUR DES YEUX DE LAURE.

O dolci sguardi, o parolette accorte.

O regards bien-aimés! ô chants délicieux!
Dois-je encor vous revoir, dois-je encor vous entendre?
Et vous, ô cheveux blonds, pour capter mon cœur tendre
Ferez-vous voltiger vos anneaux gracieux?

O visage charmant qui promettais les cieux,
Et qui m'appris combien il est cruel d'attendre;
Doux artifice, et vous, piéges qu'Amour sait tendre,
Rendez-moi vos attraits quoique fallacieux!

Vain désir! le destin à présent m'importune.
Si par hasard m'arrive une bonne fortune,
Si pour moi les beaux yeux brillent moins durement,

Mes rêves de bonheur tout aussitôt s'arrêtent :
Voici que des coursiers ou des barques s'apprêtent,
Et qu'il me faut partir au plus heureux moment.

« rance. Quelques femmes se sont mal trouvées d'être « trop belles. Laure est plus belle, plus chaste que les « autres. Peut-être Dieu a-t-il voulu l'enlever à la « terre, pour la placer dans le ciel! Si cela est, mes « plaisirs et mes tourments vont finir avec ma vie. « Cruel départ! pourquoi m'éloigner d'elle, si je devois « la perdre sitôt? Ma course est finie au milieu de ma « carrière. » [Sonnet CCXVI.] (*Mém.*, t. II, p. 387 et 446.)

Ces imitations ne comprennent pas le sonnet CCXV; l'abbé de Sade l'a traduit en vers.

Gesualdo a commencé son commentaire du sonnet CCXI par les lignes suivantes sur la dernière entrevue :

« *Stimiamo che quando il Poeta di Provenza si parti per venire in Italia, et per non riveder mai più la cara sua donna, perche morte vi s'interpose, prima che si partisse, andasse a vederla, si come havea in costume nel suo dipartire; onde dimostra qui, che trovatala tra l'altre donne, non con la usata leggiadria, ne col volto lieto, ma grave e pensosa come colei che benche non fosse anchore inferma, era già per cadere ne l'ultima infermitate, tanto dolce pietate gliene strinse il cuor e tanto dubbio del futuro male di lei e suo, che partitosi, ovunque si fosse, la rivedea, quale lasciata l'havea : E continoamente notte e giorno, e vegghiando, e dormendo era in paura, ch' ella non venisse finalmente a morte.* » (F. 265.)

Pétrarque était d'autant plus frappé de son pressen-

CCXVI

IL SE DÉSESPÈRE DE CE QU'IL N'A PAS DE NOUVELLES DE LAURE.

I' pur ascolto, e non odo novella.

J'attends, j'écoute en vain : de ma Laure bénie
Pas de nouvelle encor... nul ne m'en vient donner.
Est-ce un présage heureux? J'ai beau me raisonner,
Bien faible est l'espérance à mes craintes unie.

Pour sa beauté plus d'une autrefois fut punie ;
Pour la sienne ma dame a le droit de trôner.
Peut-être qu'elle va se faire couronner
Dans le cercle brillant que préside Uranie.

Si tel est mon destin, ma vie et mes loisirs,
Mes courts instnats de paix, mes peines, mes plaisirs,
Arrivent à leur terme... O cruelle partance!

Pourquoi m'as-tu fait fuir le lieu de mon tourment?
Du roman de mon cœur voici le dénouement ;
Au milieu de son cours s'éteint mon existence.

timent qu'il avait expérimenté la justesse de son intuition. Voici le fait raconté par M. Mézières, d'après l'abbé de Sade :

« Comme certains esprits poétiques et mystiques, composés d'imagination et de sensibilité, Pétrarque croyait aux avertissements d'en haut. Une aventure récente avait encore augmenté chez lui cette superstition du cœur. Sept ans auparavant, dans cette même ville de Parme où il devait apprendre la mort de sa maîtresse, il avait cru voir apparaître en songe la figure mourante, décolorée, de l'évêque de Lombez, et il apprit quelque temps après que cet ami si cher était mort la nuit même où un rêve l'avait averti. Laure aussi ne lui apparaissait plus qu'à travers un voile funèbre. Il voyait déjà la mort planer sur cette tête adorée, et il exprimait en beaux vers ses douloureuses angoisses : « O doux regards, disait-il, ô paroles courtoises, arri-« vera-t-il jamais que je vous revoie et que je vous en-« tende ? » (*Pétrarque*, *Etude*, p. 131.)



CCXVII

POURQUOI IL PRÉFÈRE LE RETOUR DU JOUR A SON DÉCLIN.

La sera desiar, odiar l'aurora.

L'heureux amant qui vit dans un calme complet
Aime le jour qui meurt plus que l'aube naissante.
Moi, je sens mieux, le soir, ma douleur incessante.
C'est l'heure du matin qui m'égaie et me plaît.

Mon soleil, et celui qui n'est que son reflet,
Suivent alors de près l'aurore pâlissante,
Si prodigues tous deux de flamme éblouissante
Que la terre sourit, toute triste qu'elle est.

Elle riait ainsi quand la tige enchantée,
Dans le fond de mon cœur à mon insu plantée,
Commençait à nourrir de verdoyants rameaux.

Puisqu'il me rend la paix, n'est-il pas légitime
Que j'accorde au matin ma préférence intime,
Et haïsse le soir qui ramène mes maux?

Nous avons vu, sonnets LXV, LXXIX et CLXXXIII, que Laure se mettait à sa fenêtre dès le matin et que Pétrarque avait le plaisir de l'y voir. De là sa préférence pour les heures matinales.

En parlant du sonnet CLXXXII, l'abbé de Sade a dit des deux soleils qui reparaissent dans le second quatrain : « M. Muratori admire ce combat de deux soleils, dont l'un éclipse l'autre. Il y trouve beaucoup de grâce, *summa leggiadra*. Je doute que ce *concetto* fasse fortune en France. » (*Mém.*, t. II, p. 488.) Il a si bien fait fortune en France que jamais sonnet n'a eu plus de succès que celui de *la belle Matineuse*, où Malleville l'a reproduit heureusement.

Dans un des sonnets rejetés, que l'on trouve à la fin de quelques éditions, Pétrarque dit qu'il est épris de la belle aurore, comme Apollon l'était de Daphné, Jupiter d'Europe, Pyrame de Thisbé, etc. Ce sonnet est adressé à Sennuccio, qui répondit sur les mêmes rimes.



CCXVIII

C'EST UN PRODIGE SI SON AME, QUI S'ENVOLE VERS LAURE, NE PARVIENT A TROUBLER SON SOMMEIL.

Far potess' io vendetta di colei.

Quand sonnera pour moi l'heure de la vengeance?
Quand pourrai-je punir celle qui m'a blessé
Par ses yeux, sa parole, et qui m'a délaissé
Sans un mot de regret, sans un mot d'indulgence?

Je sens de plus en plus ma faible intelligence
S'user dans les chagrins dont je suis oppressé.
Laure, comme un lion sur sa proie abaissé,
Ronge, la nuit, mon cœur livré par négligence.

Mon âme qui, le jour, a souffert et gémi
Abandonne mon corps quand je suis endormi,
Et va vers l'inhumaine attirant mon cœur tendre.

C'est un prodige alors si par mon doux parler,
Par mes baisers, mes pleurs, je ne puis la troubler
Dans son sommeil, pour peu qu'elle veuille m'entendre.

« Malgré toutes les louanges que Pétrarque donne à sa belle maîtresse, dit l'abbé de Sade, si l'on prenoit au pied de la lettre ce qu'il fait dire à saint Augustin dans ses *Dialogues,* et quelques plaintes qui lui sont échappées, on seroit obligé de convenir que Laure étoit altière, dédaigneuse; qu'elle traitoit quelquefois son esclave avec trop de hauteur et de mépris. A Dieu ne plaise que nous ayons cette idée d'une personne si modeste, si honnête, si douce... Gardons-nous de prendre à la lettre les expressions un peu dures qui échappent à un amant maltraité ; défions-nous des portraits que fait un directeur habile d'une maîtresse dont il veut dégoûter un jeune homme amoureux, pour le ramener à Dieu... Cet air fier et dédaigneux de Laure avec Pétrarque ne lui étoit pas naturel; elle l'affectoit pour réprimer ses désirs trop ardents. Si Pétrarque s'en est plaint pendant la vie de sa maîtresse, on l'entendra parler sur un ton bien différent après sa mort, et la remercier de ses *douces rigueurs*, de ses *tendres duretés*, de ses *agréables dédains* qui l'avoient retenu sur le bord du précipice... » (*Mém.*, t. II, p. 475.)



CCXIX

LAURE, PAR COQUETTERIE, SE CACHE LE VISAGE AVEC LA MAIN.

In quel bel viso ch' i' sospiro e bramo.

Mes regards contemplaient éblouis, attendris,
Le beau visage, objet de mon ardeur secrète,
Lorsque sa blanche main ou coquette ou distraite
En cacha les contours et le frais coloris.

Mon cœur à l'hameçon comme un poisson fut pris,
Ou comme sur la glu l'oiseau de la coudrette.
Entraînement funeste! erreur que je regrette!
D'illusions mes sens depuis lors sont nourris.

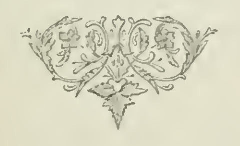
Mais, déjouant la ruse avec un doux mensonge,
Des yeux de la pensée ainsi que dans un songe,
Je vis les nobles traits sous la divine main.

Cet aspect enchanteur me fit tressaillir l'âme.
Je sentis je ne sais quelle nouvelle flamme,
Quel supplice inconnu, quel plaisir surhumain.

« Un autre jour, dit l'abbé de Sade, Pétrarque, se trouvant avec Laure dans une promenade ou quelque assemblée, avoit les yeux fixés sur elle, et paroissoit enfoncé dans une douce rêverie : elle lui mit la main devant les yeux sans rien dire. Voilà le sujet du sonnet [ci-contre], qu'on trouvera peut-être un peu alambiqué, mais il exprime assez bien, ce me semble, la situation d'un amant à qui sa maîtresse présente une jolie main, pour lui cacher un visage charmant, qu'il regardoit avec plaisir. » (*Mém.*, t. II, p. 366.)

« Un autre jour, dit Ginguené, il était auprès de Laure ou dans une assemblée ou dans une promenade. Il avait les yeux fixés sur elle, et paraissait rêver doucement : elle lui mit la main devant les yeux sans rien dire. Il y avait dans cette rêverie, dans ce geste et dans ce silence un sujet pour des vers pleins de sentiment, et malheureusement dans ceux que fit Pétrarque il n'y a que de l'esprit. » (*Hist. litt. d'Italie*, t. II, p. 515.)

Il me semble que Ginguené s'est trompé dans l'appréciation de cette petite scène de coquetterie.



CCXX

IL SE RAPPELLE COMBIEN LAURE FUT GRACIEUSE
LE JOUR DES ADIEUX.

Vive faville uscian de' duo bei lumi.

Tandis que les beaux yeux d'où jaillit l'étincelle
Laissaient tomber sur moi leurs regards onctueux,
Des lèvres s'échappaient des mots affectueux,
Comme un limpide flot sur le gravier ruisselle.

Quand je pense à ce jour où si tendre fut celle
Qui ne m'avait montré que dédains vertueux,
De mes chers souvenirs l'essaim tumultueux
Trouble si bien mon cœur que ma raison chancelle.

Mon âme, accoutumée à souffrir dès longtemps
(Et rien ne l'use plus que les chagrins constants),
Ne pouvait résister à sa joie accablante.

Plusieurs fois donc, pendant ce triste et doux adieu,
De frayeur et d'espoir également tremblante,
Elle fut sur le point de retourner à Dieu.

Nous approchons de la mort de Laure. Ce n'est pas trop de l'espace qui nous reste en regard des derniers sonnets écrits pendant sa vie, pour rapporter la vision qui prépara Pétrarque à l'éternelle séparation. Laure mourut de la peste le 6 avril 1348, jour anniversaire de la première rencontre dans l'église de Sainte-Claire. Ce jour-là même, elle lui apparut en songe, et une lettre, qu'il reçut à Parme le 19 mai, lui confirma l'avis céleste.

Le récit de cette vision n'est pas dans le *Canzoniere*. L'abbé de Sade, dont je suis la traduction, l'a extrait des œuvres latines :

« Une douce rosée étoit répandue dans l'air; l'aurore commençoit à dissiper les ténèbres qui rendent les songes de la nuit confus, lorsqu'une belle dame se présenta à mes regards. Elle ressembloit au printemps ; sa tête étoit couronnée de perles orientales. Elle quitta d'autres personnes couronnées comme elle pour s'approcher de moi, et me tendit en soupirant cette main si désirée. Sa présence, une si grande marque de bonté répandirent dans mon cœur une douceur infinie.

« Elle me dit : « Reconnoissez celle qui vous tira de « la voie commune, lorsque votre jeune cœur s'attacha « à elle. »

« En disant cela d'un air sérieux et modeste, elle s'assit sur le bord d'un ruisseau, à l'ombre d'un laurier et d'un hêtre, et elle m'ordonna de m'asseoir auprès d'elle.

« J'obéis, et je lui dis : « Comment ne reconnoî-

CCXXI

OBLIGÉ D'HABITER AVIGNON, IL REGRETTE LES RIVES DE LA SORGUE.

Cercato ho simpre solitaria vita.

J'ai toujours désiré de vivre solitaire
(Vous ne l'ignorez pas, rivages, bois et champs),
Afin de m'éloigner de ces esprits méchants
Rendant l'accès du ciel difficile à la terre.

Et si ma destinée eût été volontaire,
Ne pouvant de l'Arno voir les bords attachants,
Vers la Sorgue riante et propice à mes chants
J'eusse cherché déjà le repos salutaire.

Mais de ce rêve aimé je dois être oublieux ;
Mon implacable sort me retient en ces lieux
Où ma perle d'amour dans la fange est perdue.

Il s'est montré pourtant une fois plus humain,
C'est lorsque fut loué (grâce lui soit rendue !)
Par l'angélique voix ce qu'écrivait ma main.

« trois-je pas ma déesse! Mais, ajoutai-je en pleu-
« rant, dites-moi vite, je vous prie, si vous êtes morte
« ou en vie. » — « Je suis en vie, reprit-elle ; vous,
« vous êtes mort. Vous le serez jusqu'au moment où
« vous quitterez la terre. Mais nous avons beaucoup
« de choses à dire, et peu de temps à être ensemble.
« Le jour va paroître ; faites-y attention, et soyez pré-
« cis. »

« Quand je lui eus témoigné de la manière la plus vive la douleur que j'avois de l'avoir perdue, elle me dit : « Pétrarque, vous ne serez jamais heureux tant
« que vous suivrez le peuple et ses préjugés. Ma mort
« qui vous afflige tant vous feroit plaisir si vous sen-
« tiez la plus petite partie de ma joie. » En disant cela, elle avoit les yeux tendrement tournés vers le ciel.
« Pour une âme pure, la mort est la fin d'une obscure
« prison. Elle n'est un mal que pour ceux qui se vau-
« trent dans les bourbiers des passions. »

« Mais, lui dis-je, les tourments que font souffrir
« des tyrans barbares, tels que Néron, Caligula, Mé-
« zence, etc., nous présentent la mort sous les traits
« les plus hideux. » — « Je ne puis nier, reprit-elle,
« qu'elle soit quelquefois précédée par de vives dou-
« leurs, et ce qui tourmente le plus un mourant, c'est
« la crainte d'un supplice éternel. Mais si l'âme se
« tourne vers Dieu et met en lui toute sa confiance, la
« mort n'est plus qu'un soupir, un passage court d'une
« vie à l'autre.

« J'étois accablée par le mal et prête à mourir, lors-

CCXXII

LAURE EST LA GLOIRE DE LA NATURE ; LES FEMMES RÉPUTÉES LES PLUS BELLES NE PEUVENT LUI ÊTRE COMPARÉES.

In tale stella duo begli occhi vidi.

J'ai vu dans une étoile ici-bas admirée
Deux beaux yeux resplendir d'une si noble ardeur
Que dans ces nids d'amour mon âme avec candeur
Par un charme secret se sentit attirée.

La femme la plus rare et la plus désirée,
A cette époque antique où l'art dans sa splendeur
Avait de l'idéal sondé la profondeur,
N'aurait dû qu'après Laure entrer dans l'empyrée.

Celle pour qui la Grèce et Troie ont combattu,
Celle qui sut mourir pour sauver sa vertu,
A côté de ma dame auraient paru vulgaires.

A la nature, à Dieu sa beauté fait honneur,
Et sa gloire est pour moi le suprême bonheur ;
Mais, hélas! il vient tard et ne durera guères.

« que j'entendis une voix triste qui me disoit tout bas : « *Ce misérable compte les jours*; *il ne vit pas ; il court* « *le monde. Mais il a beau faire, il l'aimera toujours.* « *Elle est l'unique objet de ses discours, de ses écrits,* « *de ses pensées.* Je reconnus d'abord cette voix qui « m'a si souvent consolée dans mes chagrins ; je tour- « nai les yeux du côté d'où elle venoit, et je vis cette « amie commune qui me poussoit d'un côté, pendant « qu'elle vous retenoit de l'autre. Elle étoit autrefois « belle et honnête; elle est à présent grave et sage[1].

« A la fleur de mon printemps, lorsque vous m'ai- « miez le plus, dans le temps que la vie avoit le plus « de charmes pour moi, elle m'étoit presque amère en « comparaison de cette mort douce, si rare parmi les « hommes, que je viens d'éprouver. J'étois plus gaie « dans ce moment que quelqu'un qui part du lieu de « son exil pour rentrer dans sa patrie : une seule chose « me fâchoit, c'étoit de vous abandonner; j'avois pitié « de vous. »

« Ah ! Madame, lui dis-je alors, au nom de cette fidé- « lité que vous avez connue dans le temps, et que vous « voyez encore plus clairement à présent, dans le sein « de celui à qui tout est visible, dites-moi, je vous prie, « si l'amour vous fit jamais naître la pensée d'avoir pi- « tié de mon long martyre sans intéresser votre hon- « neur. Ces rigueurs mêlées de tant de douceurs, ces « colères tendres et ces paix délicieuses écrites dans vos

[1] C'est à cette amie qu'est adressé le sonnet CXI.

CCXXIII

QUE LES DAMES IMITENT LES VERTUS DE LAURE, MAIS NE PRÉTENDENT PAS A SA BEAUTÉ.

Qual donna attende a gloriosa fama.

Dames qui convoitez le renom glorieux
Que donnent la sagesse et les trésors de l'âme,
Regardez fixement la vertueuse flamme
Des yeux dont je subis le joug mystérieux.

Là vous verrez comment un esprit sérieux
Sait paraître enjoué sans encourir le blâme,
Et comment, vers le ciel qui l'attend et réclame,
Il prend sans hésiter son vol victorieux.

Là vous admirerez une fierté royale,
Le silence prudent, l'éloquence loyale
Et ces mille agréments qu'on ne peut définir.

De Laure apprenez donc les qualités qu'on aime;
Mais ne prétendez pas à sa beauté suprême :
La beauté vient du ciel; l'art ne peut l'obtenir!

« beaux yeux ont toujours tenu mon cœur dans l'in-
« certitude et le doute. »

« A peine eus-je dit ces mots que je vis briller ce divin sourire, qui faisoit toute ma consolation dans mes chagrins. « Vous avez toujours eu mon cœur, me ré-
« pondit-elle en soupirant, et vous l'aurez toujours.
« Mais j'ai tempéré votre flamme par les mouvements
« de mon visage. Il falloit feindre avec vous; une bonne
« mère n'aime jamais mieux son enfant que quand
« elle paroît le plus en colère contre lui.

« Combien de fois ai-je dit : Pétrarque n'aime pas;
« il brûle d'une flamme violente; c'est à moi d'y mettre
« ordre. Hélas ! on en est bien peu capable quand on
« craint ce qu'on désire soi-même. Je me disois :
« Il faut qu'il ignore ce qui se passe dans mon cœur.
« Qu'il admire tant qu'il voudra le dehors, cachons-
« lui le dedans... Il n'y avoit pas d'autre moyen de
« sauver notre réputation et nos âmes. Plus de mille
« fois la colère paroissoit sur mon visage, et l'amour
« brûloit dans mon cœur; mais il ne prit jamais le
« dessus; la raison fut toujours la maîtresse; c'est tout
« ce que je voulois.

« Uniquement occupée des moyens de conserver en
« même temps votre vie et votre honneur, sitôt que je
« vous voyois triste, affligé, je jetois sur vous un re-
« gard consolant. Quand vous me paroissiez prêt à
« vous désespérer, mes regards étoient plus doux; je
« vous saluois avec un air de bonté; je vous disois un
« petit mot. La crainte, la douleur empreintes sur mon
« visage altéroient le son de ma voix; vous deviez le

CCXXIV

L'HONNEUR PLUS PRÉCIEUX QUE LA VIE.

Cara la vita, e dopo lei mi pare.

— Vivre est le premier bien pour une belle femme;
Ce qu'elle a de plus cher ensuite, c'est l'honneur.
— Vous vous trompez, ma mère, il n'est pas de bonheur
Si la vertu ne passe avant la vie infâme.

Oui, celle qui déchoit au point qu'on la diffame
De ses lèvres exhale un souffle empoisonneur;
Ce n'est plus un esprit pensant et raisonneur,
Ce n'est qu'un corps impur que la luxure affame.

Et Lucrèce en ceci m'étonnera toujours,
C'est qu'elle ait pris un fer pour terminer ses jours
Et que n'ait pas suffi sa pudeur profanée.

Tous les savants du monde en vain discuteront;
Que d'autres sentiments éclosent dans leur front;
Voilà le seul permis à toute âme bien née.

« connoître. Quelquefois, voyant votre visage pâle, « vos yeux baignés de larmes, je disois : Il est fort « mal, il va mourir si je n'ai pitié de lui; je vous don- « nois alors un secours honnête, et vous rentriez dans « votre état ordinaire.

« Quelquefois vous vous emportiez comme un che- « val fougueux qu'on pique de l'éperon; je voyois « qu'il falloit vous retenir et je me servois du mors. « Ce sont là toutes mes ruses avec vous. Une al- « ternative continuelle de douceurs et de rigueurs. « Eh! qui est-ce qui le sait mieux que vous? Cette al- « ternative est si souvent, si bien exprimée dans vos « vers!

« Voilà par quel artifice innocent je vous ai mené « jusqu'ici, sans que ma vertu ait reçu la plus légère « atteinte; c'est ce qui fait ma joie et mon bonheur. »

« Ah! Madame, lui dis-je en tremblant et les yeux « mouillés de larmes, des sentiments pareils seroient « une récompense assez grande de l'amour le plus « fidèle, si j'osois croire ce que vous me dites. »

« Incrédule! reprit-elle un peu en colère, quel motif « pourroit me porter à vous le dire, si cela n'étoit « pas? Vous ne saurez jamais si vous plûtes à mes « yeux, mais j'étois charmée de vous voir attaché à « mon char... J'aimois à apprendre que mon nom étoit « répandu dans le monde par vos vers, et que ma gloire « croissoit chaque jour. Rien ne m'a déplu de votre « amour que l'excès...

CCXXV

LOUANGE DE LAURE ET DU LAURIER.

Arbor vittoriosa e trionfale.

Arbuste triomphal et jamais desséché,
Emblème de la gloire et de la poésie,
Que d'absinthe en mes jours se mêle à l'ambroisie,
Depuis qu'à tes rameaux je me suis attaché !

O dame dont le cœur toujours effarouché
Ne suit que la devise : Honneur et courtoisie,
Amour en vain te flatte, il ne t'a pas saisie ;
Ta sagesse de loin voit le piége caché.

Tu dédaignes aussi les étoffes soyeuses,
Les perles, les rubis et les fêtes joyeuses,
Jusqu'au sang que tu tiens de tes nobles ayeux.

La sublime beauté qui t'échut en partage
Serait même un ennui pour toi, sans l'avantage
De rendre ta vertu plus belle à tous les yeux.

« En voulant me prouver par votre tristesse ce que « je savois déjà, vous découvriez à tout le monde ce « qui se passoit dans votre cœur. Voilà le vrai motif « de cet air froid et réservé dont vous vous êtes plaint « si souvent. Sur tout le reste nous étions d'accord, « comme le sont tous les amants, dont les nœuds sont « tissus par l'honneur et la vertu. L'amour étoit pres- « que égal entre nous, au moins depuis le temps que je « reconnus que vous m'aimiez : l'un découvroit sa « flamme, l'autre la cachoit; voilà toute la différence. « Vous étiez déjà enroué, à force de crier : *Merci! au « secours!* et moi, je n'avois pas encore ouvert la « bouche. La pudeur et la crainte ne me permettoient « pas de découvrir mes sentiments. Ceux qu'on tient « renfermés sont quelquefois plus vifs que ceux qui « s'exhalent au dehors.

« Rappelez-vous le jour où j'étois seule avec vous. « Vous me présentâtes vos vers en chantant : *C'est « tout ce que mon amour ose dire.* Je les reçus avec « bonté. Après une telle preuve, devoit-il vous rester « le moindre doute sur mes sentiments? N'étoit-ce « pas lever le voile? Vous possédiez mon cœur, j'ai « voulu être maîtresse de mes yeux. Cela vous parois- « soit injuste; mais, de bonne foi, pouvez-vous vous « plaindre? N'aviez-vous pas la meilleure part? Ces « yeux mêmes dont je vous ai privé si souvent, ne vous « ont-ils pas été mille fois rendus? Rappelez-vous com- « bien de fois ils ont été tournés sur vous avec ten- « dresse. Je vous aurois toujours traité de même, si je « n'avois redouté l'excès de votre ardeur.

CCXXVI

IL ESPÈRE QUE SON AMOUR, AUSSI PERSÉVÉRANT QUE LA GOUTTE D'EAU QUI CREUSE UN ROCHER, FINIRA PAR TRIOMPHER DE LA RIGUEUR DE LAURE.

Aspro core e selvaggio, e cruda voglia.

Le cœur âpre et sauvage et la volonté dure,
Etrangement unis aux suaves attraits,
N'emporteront de moi, si leur cruauté dure,
Qu'une pauvre dépouille à l'ombre des cyprès.

Que les champs soient couverts de neige ou de verdure,
Que le soleil m'éclaire ou les rayons discrets,
Sans cesse je me plains des tourments que j'endure
Et je maudis l'Amour et ses perfides traits.

Un peu d'espoir pourtant me reste avant la tombe ;
Quand je pense que l'eau qui goutte à goutte tombe
Avec le temps dissout le marbre et les rochers.

Est-il vraiment des cœurs de nature impassible,
Plus résistants, plus froids que la pierre insensible,
Qui ne soient à la fin par les larmes touchés ?

« Avant de me séparer de vous, je veux vous dire quel-
« que chose de plus pour terminer cette conversation
« d'une façon qui vous soit agréable. Dans tout le
« reste, assez heureuse, une seule chose m'a déplu,
« c'est d'être née dans un trop vilain pays. Ah! pour-
« quoi n'ai-je pas reçu le jour plus près de votre floris-
« sante patrie? Mais, que dis-je? le pays où j'ai pu
« vous connoître et vous plaire n'est-il pas assez beau
« pour moi? Si vous ne m'aviez pas connue, ce cœur
« qui fait toute ma gloire auroit brûlé pour un autre
« objet, et je ne jouirois pas de ma réputation. »

« Ah! quelle injustice! repris-je vivement; non, la
« nature m'avoit mis au monde pour vous aimer; c'é-
« toit ma destinée. Moi, en aimer une autre! non, cela
« étoit impossible. »

« Quoi qu'il en soit, dit-elle, il m'en est revenu un
« honneur qui me suit encore. Mais le plaisir vous
« cache que le temps fuit. L'aurore a déjà dissipé
« les ténèbres de la nuit; le soleil commence à sortir
« de l'Océan. Il faut nous séparer, j'en suis fâchée. Si
« vous avez encore quelque chose à me dire, hâtez-
« vous. »

« Je n'eus que le temps de lui dire ces mots : « Ce
« que je viens d'entendre me dédommage de tout ce
« que j'ai souffert; mais je ne saurois vivre sans vous;
« je voudrois savoir si je vous suivrai bientôt. » Elle
étoit déjà en mouvement pour partir, lorsqu'elle me

CCXXVII

AU CARDINAL COLONNA QU'IL VOUDRAIT ALLER VOIR AINSI QUE LAURE.

Signor mio caro, ogni pensier mi tira.

Combien, mon cher seigneur, à vous revoir j'aspire!
Votre bon souvenir ne m'a jamais quitté.
Mais mon méchant destin loin de votre cité
Avec sa main de fer me tient sous son empire.

Puis du désir brûlant que ma dame m'inspire,
Je me meurs, et tandis que mon cœur agité
Cherche les deux flambeaux de sa félicité,
A toute heure et partout, nuit et jour je soupire.

Lié d'amour à Laure, à vous comme un ami,
De cette double chaîne, hélas! j'ai bien gémi,
Et je bénis pourtant son étreinte obstinée.

J ai porté dans mon sein le Laurier dix-huit ans,
Et quinze ans la Colonne. Après un si long temps
Ma vie est désormais jointe à leur destinée.

répondit : « Si je ne me trompe, vous serez encore « longtemps sur la terre sans moi. » (*Mém.*, t. II, p. 448.)

Laure mourut le jour même que Pétrarque la vit en songe. L'évêque de Lombez lui était aussi apparu le jour de sa mort. « Ces rencontres, dit l'abbé de Sade, sont bien singulières et bien propres à donner de la foi aux songes, si celui-ci étoit véritable. Mais ne seroit-ce pas plutôt une fiction de Pétrarque pour apprendre à la postérité les véritables sentiments de Laure pour lui ? »

La fin de cette vision n'a-t-elle pas inspiré à Shakespeare la scène d'adieu de Roméo et Juliette ?



SONNETS

COMPOSÉS

APRÈS LA MORT DE LAURE

« De ce jour, tout ce qu'il y avait d'humain et de frivole encore dans la poésie amoureuse des sonnets de Pétrarque revêtit, pour ainsi dire, le deuil éternel de son âme : ses chants devinrent des cantiques, et la mort de celle qu'il aimait lui donna l'accent de la tombe et de l'éternité. Dans ceux qui aiment de l'amour surnaturel, de l'amour du beau et non de l'amour des sens, l'amour est plus parfait après la mort de ce qu'on aime que pendant la vie de l'objet aimé. L'immortalité transforme le sentiment et l'amour devient culte. On le sent partout dans les sonnets de Pétrarque qui suivirent la mort de Laure ; on trouve le poëte et l'amant dans les premiers ; on trouve l'adoration et la piété dans les derniers ; ils sont, pour les cœurs tendres, le manuel de la douleur et de l'espérance. » (*Cours familier de littérature*, par M. de Lamartine, VI, p. 70.)

HUITIÈME SÉRIE

L'abbé de Sade a recueilli dans les œuvres de Pétrarque d'intéressants détails sur la maladie et les derniers moments de Laure. Parlant de la peste d'Avignon :

« La belle Laure, dit-il, en sentit les premières atteintes le 3 avril (1348). Elle eut la fièvre avec crachement de sang. Comme il étoit constant qu'on ne passoit pas le troisième jour après que le mal s'étoit manifesté par les symptômes ordinaires (*ulcera super axiliis et in inguine*), elle prit d'abord les précautions que sa piété et sa raison lui suggérèrent; elle reçut les sacrements et fit son testament le même jour : ensuite elle se prépara à la mort sans inquiétude et sans regret. La vie qu'elle avoit menée étoit si pure que son âme ne pouvoit pas être troublée.

« Quand elle fut à l'agonie, ses parentes, ses amies, ses voisines se rassemblèrent autour d'elle, quoiqu'elle fût attaquée d'un mal contagieux qui faisoit peur à tout le monde. C'est une chose bien singulière qu'étant si belle, elle fût si aimée des personnes même de son sexe. Rien ne fait mieux l'éloge de son caractère.

« Laure, assise sur son lit, paroissoit tranquille. L'ennemi de nos âmes, qui n'avoit point de prise sur elle, ne vint point l'effrayer par des fantômes hideux et menaçants, comme il a coutume de faire, selon saint Augustin. Ses compagnes répandues autour de son lit poussoient des sanglots et versoient des torrents de larmes :

« Hélas! disoient-elles, que deviendrons-nous? « Nous allons voir disparoître la merveille de notre « siècle, le modèle de toutes les perfections. La « vertu, la beauté, la politesse sortiront de ce monde « avec Laure. Où trouvera-t-on une femme aussi « accomplie, des propos si sages, si mesurés, un « maintien et des manières si honnêtes, une voix si « charmante? Nous allons perdre une compagne « qui étoit l'âme de nos plaisirs innocents, une amie

« qui nous consoloit dans nos chagrins, et dont « l'exemple étoit pour nous une leçon vivante... « Le ciel qui nous l'enlève semble nous envier la « possession d'un trésor dont nous n'étions pas « dignes. »

« Quoique Laure eût l'air tranquille, on ne peut douter qu'elle ne fût sensible à la douleur de ses compagnes; mais tout occupée de ce qu'elle alloit devenir, elle recueilloit déjà en silence les fruits d'une vie innocente et pure... Elle partit doucement et sans effort, comme un flambeau qui s'éteint, ses yeux paroissoient seulement fermés par le sommeil; elle avoit l'air d'une personne fatiguée qui repose : la mort pénétra dans toutes ses veines sans troubler la sérénité de son front.

« Je n'entreprendrai pas d'exprimer quelle fut la douleur de Pétrarque... Un de ses biographes assure qu'il fut plusieurs jours sans pouvoir boire ni manger, ne se repaissant que de soupirs et de larmes...

« Un de nos poëtes trouve mauvais que Pétrarque ne soit pas mort. » (*Mém.*, t. II, p. 457.)

Voici le sonnet de Desportes auquel ces derniers mots font allusion :

Le labeur glorieux d'un esprit admirable
Triomphe heureusement de la postérité,
Comme ce Florentin qui a si bien chanté
Que les siècles d'après n'ont trouvé son semblable.

La beauté n'est ainsi, car elle est périssable;
Mais Laure avec ses vers un trophée a planté
Qui fait que l'on révère à jamais sa beauté,
Et qui rend son laurier verdissant et durable.

Celle qui dans ses yeux tient mon contentement,
La passant en beauté, luy cède seulement
En ce qu'un moindre esprit la veut rendre immortelle.

Mais j'ay plus d'amitié, s'il fut mieux écrivant;
Car sa Laure mourut et il resta vivant;
Si ma dame mouroit, je mourrois avec elle.

CCXXVIII

PÉTRARQUE PEINT SON DÉSESPOIR PAR DES EXCLAMATIONS.

Oimè il bel viso, oimè il soave sguardo.

Hélas! le beau visage! Hélas! le noble front!
Hélas! le doux regard, la lèvre enchanteresse,
Au cœur le plus sauvage inspirant la tendresse!
Hélas, hélas! mes yeux plus ne vous reverront!...

Je vous perds donc, sourire enchanteur et si prompt
A me lancer le dard qui déchire et caresse,
Ame chaste et loyale, âme qu'avec ivresse
Les phalanges du ciel de fleurs couronneront!...

Tout à vous, c'est pour vous que je brûle et respire...
Existe-t-il au monde une infortune pire
Que de vivre sans vous jusqu'à mon dernier jour?...

Vous remplîtes mon sein de désirs, d'espoir même,
Lorsque je m'éloignai de mon trésor suprême;
Mais le vent emporta ces promesses d'amour.

« On dit que les grandes douleurs sont muettes, celle de Pétrarque ne le fut pas; il voulut l'immortaliser par ses vers, comme il avoit immortalisé son amour. *Si, dans les vers qu'il fit pendant la vie de Laure, il a surpassé tous les poëtes italiens qui l'avoient précédé, on peut dire qu'il s'est surpassé lui-même dans ceux qu'il fit après sa mort.* C'est ainsi que s'exprime M. de la Bastie, et la plupart des interprètes de Pétrarque pensent comme lui. » (*Mém.*, t. II, p. 461.)

Nous avons vu tout à l'heure l'admiration enthousiaste de Lamartine. Celle de Ginguené me semble exprimée avec plus de mesure; la voici :

« La seconde partie du *Canzoniere,* qui contient les poésies faites après la mort de Laure, est généralement préférée à la première pour le naturel et la vérité. Sans vouloir discuter cette préférence, que beaucoup de gens ont accordée sur parole, on doit reconnaître qu'en effet, dans un grand nombre de pièces, la douleur est vraie, touchante et même profonde, sans cesser d'être poétique et ingénieuse. On le sent dès le premier sonnet qui est tout en exclamations et en phrases interrompues. » (*Hist. littér. d'Italie,* t. II, p. 534.)



CCXXIX

IL DÉPLORE A LA FOIS LA MORT DU CARDINAL COLONNA ET CELLE DE LAURE.

Rotta è l' alta Colonna e 'l verde Lauro.

Le vert Laurier n'est plus, la Colonne est brisée.
Plus d'ombre et de soutien pour mon âme épuisée.
Dans l'univers entier je courrais éperdu;
Où trouverais-je, hélas! tout ce que j'ai perdu?

O Mort, tu m'as ravi, Mort trop bien avisée,
Les êtres qui peuplaient mon terrestre Elysée;
Et ce double trésor ne peut m'être rendu,
Quand même à pleines mains l'or serait répandu.

Mais puisque mon destin consent à mon supplice,
Je n'ai plus qu'à courber mes reins sous le cilice,
Plus qu'à noyer de pleurs mon cœur vide et détruit.

Oh! la vie! en quoi donc si précieuse est-elle?
Quand on touche au bonheur vient une heure mortelle
Qui de nos longs efforts nous dérobe le fruit.

« Ses yeux, dit l'abbé de Sade, étoient encore mouillés des larmes que la mort de Laure lui avoit fait répandre, lorsque la perte de l'homme, à qui il étoit le plus attaché, lui en fit verser de nouvelles. La mort lui enleva son maître, son protecteur, son ami. Le cardinal Colonne mourut à Avignon le 3 juillet de cette année (1348). On croit qu'il fut une victime de la peste, qui ne respecta pas la pourpre romaine, puisque cinq cardinaux en moururent; mais un mot échappé à Pétrarque nous donne lieu de croire qu'il fut consumé par la douleur (*dolore confectus*) que lui causèrent sans doute les désastres de sa famille. Il perdit dans l'espace de cinq ans sa mère et six de ses frères. Son père avoit prédit qu'il auroit le malheur de survivre à tous ses enfants... Cet homme vénérable vivoit encore; il avoit presque atteint l'âge de cent ans. Pétrarque lui écrivit une lettre de condoléance... Il succomba bientôt après sous le poids de l'âge, ou l'extinction presque totale d'une famille florissante (sept fils et six filles) hâta la fin de ses jours. » (*Mém.*, t. III, p. 1 et 8.)



CCXXX

SUR LA MORT D'UNE AUTRE DAME DONT IL S'ÉTAIT ÉPRIS.

L' ardente nodo ov 'io fui d'ora in ora.

Après vingt et un ans comptés heure par heure,
Le trépas délia le nœud qui m'oppressait.
Combien ce coup fatal me frappa, Dieu le sait!
Je doute depuis lors que de chagrin l'on meure.

Amour, qui sous son joug me voulait à demeure,
Avait déjà sous l'herbe installé son lacet,
Et tel était l'appât dont sa main l'amorçait
Qu'il était malaisé de soupçonner un leurre.

J'étais heureusement d'expérience armé,
Sans quoi j'eusse pris feu, j'eusse été consumé,
D'autant que, bois moins vert, j'étais plus inflammable.

Une seconde fois la mort m'a délivré.
C'était le seul remède à mon cœur enivré,
Tant l'amour est puissant, tant l'amour est aimable.

Dans la canzone XXIII qui précède ce sonnet, Pétrarque dit à l'Amour qu'il ne craint plus ses piéges, que ses flèches le menacent en vain, que toute leur force était attachée aux beaux yeux de Laure, et que, pour remettre son cœur sous le joug, il faudrait un miracle ; il faudrait qu'il rendît la lumière à ces beaux yeux, qu'il fît flotter la blonde chevelure qui l'avait enchaîné, qu'il ranimât la voix et le sourire qui l'avaient ravi.

Aurait-il ainsi protesté contre un nouvel entraînement, si quelque dame n'avait entrepris de le consoler ? N'est-il pas naturel de penser que plus d'une fut tentée de lui plaire pour être célébrée comme Laure ? Et cette supposition n'est-elle pas justifiée par le sonnet ci-contre ? Comment expliquer cet autre lacet caché sous l'herbe, *altro lucciuol*, et cette mort qui le délivre une seconde fois, *un' altra volta*, sinon par une flamme nouvelle, éteinte aussitôt qu'allumée ?

L'abbé de Sade dit que les œuvres de Pétrarque ne lui ont rien appris de plus sur cet incident.



CCXXXI

DANS SA DOULEUR L'IDÉE DU SUICIDE LUI EST VENUE.

La vita fugge e non s' arresta un' ora.

La vie est comme un flot qu'on ne peut retenir ;
Elle fuit, et la mort vient à marches forcées.
Brisé par les douleurs présentes et passées,
Je m'effraie encor plus de celles à venir.

Tantôt le faux espoir, tantôt le souvenir
M'accablent tellement d'importunes pensées
Que, sans mon âme et Dieu, de mes mains courroucées
J'aurais déjà saisi le fer pour en finir.

Quand on souffre, on n'a plus ni gaieté, ni courage,
Je le sens ; puis voici le souffle de l'orage
Qui pousse mon navire à des périls certains.

La fortune est au port. Mais que faire? Je flotte
Sans cordages, sans mâts, et qu'importe un pilote?
Les beaux yeux qui servaient de phare sont éteints...

Du vivant de Laure, Pétrarque avait eu déjà la pensée du suicide. V. sonnet XXIX. MM. Lafond disent à propos de cette première tentation : « Son désespoir était si réel qu'il alla jusqu'à l'idée du suicide; il le dit lui-même dans un sonnet qui rappelle le sombre monologue d'Hamlet; mais Hamlet doute et Pétrarque croit. La religion arrête son bras, et la foi le sauve de cette affreuse tentation à laquelle ont succombé Chatterton et tant d'autres poëtes et amants malheureux. » (*Dante*, *Pétrarque...*, p. 103.)

Le désir de la mort, exprimé au sonnet XXIX, est pris trop au sérieux par MM. Lafond. C'est une formule poétique à l'usage des amoureux de tous les temps et de tous les pays. Pétrarque est-il plus sincère après la perte de Laure? Sa douleur serait-elle allée jusqu'à la mort volontaire sans la crainte de Dieu? On peut en douter, quoiqu'il se plaigne souvent de survivre à Laure. Ami et conseiller des princes, prince lui-même dans le domaine des lettres, il tenait à la vie par mille attaches. D'ailleurs, les Chatterton, produits de la civilisation moderne, étaient alors inconnus.



CCXXXII

REPROCHE A SON AME SES REGRETS TERRESTRES
ET L'EXHORTE A S'ÉLEVER AU CIEL.

Che fai? che pensi? che pur dietro guardi?

Où vas-tu? Que fais-tu, pauvre âme inconsolée?
Pourquoi veux-tu toujours retourner sur tes pas,
Vers le temps regretté qui ne reviendra pas?
C'est attiser le feu dont tu te sens brûlée.

Les doux regards, la voix au sourire mêlée,
Tous ces biens dont toi-même as dépeint les appas
A la terre ont été ravis par le trépas.
Tu les demanderais en vain au mausolée.

Ne renouvelle pas tes maux en y pensant;
Ne t'abandonne pas à ton rêve impuissant,
Prends un chemin plus sûr et jamais n'en dévie.

Que le ciel soit ton but, et l'espoir ton soutien!
Car il serait cruel que, morte comme en vie,
Cette beauté troublât mon repos et le tien.

Mes commentateurs ordinaires ne se sont pas occupés de ce sonnet ni des trois suivants. Je vais les imiter pour donner place à l'éloge de Laure par l'abbé Roman. Cet éloge, qui suit le récit de la mort, justifie pleinement les regrets de Pétrarque :

« Laure étoit la plus belle femme de son temps, et la plus modeste. Sensible à l'amour, sensible à la gloire, elle aimoit Pétrarque ; elle étoit flattée d'être le sujet des chants de ce poëte amoureux, qui avoit rendu le nom de sa maîtresse célèbre dans toute l'Italie. Plus son cœur étoit tendre, plus sa vertu fut sévère. Attentive sur elle-même, les yeux ouverts sur son amant, elle réprima la fougue des désirs qu'elle inspiroit, elle fit violence à son propre cœur. Une grâce naïve et touchante embellissoit sa figure et faisoit aimer sa personne. Sa bonté désarma l'envie, on lui pardonna sa beauté. Sa pudeur étoit d'une délicatesse extrême ; sa présence inspiroit le respect et l'amour : l'on respiroit la vertu quand on étoit auprès d'elle. En vain son amant se consumoit d'amour, de désirs, de douleur et d'inquiétude : elle préféroit l'honneur à la vie. Elle reprit, avec autant de grâce et de douceur que d'éloquence, une dame qui soutenoit devant elle qu'après sa vie il n'y avoit rien de plus cher que l'honneur (sonnet CCXXIV). Elle étoit réservée sans froideur, et polie avec aisance. Elle avoit un esprit juste, un goût exquis, un discernement fin, un sentiment délicat. Elle avoit l'art de parler et de se taire à propos. Son silence avoit quelquefois autant d'éloquence que ses

CCXXXIII

IL DEMANDE LA PAIX A SES PENSÉES; SON CŒUR EST LA CAUSE DE TOUS SES MAUX.

Datemi pace, o duri miei pensieri.

Grâce, cruel penser! n'accrois pas mon supplice.
L'Amour et la Fortune à la mort s'unissant
Me livrent du dehors un combat incessant.
Faut-il encor qu'ils aient en moi-même un complice?

Oui, toi, mon cœur, heureux que la coupe s'emplisse,
Tu leur fais bon accueil, tu leur offres mon sang.
Ainsi, comme Judas, lâche et me trahissant,
De tous ces malfaiteurs tu soutiens la malice.

Tu reçois de l'Amour les secrets messagers;
La Fortune te berce en ses bras mensongers,
Et la Mort te nourrit de souvenirs funèbres.

C'est donc toi, pauvre cœur de vanité pétri,
Que j'accuse avant tout des maux qui m'ont flétri,
Toi qui m'as entouré de vide et de ténèbres.

discours. Elle avoit assez de vues pour former un plan, assez de constance pour le suivre, assez de connoissance du cœur humain pour en mouvoir les ressorts à son gré. C'est ainsi que, pendant vingt ans, elle ne s'écarta jamais de son système à l'égard de Pétrarque, et qu'elle retint dans ses filets le plus grand génie de son siècle. Elle avoit l'esprit agréable et solide; ses idées étoient aussi nobles que ses sentiments ; et si l'on pouvoit s'en rapporter à l'historien des troubadours (J. Nostradamus), elle étoit poëte. Mais Pétrarque dit expressément le contraire; et certainement il n'eût pas oublié de louer sa maîtresse sur un talent qu'il cultivoit lui-même avec tant de gloire. C'étoit dommage que Laure ne fît pas des vers; elle les auroit chantés avec tant d'expression ! sa voix étoit si touchante ! Pétrarque étoit ravi toutes les fois qu'il en entendoit les sons flatteurs; aussi vante-t-il en mille endroits les doux accents de sa syrène. C'étoit surtout par ses grâces que Laure effaçoit toutes les femmes; et son amant ne se lassoit pas de chanter le sourire, la démarche, les regards, la physionomie, et jusqu'au silence même de sa belle maîtresse.

« Telle fut cette femme étonnante, qui captiva pendant plus de vingt ans, sans qu'il en coûtât rien à sa vertu, l'amant le plus dangereux et le plus passionné. Je dis qu'il n'en coûta rien à la vertu de Laure. Ce point est prouvé jusqu'à la démonstration par tous les écrits de Pétrarque. Les gens du bel air ne croient point à cette vertu qu'ils appellent romanesque : ils

CCXXXIV

NE POUVANT RENDRE A SES SENS LES CHARMES QU'ILS REGRETTENT, IL LEUR CONSEILLE DE SE PLAINDRE A LA MORT OU PLUTÔT DE SE CONSOLER EN DIEU.

Occhi miei, oscurato è 'l nostro Sole.

O mes yeux, ce soleil qui vous semble obscurci,
A porté dans le ciel sa vertueuse flamme ;
C'est là qu'il nous attend pour notre épithalame,
Et de notre retard peut-être a-t-il souci.

O mes oreilles, là plus doucement qu'ici,
Vibre la voix de Laure, écho de sa belle âme.
O mes pieds, irez-vous jusqu'où l'ange l'acclame
Si le rude chemin n'est par elle accourci?

Pourquoi donc, ô mes sens, me faites-vous la guerre?
Si vous ne pouvez plus la voir comme naguère,
Ni l'entendre en ce monde, en dois-je être accusé?

Ne blâmez que la Mort, ou plutôt rendez grâce
A Dieu qui de nos maux effacera la trace,
En appelant à lui notre cœur abusé.

ont de bonnes raisons pour cela. Ces femmes surtout, qui ne résistent pas aux hommes mêmes qu'elles n'aiment point, sont très-excusables dans leur incrédulité. Est-il vraisemblable pour elles que Laure, jeune et sensible, ait pu défendre si longtemps sa vertu contre les vives attaques d'un amant aimé? Et quel amant encore! Il seroit aussi trop humiliant de croire à cette vertu si constante et si pénible. J'en suis fâché pour elles, mais il n'y a point de fait dans l'histoire mieux prouvé que celui qu'elles nient. Le pyrrhonisme le plus décidé ne peut se refuser aux preuves évidentes que la prose et les vers de Pétrarque nous offrent à chaque page. Comment imaginer en effet qu'un amant eût gémi, eût pleuré pendant vingt ans? Comment auroit-il pu soutenir, pendant sa vie entière, un rôle si froid et si puéril? Cette contrainte perceroit dans ses vers et glaceroit le lecteur. Pour les âmes qui croient à la vertu, il est bien plus aisé de supposer une femme honnête comme Laure, qu'un homme faux et dissimulé comme Pétrarque l'eût été dans la supposition contraire. Une preuve d'un autre genre pour ceux qui connoissent le cœur humain, c'est la constance même de Pétrarque, cette vivacité de désirs, cette sensibilité exquise qui le faisoit tressaillir au seul aspect d'un voile, cette idolâtrie qui lui faisoit retrouver Laure dans tous les objets que la nature présentoit à ses yeux, ces tendres regrets, ces plaintes touchantes qu'il exhaloit au souvenir de la maîtresse qu'il avoit perdue.

« La vertu de Laure, qui la mettoit à l'abri des traits

CCXXXV

LAURE LUI ÉTANT RAVIE, COMMENT ET POURQUOI VIT-IL ENCORE?

Poi che la vista angelica serena.

Dans l'état de douleur, dans la nuit ténébreuse
Où je languis, depuis l'essor prématuré
Que prit l'âme de Laure en l'espace azuré,
Je soulage, en parlant, ma tristesse amoureuse.

Comment donc songerais-je à cette perte affreuse
Sans un regret amer hautement murmuré?
Je n'ai plus désormais de remède assuré
Contre mon existence inquiète et fiévreuse.

Cet unique secours, ô Mort, tu me l'as pris,
Et tu l'as déposé dans le sein de la terre,
Qui garde fièrement de si nobles débris.

Pourquoi me laisses-tu vivre ici solitaire,
Puisque l'astre charmant dont je me suis épris
Ne m'éclairera plus d'un rayon salutaire?

de la calomnie, ne put dissiper les soupçons de la jalousie. Son amant et son mari furent jaloux l'un de l'autre. Pour calmer les inquiétudes de celui-ci, elle se renfermoit souvent dans sa maison, se privoit de la promenade et de la société. Quelquefois aussi Hugues de Sade avoit l'injustice et la dureté de lui défendre ces plaisirs innocents. Laure étoit sensible, elle pleuroit; mais elle étoit douce, elle obéissoit en silence. Le sentiment de sa vertu la consoloit en secret; elle s'occupoit du soin de sa maison et de l'éducation de ses enfants. » (*Vie de F. Pétrarque*, p. 159.)



CCXXXVI

LAURE ÉTAIT SON VÉRITABLE GUIDE; SA PERTE FAIT BLANCHIR SES CHEVEUX.

S' Amor novo consiglio non n' apporta.

A moins qu'Amour, mon maître, en ordonne autrement,
L'heure viendra bientôt sonner ma délivrance,
Tant le chagrin dévore avec acharnement
Mon âme où le désir survit à l'espérance.

Ma vie est en effet une mer de souffrance,
De soupirs et de pleurs tout un débordement,
Et je vogue au milieu sans aucune apparence
Que le ciel irrité devienne plus clément.

J'ai maintenant pour guide un être imaginaire.
L'ange qui m'inspirait et que mon cœur vénère
A regagné l'azur sans écouter mes vœux.

Son départ m'a laissé sans appui sur la terre ;
Je brûle d'une ardeur que rien ne désaltère,
Et de profonds regrets argentent mes cheveux.

M. Achille de Laurens a peint en ces termes la douleur de Pétrarque :

« Si l'on veut connaître combien son affliction fut vive, profonde et durable, il faut lire les poésies que lui inspira l'absence éternelle de cette Laure, qu'il avait aimée pendant vingt ans de sa vie. Les Italiens donnent aux sonnets funèbres la préférence sur ceux que le poëte écrivit en l'honneur de Laure vivante, autant pour le charme mélancolique qui s'y fait partout sentir que pour la richesse et l'élégance de l'expression. Le Français qui lit facilement la poésie italienne, porte sur ces vers inspirés par la tombe le même jugement que les Italiens. Mais qui pourrait d'ailleurs mettre en question la vivacité et la durée de l'affliction de Pétrarque! Laure fut, il est vrai, la douloureuse rêverie de sa jeunesse; mais les souvenirs de ses souffrances étaient devenus les délices de son âge mûr; et rien ne charme aussi agréablement la vie moyenne de l'homme, que la présence des objets vivants et même inanimés auxquels se rattachent les pensées de son jeune âge. Laure, qui avait si longtemps occupé celles de Pétrarque, se séparait de lui, précisément à cette époque où son amour était devenu la plus douce des affections humaines, une pure et véritable amitié. » (*Essai sur la Vie de Pétrarque*, Avignon, 1839, p. 125.)



CCXXXVII

IL VOUDRAIT MOURIR POUR REJOINDRE LAURE, ET REGRETTE DE N'ÊTRE PAS MORT AVEC ELLE.

Nell' età sua più bella e più fiorita.

En sa saison la plus belle et la plus fleurie,
A cet âge où l'amour est sur nous tout-puissant,
L'âme de Laure a fui de son corps ravissant,
Et j'ai perdu l'objet de mon idolâtrie.

Elle est montée au ciel, sa première patrie,
Et de là règne encor sur mon cœur gémissant.
Que ne puis-je comme elle, en les airs m'élançant,
Laisser sous le gazon ma dépouille flétrie !

Libre ainsi des liens du terrestre esclavage,
J'irais retrouver Laure au fortuné rivage
Où la tendresse pure a fixé son séjour.

Plus tarde mon départ, plus mon mal s'envenime ;
Le désir de la tombe est le seul qui m'anime.
Qu'il eût fait beau mourir trois ans avant ce jour !

« Le six avril de cette année [1351], dit l'abbé de Sade, Pétrarque, se rappelant que Laure étoit morte ce jour-là, il y avoit trois ans, fit un autre sonnet (celui ci-contre), qui finit par cette exclamation : *Ah ! qu'il étoit beau de mourir, il y a trois ans!* Mais s'il étoit mort, il n'auroit pas joui d'un des plus grands plaisirs qu'il ait eus dans le cours de sa vie.

« Le même jour qu'il fit ce sonnet, il vit arriver son ami Boccace, envoyé par la république de Florence, pour lui annoncer son rappel dans sa patrie et la restitution de son bien de famille.

« Il faut se rappeler que Petracco, accusé injustement d'avoir fait un faux acte, fut condamné à une amende de mille livres, et à avoir la main coupée s'il ne la payoit pas; que, n'ayant pas comparu, il fut condamné par contumace, et son bien confisqué. » (*Mém.*, III, p. 124.)

Boccace était porteur d'une lettre du sénat, dont j'ai cité les premières phrases au sonnet CXXXIII.



CCXXXVIII

IL CROIT ENTENDRE LA VOIX DE LAURE QUI LUI PARLE DE SA FÉLICITÉ CÉLESTE.

Se lamentar augelli, o verdi fronde.

Que la brise en passant dans la moisson dorée
Caresse les épis de sa voix éplorée ;
Que l'oiseau dans les bois chante joyeusement,
Que le ruisseau murmure en un vallon charmant ;

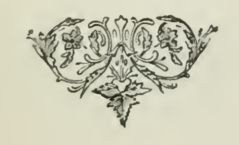
Toujours de vifs regrets mon âme est dévorée ;
Et parfois, quand je pense à ma chère adorée,
Il me semble la voir qui vient du firmament
Et qui prend en pitié mon découragement.

« *De grâce ! plus de calme ! avec bonté dit-elle ;*
« *Pourquoi livrer ton âme à la langueur mortelle ?*
« *Pourquoi pour moi répandre un déluge de pleurs ?*

« *Ne me plains pas : la Mort ne m'a pas desservie.*
« *Mes yeux se sont ouverts à l'éternelle vie,*
« *Toute faite d'amour, de musique et de fleurs.* »

Ce sonnet a été traduit en prose par Lamartine (*Cours familier de littérature*, VI, p. 72), et il a inspiré à Ginguené les réflexions suivantes :

« Ces idées d'une éternelle vie acquise par la perte d'une vie fragile, et d'une âme qui jouit, dégagée de sa dépouille mortelle, reviennent souvent dans cette partie des poésies de Pétrarque. La croyance y venoit en quelque sorte au secours du sentiment. Quoique l'on sente souvent dans le style et dans les pensées de la première partie l'influence des idées et du langage religieux, on le sent encore beaucoup plus dans la seconde ; et il est surprenant que l'auteur du *Génie du christianisme*, qui a vu souvent cette influence où elle n'était pas, ne l'ait pas aperçue et développée dans celui des poëtes modernes où elle est si générale et si visible. Cette même idée termine encore heureusement ce sonnet touchant et poétique. » (*Hist. litt.*, II, p. 537.)



CCXXXIX

UN RIANT PAYSAGE LUI CONSEILLE D'AIMER ENCORE, MAIS LE SOUVENIR DE LAURE L'EN DISSUADE.

Mai non fu' in parte ove si chiar vedessi.

Jamais en aucun lieu ne m'apparut plus claire
La douce vision de ce que j'ai perdu,
De ce que j'ai senti dans mon cœur éperdu ;
Jamais riant vallon ne fut mieux fait pour plaire

Jamais je n'ai trouvé d'abri plus tutélaire
Pour hasarder un mot qui craint d'être entendu,
Pour dérober en paix le baiser défendu,
Des soupirs de l'absence ineffable salaire.

Tout y parle d'amour, la brise, les oiseaux,
Les ombrages, les fleurs, le murmure des eaux ;
Tout me dit : Aime encore une autre enchanteresse

Mais toi, chaste et belle âme, habitante des cieux,
Ton souvenir m'apporte un conseil précieux :
Du monde, me dis-tu, fuis la trompeuse ivresse.

Le texte italien ne dit pas expressément : *Aime encore une autre enchanteresse ;* il dit simplement : *Tout m'invite à aimer toujours* (*Tutti insieme pregando ch' i' sempr' ami*). Mais il est permis de croire qu'il reçoit le conseil d'aimer une autre femme. On a vu au sonnet CCXXX que, peu de temps après la perte de Laure, il avait contracté une autre liaison de cœur, dont la mort l'avait promptement délivré.

Pétrarque dit, au second quatrain, que l'Amour avait son doux nid à Vaucluse comme dans l'île de Chypre. J'ai eu tort de négliger cette gracieuse comparaison.

Lamartine semble avoir emprunté au premier tercet la dernière stance du *Lac :*

> Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
> Que les parfums légers de ton air embaumé,
> Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
> Tout dise : Ils ont aimé !



CCXL

LAURE LUI APPARAÎT SUR LES RIVES DE LA SORGUE.

Quante fiate al mio dolce ricetto.

Que de fois, las du monde et de moi-même aussi,
Je parcours à pas lents ma solitude aimée,
Laissant couler mes pleurs sur l'herbe parfumée
Et mêlant mes soupirs au zéphyre adouci!

Que de fois, du péril n'ayant aucun souci,
Je vais aux lieux déserts sous la sombre ramée,
Cherchant si je verrais tout à coup ranimée
La dame qu'à mon cœur prit la mort sans merci.

Un jour, à ma prière, elle sortit de l'onde
Sous la forme d'un ange ou d'une nymphe blonde ;
Le gazon s'émailla de fleurs pour la fêter.

Sur le bord de la Sorgue elle s'assit plaintive ;
Elle eut un regard triste et sembla regretter
Que mon âme ici-bas fût encore captive.

Laure apparaît à Pétrarque dans ce sonnet et les cinq suivants. Je ne puis mieux les commenter qu'en rapportant les observations de MM. Lafond sur les visions du solitaire de Vaucluse :

« Quand Laure eut quitté la terre, elle ne mourut pas, pour cela, dans le cœur du poëte ; au contraire, elle y régna plus que jamais, et sa présence s'y fait sentir partout. Aussi, après le beau et chaste poëme de la vie de Laure, Pétrarque va nous donner le poëme de sa mort, qu'il appellera : *Sonetti e canzoni in morte di madonna Laura.*

« Ces sonnets de la mort sont plus beaux, plus graves et plus touchants encore que ceux de la vie... Chaque sonnet se succède sans transition et sans liaison apparentes ; le poëte, on le sent, les écrit sans dessein prémédité, au jour le jour, suivant l'inspiration du moment. Ce sont les pages décousues d'un journal ; mais, dans ce journal, il y a un ordre véritable, un enchaînement et une gradation sensibles, enfin une péripétie intéressante, sinon de faits, du moins de sentiments qui sont les faits de la pensée. En un mot, ces sonnets sont comme autant de strophes du même poëme d'amour, poëme fait à l'insu du poëte, car il est tout entier dans son cœur.

« Les regrets de cette mort, qui lui enlève toutes ses espérances sur la terre, s'exhalent d'abord, chez le poëte, en violentes exclamations de douleur ; sombre

CCXLI

IL REMERCIE LAURE DE LUI APPARAÎTRE EN SONGE.

Alma felice, che sovente torni.

Chère âme, qui parfois en songe m'apparais
Et qui viens adoucir l'âpreté de mes larmes
Avec ces yeux brillants, avec ces nobles traits,
Dont la cruelle mort n'a pas détruit les charmes;

Combien je suis heureux qu'ainsi tu te désarmes
De la chaste rigueur qu'autrefois tu montrais!
Je puis donc admirer sans trouble et sans alarmes
Ta beauté mal décrite en mes vers les plus vrais.

Au lieu même où ma muse en riant t'a nommée,
Je pleure maintenant sur toi, ma bien-aimée,
Ou plutôt sur moi-même et mon isolement.

Ce qui calme du moins ma douleur continue,
C'est que je reconnais, à peine es-tu venue,
Ton visage, ta voix, ton air, ton vêtement.

et découragé, l'idée du suicide, qui est déjà venue le visiter pendant la vie de Laure, vient de nouveau traverser son esprit ; mais bientôt son âme commence à s'élever au-dessus de ces regrets matériels, il comprend que Laure n'est pas entièrement perdue pour lui, il pressent déjà un guide céleste dans la sainte, mais un voile la lui dérobe encore.

« Puis son esprit se dégage des nuages de la matière ; il lui semble voir Laure, ou plutôt il la voit, et elle lui parle dans ses extases ; il devine quand elle doit venir, et il reconnaît son ombre. Ces douces apparitions le consolent et lui font supporter la vie... Plus tard, elle lui parle ; il sent alors que tout n'est pas fini pour son amour, et il prend une telle confiance dans l'avenir qui lui est réservé, qu'il remercie sa dame de lui avoir été cruelle sur la terre, puisque son martyre sera récompensé dans le ciel.

« Mais quelquefois ces apparitions cessent ; c'est surtout lorsqu'il quitte Vaucluse, où Laure lui apparaît, de préférence, au milieu des bois et des eaux, qu'elle aima tant pendant sa vie. Dès qu'il ne voit plus Laure, il retombe dans son désespoir et dans ses découragements ; son âme se rattache à la terre ; il est près de maudire ce long amour qui a usé sa vie ; mais bientôt il se repent de ce blasphème, et il reverra l'ombre adorée ; et, cette fois, il montera un degré de plus de l'échelle des visions ; son âme est devenue plus subtile et plus légère ; ce n'est plus Laure qui

CCXLII

LES APPARITIONS DE LAURE TEMPÈRENT LA DOULEUR QU'IL RESSENT DE SA PERTE.

Discolorato hai, Morte, il più bel volto.

O Mort ! tu l'as flétri, ce visage de reine !
Tu l'as éteint, l'éclat dont brillaient ces beaux yeux :
Et du corps le plus pur et le plus gracieux
Ta faux a séparé l'âme la plus sereine !

Tu l'as fait taire, hélas ! cette voix de sirène !
Tu m'as en un instant pris ces biens précieux !
Maintenant je vis seul affligé, soucieux ;
A l'ombre des cyprès ma tristesse m'entraîne.

Il est vrai que ma dame apparaît en mes nuits
Et vient me consoler de mes trop longs ennuis.
C'est l'unique soutien que j'aie en ma détresse.

Et si je vous disais ses magiques discours,
Sa céleste beauté, sa pitié, sa tendresse,
J'enflammerais le cœur des tigres et des ours !

descend, c'est lui qui monte, et il voit sa dame parmi les élus. Depuis cette précieuse faveur, ses regrets sont mêlés de douceur et d'espérance, il reconnaît la vanité de son amour terrestre; ce qu'il aimait était né de la terre et est retourné à la terre. Maintenant ce qu'il aime, c'est cette âme, sœur de son âme, c'est cette substance éternelle qui a passagèrement habité ce beau corps. Il attend donc la mort qui ne peut plus l'effrayer, et il supplie Laure de venir au-devant de son âme avec tous ceux qui ont aimé et dont la souffrance a sanctifié l'amour.

« Pour toute réponse à sa prière, comme gage de sa promesse, comme récompense de sa fidélité au passé et de sa foi dans l'avenir, Laure descend cette fois, revêtue de la splendeur des bienheureuses, elle le prend par la main et le conduit elle-même aux pieds de l'Eternel, — et l'Eternel lui parle :

. . . . Ton sort est arrêté.
Il peut tarder encor vingt ans ou davantage.
Ne te plains pas, c'est peu contre l'éternité !

« Le poëme est fini; aussi le poëte n'a plus qu'un désir, c'est celui de mourir, et de mourir saintement, puisque la vue de Laure fera partie de la récompense éternelle. Il jette un regard de repentir et de résignation sur sa vie et sur son amour passés; il se sent libre de cette passion terrestre qui l'enchaîna si longtemps. Ce n'est plus à Laure qu'il s'adresse, c'est à Dieu seul, pour lui demander grâce et merci; mais il n'oublie pas

CCXLIII

IL SE PLAINT DE LA BRIÈVETÉ DES APPARITIONS DE LAURE.

Si breve è 'l tempo, e 'l pensier si veloce.

Si rapide est le temps, si fugitif le songe
Qui rendent ainsi Laure à mes regards charmés
Que pour un seul instant mes tourments sont calmés.
Mais, tant que je la vois, nul chagrin ne me ronge.

Amour qui m'a vaincu, qui sur la croix m'allonge,
Frémit quand les beaux yeux, que la tombe a fermés,
Avec tout leur éclat sont soudain ranimés;
Il sait combien mon cœur se plaît en ce mensonge.

Devant moi la chère ombre arrive avec fierté.
Aux rayons de son front bientôt ont déserté
Les pensers ténébreux qui torturent ma vie.

Et, baigné de lumière en mon transport joyeux,
Je m'écrie : Oh! béni soit le jour où tes yeux
Ont trouvé le chemin de mon âme ravie!

celle qu'il a tant aimée, et il termine son poëme en s'écriant qu'il doit son salut à la douce sévérité avec laquelle elle a traité son amour pour le ramener à Dieu.

« Telle est l'analyse fidèle de ce que nous appelons le poëme de la mort de Laure. Rien n'y manque, pas même le merveilleux.

« Et ici nous sommes embarrassés pour dire notre pensée, plus, peut-être, que pour la défendre contre les sourires d'incrédulité qui vont sans doute l'accueillir. Nous avons cherché à prouver la vérité de l'amour de Pétrarque ; maintenant nous voudrions plus encore, nous voudrions faire croire à la réalité de ses visions ; nous croyons qu'il est sincère lorsqu'il raconte les apparitions de sa dame ; il croit revoir cette ombre adorée, et il la revoit ; il croit l'entendre, et il l'entend.

« Qu'on nous permette de développer quelques faits à l'appui de cette opinion, qui pourra sembler étrange au premier abord. Nous ne prétendons pas tirer de ces faits une conclusion péremptoire et définitive ; nous voulons seulement les soumettre au lecteur avec nos réflexions, et notre but sera atteint si ces détails, peu connus jusqu'ici, ont, pour le lecteur, comme ils l'ont eu pour nous, l'effet de donner un plus vif intérêt à la lecture des sonnets de Pétrarque.

« Pétrarque était né rêveur et enthousiaste, son caractère était mélancolique et inquiet, il était dans de

CCXLIV

LAURE LUI PARLE EN SONGE AVEC L'AFFECTION D'UNE AMANTE ET D'UNE MÈRE, ET LUI MONTRE LA ROUTE DU CIEL.

Nè mai pietosa madre al caro figlio.

Jamais la tendre mère à son fils bien-aimé,
Jamais la femme ardente à l'époux qui l'enflamme
N'ont donné les conseils que le danger réclame
Avec un dévouement plus vif, plus alarmé :

Que celui dont le cœur de Laure est animé,
Quand descendant, la nuit, des régions de l'âme,
Elle apaise en mon sein les regrets qu'elle blâme
Avec un doux soupir trop longtemps comprimé.

Tantôt elle a pour moi les regards d'une amante,
Tantôt ceux d'une mère, et mon sort la tourmente,
Et sa main, s'élevant, montre où je dois aller.

« *Viens là-haut, me dit-elle, où s'accomplit le rêve*
« *De la félicité sans mélange et sans trêve.* »
Et je n'ai de repos qu'en l'écoutant parler.

perpétuelles agitations. Sans cesse il soupirait pour la solitude; sans cesse il la quittait et il y revenait sans cesse. On connaît son goût pour les voyages, cette solitude vagabonde. Il ne savait rester nulle part. Cette instabilité d'imagination, cet amour de la solitude, font la base de son caractère.

« L'imagination prédispose à l'enthousiasme, la solitude prédispose à la rêverie; de l'enthousiasme et de la rêverie à l'extase il n'y a qu'un pas. Mais nous n'oserions pas le franchir pour le compte de notre poëte si nous n'avions à citer un fait bien curieux.

« Dans la LXXIVe de ses lettres familières, Pétrarque rapporte que, vers l'époque où il fut couronné à Rome, c'est-à-dire vers 1341, son ami Jacques Colonne, étant allé visiter son diocèse de Lombez, mourut dans cette résidence, au moment où lui, Pétrarque, était allé à Parme. Cette même nuit, Pétrarque vit en songe son ami venir à lui, seul et avec une certaine précipitation. Il lui demanda où il allait si vite; Colonne lui répondit en riant : « Je suis parti de Gascogne et je vais à Rome. » Comme alors Pétrarque lui proposait de l'accompagner, l'évêque lui dit d'un air sérieux et sévère : « Va-t'en, je ne veux pas maintenant de toi pour compagnon. » « Ce fut à ce moment, ajoute Pétrarque, que je m'aperçus qu'il était mort, et j'en éprouvai tant de douleur que je me réveillai. La nouvelle de sa mort m'arriva vingt-cinq jours après ce songe, et, lorsque j'eus fait le calcul des dates, je trouvai qu'il était mort la nuit même où il m'était apparu. »

CCXLV

LES CONSEILS QUE LUI DONNE LAURE ONT UN CHARME IRRÉSISTIBLE.

Se quell' aura soave de' sospiri.

Que ne puis-je en mes vers peindre la douce brise
Des soupirs exhalés par l'être gracieux
Qu'ici-bas j'adorais et qui semble des cieux
Compatir à mon cœur que son souvenir brise !

A ma voix répondrait plus d'un cri de surprise :
Si jalouse et si tendre apparaît à mes yeux
Laure, quand elle vient d'un regard soucieux
Voir quel effort j'ai fait, quelle route j'ai prise !

Elle m'enseigne alors le sublime chemin,
Et moi, qui lui sais gré de me tendre la main,
Moi, qui ne voudrais pas encourir son reproche :

Je me laisse guider en ce monde méchant
Par ses sages avis, par son accent touchant,
Capables de tirer des larmes d'une roche.

« Voilà donc Pétrarque doué de la seconde vue. Si nous ajoutons foi au récit de sa lettre, pourquoi ne le croirions-nous pas aussi quand il nous dit, dans le dernier sonnet de la vie, que Laure lui apparut pour lui annoncer qu'il ne devait plus la revoir ? (V. sonnet CCXI.)

« Après la mort de Laure, il dut se rappeler l'apparition de son ami ; dès lors, ne pouvait-il pas, ne devait-il pas espérer qu'elle daignerait aussi venir le visiter et continuerait à le consoler du haut du ciel ?

« Il n'en parle pas seulement dans ses sonnets, où on pourrait croire que ce n'est qu'une machine poétique ; mais sans cesse, dans sa correspondance, il dit qu'il croit revoir Laure partout.

« Mais Laure vint-elle réellement visiter le poëte ? L'ordre divin fut-il troublé en sa faveur, ou bien Dieu lui permit-il seulement de porter ses espérances jusqu'à l'extase et ses rêves jusqu'à l'apparence de la réalité ?

« Un autre fait qui vient à l'appui d'une opinion dont nous ne contestons pas l'étrangeté, c'est que, vers la fin de sa vie, Pétrarque devint sujet à de fréquentes attaques d'épilepsie qui semblent la conséquence naturelle de ses rêveries et de ses extases portées à l'excès.

« Il dit, dans une de ses lettres, qu'entre autres fois, ce mal le prit à Ferrare, dans la maison d'un ami, et qu'on le tint pour mort, pendant une léthargie de trente heures. » (*Dante*, *Pétrarque*..., p. 125.)

CCXLVI

IL PRIE SENNUCCIO, QUI VIENT DE MOURIR, DE SALUER SES AMIS, ET DE DIRE A LAURE QU'IL NE L'OUBLIE PAS.

Sennuccio mio, benchè doglioso e solo.

Mon Sennuccio, tu dors au pied des cyprès verts,
Je vais plus que jamais sentir ma solitude.
Toi, du moins, tu n'as plus d'humaine inquiétude,
Et pour ton noble esprit les cieux se sont ouverts

A présent ton regard embrasse l'univers
Et voit tout ce que Dieu dérobe à notre étude.
Si je ne pensais pas à ta béatitude,
Ta perte, plus cruelle, attristerait ces vers.

Va pour moi saluer dans la troisième sphère
D'abord Franceschino, celui que je préfère,
Puis Guitton, Cino, Dante et tout l'illustre chœur.

Quant à Laure, dis-lui que je deviens sauvage,
Mais que je lutte en vain contre mon long servage,
Ne pouvant oublier son visage et son cœur.

La peste de 1348 avait enlevé à Pétrarque l'objet de sa passion et le cardinal Colonna L'année 1349 ne lui fut pas moins funeste; il perdit successivement :

Thomas de Messine, un compagnon d'études qu'il chérissait; — le père Denis, directeur qui lisait dans son âme; — le roi Robert, dont la protection lui était assurée; — Luc Chrétien et Mainard Accurse, deux amis qui venaient le rejoindre pour vivre avec lui et qui furent assassinés en chemin par des voleurs; — Robert de Bardi, chancelier de l'université de Paris, qui avait voulu le faire couronner dans cette capitale; — enfin Sennuccio del Bene, ce vieillard aimable, qu'il avait pris pour confident de ses amours.

Franceschino, un des meilleurs capitaines de son temps, s'était distingué dans la poésie.

Guitton ou Gui d'Arezzo donna, dit-on, au sonnet sa forme définitive.

Cino de Pistoie, poëte renommé, professeur de Pétrarque à Bologne.

Dante et tout l'illustre chœur, c'est-à-dire, tous les poëtes mentionnés dans le *Triomphe de l'Amour*.



CCXLVII

CHAQUE ROCHER, CHAQUE ARBRE, CHAQUE FLEUR LUI RAPPELLENT CELLE QU'IL A PERDUE.

I' ho pien di sospir quest' aer tutto.

J'ai rempli de soupirs tout l'air qui m'environne,
En contemplant la plaine et les âpres sommets
Du pays où naquit la dame que j'aimais,
Et dont le souvenir en tout temps m'éperonne.

Elle est allée au ciel recevoir sa couronne,
Et son départ, brisant mes rêves à jamais,
A tel point m'a réduit que mes pleurs désormais
Coulent incessamment comme les flots du Rhône.

Il n'est pas sur ces monts de buissons, de rochers,
Pas un arbre, un rameau sur ces rives penchés,
Pas en cette vallée une fleur, un brin d'herbe ;

Il n'est pas nne source en ces flancs caverneux,
Pas une bête fauve en ces bois épineux,
Qui ne sachent combien ma douleur est acerbe.

Les contradicteurs de l'abbé de Sade se sont appuyés sur le deuxième vers de ce sonnet : *D'aspri colli mirando il dolce piano*, et sur le début du sonnet IV : *A piè dè colli ove la bella vesta*, pour priver Avignon de la naissance de Laure, cette ville n'étant pas au pied même des collines. La poésie ne se pique pas d'exactitude en topographie. Toutefois, Pétrarque a été, on ne peut plus, précis dans un fragment qui se trouve ordinairement à la fin de ses œuvres :

Dove Sorga e Durenza in maggior vaso
Congiungon le lor chiare e torbide acque,
La mia Academia un tempo e'l mio Parnasso :

Ivi ond' agli occhi miei il bel lume nacque [1].....

« La Sorgue se jette dans le Rhône à Avignon et la Durance à une demi-lieue. A moins que de nommer la ville d'Avignon, dit l'abbé de Sade, je ne crois pas qu'on puisse la désigner d'une façon plus claire. » (*Mém.*, t. I, p. 36 des notes.)

Avignon est d'ailleurs positivement nommé dans le sonnet du tombeau de Laure : *In borgo d'Avignone.* (V. la note du sonnet IV.)

[1] Extrait de sept *terzetti* qui se lisent dans quelques éditions en tête du *Triomphe de la Mort.*



CCXLVIII

IL SAIT GRÉ A LAURE DE S'ÊTRE OPPOSÉE A SES DÉSIRS.

L' alma mia fiamma oltra le belle bella.

La beauté qui régna sur mes sens indomptés,
Qui de célestes dons fut ici-bas pétrie,
A, trop tôt pour moi seul, regagné sa patrie,
Où ses mérites saints lui sont déjà comptés.

Maintenant, quand je songe aux périls affrontés,
Aux remords dont mon âme aurait été meurtrie,
Je suis heureux qu'elle ait à mon idolâtrie
Opposé constamment ses chastes volontés.

J'en rends grâces à Dieu, sa résistance sage,
Ses suaves dédains, son adoré visage
Ont tourné vers le ciel mon désir combattu.

O merveilleux effets de nos diverses armes :
J'ai créé par mes chants, et Laure par ses charmes,
Moi pour elle la gloire, elle en moi la vertu.

Le texte dit que Laure est retournée dans sa patrie et dans l'étoile qui convenait à ses mérites :

. . . . . nel suo paese
I ritornata ed alla par sua stella.

« Quiconque, disait Platon (*Dialogue de Timée*), aura mené la vie des justes retournera dans l'astre fraternel jouir de la suprême félicité. » Cicéron avait adopté la pensée de Platon : *Ad illum astrum quocum aptus fuerit revertitur.*

D'après le sonnet CCXLVI, c'est dans la troisième sphère, c'est-à-dire dans la sphère de Vénus consacrée aux amants, que l'âme de Laure était allée.

Que Pétrarque, dans une œuvre poétique, ait suivi le système de Platon sur la destinée des âmes, rien de plus naturel. Mais que les philosophes du jour habillent la métempsychose de tous les oripeaux de la science moderne pour la substituer aux *Vieilles conceptions du christianisme*[1], c'est là une prétention malheureuse.

[1] *Le lendemain de la mort*, par Figuier, 2e édit., p. 299.



CCXLIX

IL ATTRIBUE A LA RIGUEUR DE LAURE LA BONNE DIRECTION DE SA VIE.

Come va 'l mondo! or mi diletta e piace.

Depuis que rien de faux n'éblouit ma prunelle,
Je vois l'heureux effet qu'un sage frein produit;
Je comprends que la lutte au salut nous conduit,
Et n'est qu'un court prélude à la paix éternelle.

O trompeuse espérance! ivresse criminelle!
A quels profonds regrets le succès m'eût réduit!
Combien de sa rigueur je rends grâce aujourd'hui
A celle qui toujours me couvre de son aile!

Déjà l'Amour aveugle et mon esprit trompé
Précipitaient mes pas sur un sol escarpé;
J'allais toucher bientôt l'abîme où se perd l'âme.

Béni soit le secours qui de Laure me vint!
La noble dame sut par un leurre divin
Donner un meilleur but à l'ardeur qui m'enflamme.

Ce sonnet et le précédent témoignent de la sagesse de Laure. Pétrarque, en pensant à son âme, se félicite de n'avoir pas les regrets du triomphe ; il bénit la bienfaisante rigueur qui l'a retenu sur le bord de l'abîme. V. sonnet CCCXIV.

« Je ne sais, dit l'abbé de Sade, si on me permettra de rapporter ici un bon mot d'Alexandre Tassoni, à qui on ne peut pas reprocher trop de crédulité sur la vertu de Laure. Il dit que *Pétrarque jouissoit d'elle comme les rats jouissent des drogues d'une apothicairerie, en léchant au dehors les vases qui les renferment*. L'image est plus plaisante que noble. »

L'abbé de Sade fait encore observer avec Tassoni que, « si Pétrarque avoit été heureux, il n'auroit pu s'empêcher d'en laisser échapper quelque chose, suivant le proverbe italien qui dit que le plaisir est un tourment quand on est obligé de se taire. » Et il ajoute : « Tassoni ne doit pas être suspect à ceux que je combats. C'est un plaisant de profession qui, en faisant des remarques sur les poésies de Pétrarque, ne s'est pas refusé un bon mot sur son compte, et s'égaye sur son amour toutes les fois qu'il en trouve l'occasion. » (*Mém.*, t. II, p. 478 et 82 des notes.



CCL

IL ENVIE LE SORT DE TITHON QUI PEUT REVOIR CHAQUE JOUR SON AURORE BIEN-AIMÉE.

Quand' io veggio dal ciel scender l'Aurora.

Avec ses doigts de rose, avec ses cheveux d'or,
Quand l'Aurore paraît de plus en plus brillante,
Je pense à Laure et dis d'une voix défaillante :
C'est là qu'elle est allée en prenant son essor.

O trop heureux Tithon ! qui n'envierait ton sort !
Tu revois chaque soir ton épouse accueillante,
Moi, pour rejoindre au ciel ma dame bienveillante,
J'attends la couche froide où tout mortel s'endort.

Vos séparations sont de courte durée.
Ta beauté, quand dans l'ombre est la voûte azurée,
Revient, et tu lui plais malgré tes longs hivers.

Mais celle que j'invoque en mes pensers funèbres
Livre mes nuits au deuil et mes jours aux ténèbres.
Son nom seul m'est resté de tant d'attraits divers.

« Le vieil amant ou mary de l'Aurore, c'est Tithon, fils de Laomédon et frère de Priam, roy de Troye. Peu de gens ignorent que Tithon ayant demandé à l'Aurore le don de l'immortalité, et l'ayant obtenu, il oublia de demander le don d'une perpétuelle jeunesse, si bien qu'estant devenu si vieux qu'il estoit inutile à toutes choses, et s'ennuyoit de vivre, l'Aurore le changea en une cigale. » (*Les Epistres d'Ovide*, traduites par C.-G. Bachet de Meziriac, p. 394 et 395.)

Un commentateur reproche à Pétrarque d'avoir trop flatté l'Aurore en nous la représentant comme fidèle à son vieil époux. La barbe blanche de Tithon ne lui plut que tout juste. Céphale, Orion et plusieurs autres en savent quelque chose.

Il y avait dans l'antiquité un autre amant qui revoyait tous les soirs sa bien-aimée; c'était Léandre. Son histoire aurait pu fournir une comparaison. Mais, pour rejoindre Héro, il traversait l'Hellespont à la nage, et il finit par s'y noyer. C'était payer trop cher le plaisir du rendez-vous. Mieux valait, comme Tithon, attendre paisiblement l'heure du berger.



CCLI

IL S'ÉTONNE DE VIVRE ET CROIT SA VEINE ÉPUISÉE.

Gli occhi di ch' io parlai sì caldamente.

Les beaux yeux n'inspirant nulle flamme grossière,
Les pieds, les mains, les bras, les traits idolâtrés,
Qui m'ont fait un autre homme et que j'ai célébrés,
Regrettant que ma voix ne fût fée ou sorcière :

Ces flots de cheveux d'or, cette grâce princière,
Ces sourires si purs dans la pourpre encadrés,
Trésors du paradis à la terre montrés,
Tout cela maintenant n'est qu'un peu de poussière...

Et je vis cependant, plus triste qu'étonné,
De ma douce lumière étant abandonné,
Ainsi qu'un frêle esquif sur les flots en délire.

Il faut donc mettre un terme à mes chants amoureux.
La veine est épuisée en mon cœur douloureux.
Mes sanglots sont plus forts que les sons de ma lyre.

Ce sonnet, qui plaît dans l'original par son allure facile et sa poésie plaintive, semble avoir échappé à l'attention des commentateurs français. Velutello, que j'ai sous les yeux, s'est borné à le paraphraser, autant dire, à le dépoétiser. Voici la traduction de sa prose :

« Le poëte, dans sa douleur de la mort de Madame Laure, montre — comme les beaux yeux et tout ce qu'elle avait de séduisant dans sa personne et dans son esprit, tout est réduit en un peu de poussière, — comme il vit encore cependant, ce dont il se plaint et s'indigne, privé de la splendide lumière qu'il aimait tant, — comme, jouet de la fortune, il vogue avec grand'peine sur un esquif désemparé, depuis qu'il a perdu celle qui était son soutien. Aussi veut-il mettre fin à son amoureux chant ; en lui est tarie la source de l'inspiration ; sa cithare, qui résonnait si doucement pour Laure, ne peut faire entendre désormais qu'un triste et douloureux gémissement. »

Ce commentaire n'explique et n'apprend rien ; il n'intéresse ni ne distrait le lecteur. Je ne l'ai traduit qu'à titre de spécimen.



CCLII

IL VOUDRAIT, EN POLISSANT SES VERS, JUSTIFIER LA RENOMMÉE QU'IL N'A PAS CHERCHÉE, MAIS IL EST LAS DE LA VIE ET SONGE A REJOINDRE SA BIEN-AIMÉE.

S' io avessi pensato che sì care.

Si j'avais pu prévoir le cas que l'on ferait
Des rimes que mon cœur a de soupirs remplies,
J'aurais mis plus de soin à les rendre polies,
Et j'en aurais accru le nombre et l'intérêt.

Ayant, hélas! perdu celle qui m'inspirait,
L'unique et cher objet de mes mélancolies,
Je n'ai, pour en former des œuvres accomplies,
Ni la force ni l'art d'adoucir chaque trait.

Mon but était alors de charmer par l'étude
Les ennuis de l'amour et de la solitude.
Le désir du renom ne me dirigeait pas.

Maintenant je voudrais mériter les suffrages ;
Mais je suis las de vivre et je songe au trépas ;
Laure m'attend déjà vers de meilleurs parages.

Nous avons vu (note du sonnet VI) que Pétrarque avait retouché ses sonnets à diverses reprises. Muratori a rapporté un nombre prodigieux de variantes, preuve évidente que notre poëte tenait à la perfection du style et qu'il se donnait beaucoup de peine pour l'atteindre. Pétrarque voudrait nous faire croire ici que ses poésies coulaient de source et qu'elles pouvaient se passer du secours de la lime : petite vanité d'auteur.

Le premier tercet semble imité des anciens; on lit dans Properce :

> Nec tantum ingenio quantum servire dolori.

et dans Ovide :

> Exsul eram ; requiesque mihi, non fama petita est,
> Mens intenta suis ne foret usque malis.

Ce sonnet, que Ginguené a traduit en prose, lui a inspiré de judicieuses réflexions dont voici un extrait : « La postérité, dit-il, a regardé Pétrarque, pour ses prétendues bagatelles, comme le créateur de la poésie lyrique chez les modernes... Le sonnet, déjà beaucoup amélioré par Guittone d'Arezzo, devint entre ses mains si parfait qu'on n'a pu y rien ajouter depuis. (*Hist. littér. d'Italie*. Paris, 1811, t. II, p. 561.)



CCLIII

LA PERTE DE LAURE LUI EXPLIQUE LA VANITÉ DES SENTIMENTS HUMAINS.

Soleasi nel mio cor star bella e viva.

Laure, belle et vivante, habitait en mon cœur
Comme une illustre dame en un séjour modeste.
Je meurs donc ici-bas de son trépas funeste,
Quand elle brille au ciel comme un astre vainqueur.

L'âme, de tout son bien privée avec rigueur,
L'amour, dépossédé du plaisir vif et leste,
Inspireraient au marbre une pitié céleste;
Mais qu'importe leur plainte au vulgaire moqueur?

Il n'est que moi qui puisse ouïr leur voix intime,
Et je comprends si bien leur douleur légitime,
Qu'il ne me reste plus qu'à gémir avec eux.

Serait-il vrai qu'en nous tout est ombre et poussière,
Qu'aux désirs purs se mêle une flamme grossière,
Et que l'espoir s'épuise en efforts belliqueux?

Pétrarque se plaint, en vers assez entortillés, de ce que les gémissements de son âme ne sont entendus que de lui-même. Cette plainte étonne un peu dans la bouche du poëte couronné au Capitole.

La cause des poëtes incompris a été chaleureusement plaidée par Alfred de Vigny dans son drame de *Chatterton*. Il a peint dans cette pièce le jeune homme de génie que la misère conduit au suicide, et il a demandé dans sa préface que l'intervention de l'Etat permît aux génies naissants de se livrer au travail de la pensée sans la préoccupation de la vie matérielle. C'est là une idée généreuse, mais peu réalisable. Quoi qu'il en dise, il est peu probable qu'un aréopage, institué par l'Etat, eût donné une pension alimentaire à André Chénier sur l'ode de *la Jeune Captive* et l'eût déclaré poëte sur les trente vers de *Myrto*. L'intrigue et le goût suranné n'eussent-ils pas égaré les suffrages? L'Académie française, aussi éclairée qu'indépendante, distribue-t-elle toujours avec discernement ses récompenses poétiques? Combien a-t-elle couronné de génies?



CCLIV

IL ESPÈRE QUE LAURE NE L'OUBLIE PAS DANS SA GLOIRE CÉLESTE.

Soleano i miei pensier soavemente.

Sur l'objet qui m'occupe avec persévérance
Mes pensers s'arrêtaient mélancoliquement.
« Peut-être, me disais-je, a-t-elle au firmament
« Quelque intime regret de son indifférence?

« Depuis son dernier jour, depuis sa délivrance,
« Des hauteurs de l'azur et d'un regard clément,
« Elle voit qu'à la mort résiste mon serment. »
Tel est du moins mon vœu, telle est mon espérance.

O digne âme! ô trésor de vertu, de candeur!
Te voilà retournée au sein de la splendeur,
D'où tu vins quelques jours pour embellir la terre.

Là, tu reçois sans doute, heureuse d'être au port
Et d'avoir ennobli mon amoureux transport,
La couronne et le prix de ton mérite austère.

Les regrets du poëte ont parfois un accent de sincérité qui suffirait pour faire croire à la réalité de sa passion. Mais une preuve positive qu'il n'aimait pas une *Iris en l'air*, c'est qu'il distribua des aumônes et fit dire des messes et oraisons pour le repos de l'âme de Laure. Ce fait, peu connu, est consigné, comme il suit, dans l'*Essai* de Foscolo sur l'amour de Pétrarque :

« *Messer Francesco Petrarca, che è oggi vivo, dice un predicatore domenicano, hebe un amante spirituale apelata Laura : però, poichè ella morì, gl' è stato più fedele che mai, et ali data tanta fama, che la sempre nominata, et non morirà mai. Et questo è quanto al corpo ; po' li ha fatto tante lemosine, et facte dire tante messe et orationi con tanta devotione ; che s'ella fosse stata la più cattiva femina del mondo, l'avrebbe tratta dalle mani del Diavolo, benchè se raxona che morì pure santa*[1]. »

[1] Duo copie manuscritte di questi sermoni, con data ed ortografia del 1372, sono citate del Tiraboschi, vol. V, lib. 3.



CCLV

LA MORT DE LAURE RENDRA LA SIENNE PLUS DOUCE.

I' mi soglio accusare ; ed or mi scuso.

Je me plaignais naguère, à présent je souris.
Oui, je me félicite et très-heureux m'estime
De l'honnête prison, de la blessure intime,
Qui m'ont fait si longtemps des jours endoloris.

Oui, les Parques, — c'est un de leurs jeux favoris,
Ont brisé le fil d'or d'une noble victime.
Mais du trésor perdu le regret légitime
M'a du moins de la mort inspiré le mépris.

Oui, je le crois, jamais au monde il ne fut d'âme,
Si fière de sa vie et de sa liberté,
Qui n'eût alors rompu sa propre volonté ;

Qui n'eût plutôt gémi sans fin pour cette dame,
Que chanté pour une autre, et qui n'eût souhaité
De vivre en son servage ou mourir de sa flamme !

Ces derniers vers montrent la vivacité du sentiment qui survivait dans le cœur du poëte :

« Son amour, dit M. Mézières, loin de s'éteindre faute de satisfaction, n'en a pas moins vécu et fleuri plus de trente ans. Il a, par conséquent, éprouvé et chanté ce que nous appelons l'amour platonique, c'est-à-dire un amour beaucoup plus humain que ne l'était chez Socrate et chez Platon le culte philosophique de la beauté absolue, mais beaucoup moins matériel que l'amour ordinaire, puisqu'on lui interdisait de jamais posséder l'objet aimé, et qu'il survivait à cette interdiction. Grâce à Pétrarque, cet élément spiritualiste qui se dégageait avec peine des mœurs grossières du moyen âge, se conserve aujourd'hui dans une grande œuvre d'art, et, depuis qu'une main de génie l'a gravé en caractères durables, compte au premier rang, parmi les sentiments nouveaux qui distinguent le monde moderne du monde ancien. » (*Pétrarque*, *Etude*, p. 144.)



CCLVI

IL IMMORTALISERA LE NOM DE LAURE, SI DIEU LUI PRÊTE VIE.

Due gran nemiche insieme erano aggiunto.

Deux trésors ennemis, la Vertu, la Beauté,
Régnaient si bien d'accord dans cette âme choisie,
Que chacune exerçait sa part de royauté
Sans qu'entre elles survînt la moindre jalousie.

La mort les sépara sans nulle courtoisie.
L'une est allée au ciel, prix de sa loyauté,
L'autre, en tout son éclat brutalement saisie,
De la tombe a déjà subi la cruauté.

Les suaves façons et les paroles sages
Venant d'un lieu sublime, et les derniers présages
Lus dans ces doux regards dont le feu m'enivra :

Tout est perdu !... Du moins, si Dieu me prête vie,
Mes chants diront encor celle qui m'est ravie,
Et peut-être son nom dans les siècles vivra.

Dire d'une femme qu'elle est belle et sage, c'est en faire le plus grand éloge, car la sagesse et la beauté ne vont guère de compagnie. Les anciens avaient déjà remarqué l'incompatibilité qui existe entre l'une et l'autre. On lit dans Ovide qu'il y a entre elles discord complet : *Lis est cum forma magna pudicitiæ;* et ailleurs, que les laides sont vertueuses, à moins qu'elles ne soient assez apprivoisées pour faire les avances :

> Ludite, formosæ; casta est, quam nemo rogavit,
>   Aut, si rusticitas non vetat, ipsa rogat.

Pétrone a signalé la rareté de l'alliance des deux ennemies : *Raram facit mixturam cum sapientia forma.* Juvénal a dit de même :

> . . . . Rara est adeò concordia formæ
> Atque pudicitiæ.....

Et Sénèque s'est permis d'écrire que la vertu est le signe de la laideur : *Pudicitia est argumentum deformitatis.*



CCLVII

FÉLICITÉ PASSÉE, MISÈRE PRÉSENTE.

Quand 'io mi volgo indietro a mirar gli anni.

Quand je vois que les ans, dans leur fuite insensible,
Ont entraîné l'essaim de mes rêves dorés,
Ont éteint mon ardeur dans les pleurs dévorés,
Ont rendu mon repos désormais impossible;

Ont en deux parts rompu mon trésor indicible
Pour mettre l'une au ciel, et ses traits adorés
Sous le funèbre abri des cyprès éplorés,
Et m'ont enfin de maux criblé comme une cible,

Alors je me secoue et me trouve si nu
Qu'au comble du malheur je me crois parvenu,
Que je me prends moi-même en pitié douloureuse.

O mon Etoile ingrate! ô Destin sans émoi!
O Mort! jour à jamais doux et cruel pour moi!
Quel abîme profond votre rigueur me creuse!

Pétrarque a consacré à la Mort toute la sextine IX. Voici les 2e, 9e et 12e strophes :

« Cruelle, acerbe, inexorable Mort, tu m'as donné un motif de n'être plus joyeux, et de passer au contraire toute ma vie dans les pleurs, et mes jours dans les ténèbres, et dans le deuil mes nuits. Mes pénibles soupirs ne s'exhalent plus en rimes, et il n'est pas de style qui ne soit vaincu par mon cruel martyre.

« Que n'ai-je à présent un style si touchant, qu'il pût retirer ma Laure des mains de la Mort, comme Orphée reprit son Eurydice sans employer de rimes, et ainsi je vivrais encore plus joyeux que jamais. Si cela ne se peut, qu'une de ces nuits ferme enfin ces deux sources de pleurs !

« O vous qui soupirez sous de meilleures nuits, qui écoutez des paroles d'amour ou en répétez dans vos rimes, priez pour que la Mort ne soit plus sourde à mes vœux ; car elle est le port des infortunes et le terme des pleurs. » (Tr. de Gramont, p. 225.)



NEUVIÈME SÉRIE

La vie du poëte, pendant les premières années qui suivirent la mort de Laure, est résumée comme il suit par Lamartine :

« Si Pétrarque avait le cœur inguérissable, il avait l'imagination trop vive pour ne pas se débattre et se relever sous la douleur ; il promena ses tristesses, sans cesse évaporées dans ses beaux vers, de Parme à Florence, de Florence à Rome ; il donna à ses amis, et surtout à Boccace, le plus cher et le plus affectionné de tous, les loisirs qu'il donnait jusque-là à ses pensées d'amour. Sa vie est celle d'un homme de passion éteinte, mais de goût survivant, qui trompe les heures tantôt avec la philosophie, tantôt avec la poésie, toujours avec la piété et l'amitié. Tristesse au fond du cœur, sourire encore sur les lèvres. Son talent avait grandi sous ses larmes. Il habite tantôt Parme, tantôt Padoue, tantôt Venise, recherché, aimé, caressé par tous les hommes éminents de ces différentes villes. Nul homme ne jouit aussi complétement, mais aussi modestement, de sa gloire ; il n'avait que l'ambition de la postérité et du ciel : il était amoureux d'une mémoire.

« Il eut cependant quelques rechutes d'amour plus profane que l'amour éthéré qu'il nourrissait pour Laure ; il ne cherche pas à s'en excuser lui-même. Indépendamment de son fils Jean, né d'une mère inconnue à Avignon (Lamartine oublie une fille), il parle dans ses lettres et dans ses sonnets (CCXXX et CCXXXIX) d'une belle et jeune dame d'Italie dont les charmes rendaient malgré lui à son cœur des sentiments qu'il rougissait de rallumer. C'est pour la fuir sans doute qu'il résolut

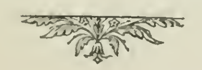
une septième fois de revenir encore à Vaucluse. » (*Cours fam. de litt.*, t. VI, p. 89.)

Réparons quelques omissions de Lamartine.

En 1349, Pétrarque perd plusieurs amis (V. le Commentaire du sonnet CCXLVI) et fait une visite au tombeau de Virgile, son poëte favori.

En 1350, il reçoit un canonicat à Padoue. A la fin de l'été, il passe par Florence, se lie avec Boccace et part pour Rome où le jubilé attirait un grand concours d'étrangers. « Ce fut à l'époque de ce jubilé, dit l'abbé Roman (p. 171), que Pétrarque rompit tout commerce avec le beau sexe. Quoique verd encore, pour me servir de ses termes, il se sentit autant d'aversion pour les femmes qu'il avoit eu de goût pour elles auparavant. » Il rentre à Padoue par la Toscane et par Arezzo, son pays natal, qui lui fait une ovation.

En 1351, deux chartreux qu'il rencontre chez un évêque lui apprennent la courageuse conduite de son frère Gérard pendant la peste (V. sonnet LXX). Il revoit ses papiers et jette au feu plus de mille épîtres ou pièces de vers. Il écrit à son ami le doge Dandolo, sur la malheureuse rivalité de Venise et de Gênes. Florence le réclame et lui rend ses biens (V. sonnet CCXXXVII). Le 3 mai, il repart pour Vaucluse sans aller à Florence, s'arrête à Mantoue, à Parme, à Plaisance, et n'arrive à Vaucluse que le 26 juin, où il demeure jusqu'au mois de mai 1353.



CCLVIII

OU SONT LES CHARMES ET LES QUALITÉS DE LAURE !

Ov' è la fronte che con picciol cenno.

Qu'est devenu le front qui par un léger pli
Disposait à son gré de mon cœur assoupli?
Dans quels regards trouver la double flamme claire
Qui de mes pas errants fut l'étoile polaire?

Où donc est le savoir, le mérite accompli,
Le sens droit, clairvoyant, d'honnêteté rempli?
Où sont donc les attraits et les moyens de plaire
Flagellant mes désirs comme le grain sur l'aire?

Où donc est le visage aimable et bienveillant
Qui savait ranimer mon esprit défaillant,
Qui savait adoucir mes plus vives alarmes?

Où donc est-elle enfin celle qui m'asservit?...
Ah! combien elle manque au monde qui la vit!
Et combien à mes yeux qui n'ont plus que des larmes!...

Pétrarque ne pleure pas seulement les beautés de l'âme, il regrette aussi celles du corps. Pourquoi pense-t-il à ce corps qui n'est plus que poussière, qui est à jamais perdu pour lui? Pourquoi ne s'occupe-t-il pas uniquement de cette âme qui vit au ciel et qu'il peut y revoir?

Hélas! parce qu'il est homme; — parce que cette âme et ce corps sont inséparables dans son souvenir; — parce qu'en se rappelant les qualités de l'âme, il se rappelle involontairement les charmes qu'elle répandait sur le corps. N'est-ce pas l'âme qui brillait dans les regards, qui chantait dans la voix, qui souriait sur les lèvres? N'est-ce pas l'âme qui complétait la beauté physique par la grâce du geste, de la démarche, de la physionomie? N'est-ce pas le corps enfin qui lui a fait connaître l'âme et qui, même avec sa poussière qu'il sait ranimer, la lui représente encore de la manière la plus saisissante?

La dualité matérielle et spirituelle de l'homme ne lui permet pas de s'élever tout entier dans les régions célestes; il a toujours un pied sur la terre.



CCLIX

IL PORTE ENVIE A LA TERRE ET AU CIEL QUI SE SONT PARTAGÉ SON TRÉSOR.

Quanta invidia io ti porto, avara terra.

Combien je suis jaloux, ô terre, des baisers
Dont tu couvres le corps de cette noble dame!
Tu caches dans ton sein mon souverain dictame,
Les traits par qui mes maux se croyaient apaisés.

Combien j'estime heureux les nuages rosés,
O ciel, qui t'ont porté cette sainte et belle âme!
Ton azur m'a ravi l'aliment de ma flamme;
Mes liens les plus doux sont à jamais brisés.

Que ne suis-je au milieu des phalanges bénies,
Qui contemplent là-haut ses grâces infinies
Et son front lumineux qui dirigeait mes pas!

Qui le croirait jamais? La mort me fait envie,
La mort qui, dans le deuil ayant plongé ma vie,
Demeure en ses beaux yeux et ne m'appelle pas...

L'*Ecclésiastique* conseille de pleurer les morts deux ou trois jours, selon leur mérite : *Fac luctum secundum meritum ejus uno die vel duobus.* Ch. 38.

Priam, dans l'*Iliade*, demande à Achille neuf jours pour pleurer Hector.

Pétrarque pleura Laure dix ans dans ses sonnets et peut-être toute sa vie dans son cœur. Il pleurait à la manière antique.

« L'antiquité, dit le P. Matthieu Martin, versoit tant de larmes sur les trespassés, qu'on en remplissoit des vases tout pleins pour les enterrer avec, et là auprès d'une lampe ardente ou un mortier brûlant, qui par artifice ne s'esteignoit jamais ; ils vouloient dire que ni l'amour ni la douleur ne mourroient point, et qu'à tout jamais ils en auroient les larmes aux yeux, l'amour au cœur et le souvenir en l'âme. » Ch. 22.

Pétrarque se plaint ici de ce que la mort ne l'appelle pas. Pourquoi vivre ? dit-il dans son *Africa.* De misère en misère on chemine vers la tombe ; la mort est le premier des biens.

Irrequietus homo perque omnes anxius annos
Ad mortem festinat iter : mors optima rerum.



CCLX

LES LIEUX QUI LUI PLAISAIENT DU VIVANT DE LAURE N'ONT PLUS D'ATTRAITS SANS ELLE.

Valle che de' lamenti miei se' piena.

De mes soupirs émus, ô riante vallée,
Fleuve dont souvent l'onde à mes pleurs fut mêlée,
Arbres qui m'abritiez au bord du flot bruyant,
Hôtes craintifs des bois par vos jeux m'égayant;

Air frais que j'ai tiédi par ma plainte exhalée,
Pelouse que mes pas ont tristement foulée,
Colline dont j'aimais le sentier verdoyant,
Et qui n'as plus pour moi ton aspect attrayant :

Je reconnais en vous votre forme première;
Mais depuis que mes yeux ont perdu leur lumière,
Il me semble vous voir sous un plus sombre jour.

C'est ici que brilla Laure, mon bien suprême.
Je viens chercher sa trace et gémir au lieu même
D'où son âme partit pour l'éternel séjour.

L'auteur de *la Solitude*, Zimmermann, a écrit sur Vaucluse les lignes suivantes :

« Cette passion brûlante, ce délire de l'amour, condamnés par la raison et la morale, se développent dans le cœur d'Héloïse et d'Abeilard par l'effet de la solitude et de la séquestration du monde.

« Pétrarque, dont l'amour était d'une nature plus délicate que celui d'Héloïse, a éprouvé comme elle que l'amour touche de près à la mélancolie, car il a bien souffert de cette passion. A la fleur de l'âge, il s'en alla près de la source de Vaucluse chercher un refuge pour ses douleurs. « Mais, hélas ! dit-il, je ne savais ce « que je faisais ; je ne pouvais trouver le secours dont « j'avais besoin. Partout je portais avec moi mes in- « quiétudes cruelles. Seul, délaissé, sans appui, je souf- « frais plus dans ma retraite qu'en tout autre lieu. « Sans cesse dévoré par l'amour, j'exhalais dans les val- « lées ces soupirs et ces plaintes que l'on a entendus « partout et dont on a trouvé le son agréable. » (Extrait d'une lettre de 1349. V. *Mém. de l'abbé de Sade*, t. III, p. 10.)

« L'amour était dans l'âme de Pétrarque un noble combat de la vertu, une volupté du cœur élevé au-dessus des désirs terrestres, une douce mélancolie, une harmonie céleste. Dans le cœur d'Héloïse et d'Abeilard, c'était une effervescence impétueuse, c'était le bouillonnement d'une ardeur sensuelle. » (Trad. de X. Marmier, p. 80.)



CCLXI

DANS UN SONGE EXTATIQUE IL SE CROIT ATTIRÉ AU CIEL PAR LAURE, ET PEU S'EN FAUT QU'IL N'Y RESTE.

Levommi il mio pensier in parte ov' era.

Par la pensée, un jour d'extase ravissante,
J'atteignis le séjour de celle qui n'est plus.
Dans le troisième ciel, au milieu des élus,
Je la revis plus belle et plus compatissante.

Elle me prend la main, et sa voix caressante
Me dit : « Ami, c'est moi qui sur terre te plus.
« Sois ferme dans les maux qui te sont dévolus
« Et tu partageras mon ivresse incessante.

« Mon céleste bonheur ne peut être compris.
« Je n'attends que toi seul et — ce dont tu t'épris —
« Mon corps qui renaîtra pour la gloire immortelle! »

En laissant ma main libre, ah! pourquoi se tut-elle?
Car, au son de sa voix qui charma mes esprits,
Peu s'en fallut qu'au ciel je restasse près d'elle.

« Le plus beau de ces sonnets, dit Ginguené, est sans contredit celui-ci; je le mets, dans cette seconde partie, au même rang que le sonnet *Solo e pensoso* (XXVIII), dans la première, et même encore au-dessus. C'est une vision dont l'idée est sublime, quoique simple, et qui est rendue dans l'original en vers aussi sublimes que l'idée. » (*Hist. litt. d'Italie,* t. II, p. 540.)

« Toute son âme, dit Lamartine, se répandait en vers qui sont des larmes, et en prières qui sont à la fois de la religion et de l'amour : afin d'innocenter sa passion, il éprouvait le besoin de la confondre avec sa piété. Ses méditations les plus saintes n'étaient que des entretiens sacrés avec l'âme de Laure. Cette forme de l'amour, la plus belle de toutes, parce que c'est la forme immortelle, n'avait pas été inventée avant Pétrarque. Sainte Thérèse l'inventait en sens inverse vers le même temps en Espagne, appliquant à l'amour divin les extases, les expressions, les images de l'amour terrestre. » (*Cours fam. de litt.,* t. VI, p. 89.)



CCLXII

IL CONFIE SA DOULEUR AUX TÉMOINS DE SA FÉLICITÉ PASSÉE.

Amor, che meco al buon tempo ti stavi.

Amour qui, dans le temps de mes désirs secrets,
Me suivis sur ces bords à nos pensers propices,
Où de mes doux serments, formés sous tes auspices,
Avec le fleuve et moi souvent tu discourais!

Fleurs, feuillage, parfums, pelouse, ombrage frais,
Grottes, brises, vallons, montagnes, précipices,
Plaine enfin qui de pourpre au soleil te tapisses
Et dont l'aspect riant apaisait mes regrets!

O des vastes forêts nomades habitantes,
O Dryades! et vous qu'abrite et que nourrit
Le palais de cristal des ondes palpitantes!

Ma vie, autrefois douce, à présent s'assombrit.
Moins lugubre est la mort à ma perte obstinée.
Mais l'homme, que peut-il contre sa destinée?

Pétrarque prend l'Amour et toute la nature à témoin de sa tristesse, et cependant il s'était senti attiré à Vaucluse. Voici ce qu'il écrivait à un ami, peu de temps avant son retour (26 juin 1351), pour se justifier de ne pas tenir la promesse qu'il avait faite de s'établir à Florence :

« Vous savez que j'avois résolu de ne plus retourner à Vaucluse. Il m'a pris tout à coup le désir d'y aller, dont je n'ai pas été le maître. Aucune espérance ne m'y attire ; ce n'est pas le plaisir, dans un endroit aussi sauvage ; ce n'est pas l'amitié (le plus honnête de tous les motifs qui peuvent déterminer les hommes). Quels amis pourrois-je avoir dans un désert où les habitants, uniquement occupés de leurs filets ou de la culture de leurs oliviers et de leurs vignes, ignorent les douceurs de la société et de la conversation ? Voici ce que je puis alléguer de plus raisonnable pour excuser cette variation de mon âme. C'est l'amour de la solitude et du repos qui m'a fait prendre le parti que j'ai pris. Trop connu, trop recherché dans ma patrie, loué, flatté même jusqu'au dégoût, je cherche un lieu où je puisse vivre seul, inconnu et sans gloire. Rien ne me paroît préférable à une vie solitaire et tranquille.

« L'idée de mon désert de Vaucluse s'est présentée à moi avec tous ses charmes : en me représentant ces collines, ces fontaines, ces bois si favorables à mes études, j'ai senti dans le fond de l'âme une douceur que je ne saurois rendre. Je ne suis plus étonné de ce que Camille, ce grand homme que Rome exila, soupi-

CCLXIII

SI LA MORT DE LAURE N'AVAIT ARRÊTÉ SON ARDEUR TOUJOURS CROISSANTE, SES CHANTS AURAIENT ATTENDRI LES ROCHERS.

Mentre che 'l cor dagli amorosi vermi.

Tant que mon cœur, en proie au démon tentateur,
Se sentit consumé par la fièvre amoureuse,
Je traînais par les monts ma plainte langoureuse,
Cherchant partout les pas de l'ange inspirateur.

Et j'osai dans mes vers, moi très-humble chanteur,
Accuser sa vertu d'être trop rigoureuse;
Mais en cette saison de fougue malheureuse,
Je pensais et rimais comme un novice auteur.

Ce feu va s'éteignant et presque en paix me laisse.
Ah! si de jour en jour, si jusqu'à la vieillesse,
Comme du temps de Laure, il fût allé croissant;

Fier de ces doux accords, dont le deuil me désarme,
J'aurais vu les rochers se briser, fondre en larme,
Tant mon style avec l'âge aurait été puissant!

roit après sa patrie, quand je pense qu'un homme, né sur les rives de l'Arno, regrette un séjour au delà des Alpes. L'habitude est une seconde nature. Cette solitude, à force de l'habiter, est devenue comme ma patrie. Ce qui me touche le plus, c'est que je compte y mettre la dernière main à quelques ouvrages que j'ai commencés. J'ai été curieux de revoir mes livres, de les tirer des coffres où ils étoient renfermés, pour leur faire voir le jour, et les remettre sous les yeux de leur maître.

« Enfin, si je manque à la parole que j'avois donnée à mes amis, ils doivent me le pardonner; c'est l'effet de cette variation attachée à l'esprit humain, dont personne n'est exempt, excepté ces hommes qui ne perdent pas de vue le souverain bien. L'identité est la mère de l'ennui, qu'on ne peut éviter qu'en changeant de lieu. » (*Mém. de l'abbé de Sade*, t. III, p. 133.)



CCLXIV

IL PRIE LAURE DE REGARDER DU CIEL LES BORDS DE LA SORGUE OU IL LANGUIT, ET D'OUBLIER LE LIEU DE SA NAISSANCE OU ELLE FUT MALHEUREUSE.

Anima bella, da quel nodo sciolta.

Belle âme qui, brisant les liens de la terre,
Quittas le plus beau corps et le plus gracieux,
D'un regard de pitié puisses-tu voir des cieux
Mon existence sombre et mon cœur solitaire !

Loin de moi maintenant l'erreur involontaire
Qui rendit ton aspect si farouche à mes yeux !
Ne t'étonne donc pas de mon front soucieux,
Mais entends les soupirs que mon sein ne peut taire.

Contemple les rochers d'où la Sorgue jaillit ;
Là tu verras quelqu'un qui jamais ne faillit
A bénir ton doux nom au bord de l'onde claire.

Mais ne regarde pas le malheureux séjour
Où tu vécus d'ennuis, où naquit notre amour ;
Là rien qui soit honnête et qui te puisse plaire.

Les deux tercets désignent des lieux différents : le premier, la vallée de Vaucluse, et le second, la ville d'Avignon, où résidait Laure et où Pétrarque la vit pour la première fois.

Les commentateurs, qui ne veulent pas que Laure soit d'Avignon et de la maison de Noves, prétendent que le second tercet se rapporte aussi à la vallée de Vaucluse et à quelque humble village ou bourgade qui serait le pays de Laure et dont elle aurait honte.

L'abbé de Sade dit qu'ils ont mal compris ces trois vers, dont voici la traduction littérale : *Ce lieu où fut ta demeure et où naquit notre amour, je veux que tu l'abandonnes et l'oublies pour ne pas voir parmi les tiens ce qui t'a déplu.* « Ce qui déplaisoit à Laure dans sa famille, dit-il (p. 45 des notes du tome Ier), c'étoit la mauvaise conduite de ses enfants et la jalousie injuste de son mari. »

Cette interprétation, qui s'applique parfaitement à Laure de Noves et à la ville d'Avignon, concorde seule avec l'*in tuoi* du texte.



CCLXV

LES PAS DE LAURE DONT IL CHERCHE LA TRACE TENDENT TOUS A LA CÉLESTE VOIE.

Quel Sol che mi mostrava il cammin destro.

Ce soleil, doux flambeau de ma verte saison,
Qui du ciel me montrait la route la meilleure,
Quand de ce triste monde il partit avant l'heure,
Dans la tombe enferma sa charnelle prison.

Depuis lors je m'en vais sans but et sans raison,
Portant le souvenir de celle que je pleure.
Le monde que je pleure et qu'à peine j'effleure,
Me paraît un désert dans un morne horizon.

Ainsi je m'achemine où je la vis naguère,
Et l'Amour, qui me fait une éternelle guerre,
En me donnant espoir accompagne mes pas.

Je cherche Laure en vain ; mais je trouve avec joie
Ses traces conduisant à la céleste voie,
Loin des lacs infernaux qu'elle ne verra pas.

Pétrarque exhala sa douleur dans ses sonnets pendant dix ans, et, lorsque sa muse fut muette, Laure ne cessa pas d'être présente à sa pensée. Tous les jours, en feuilletant son Virgile, il avait sous les yeux une note commémorative qu'il y avait jointe à la nouvelle de sa mort.

Cette note, qui précise le lieu de la première rencontre et celui de la sépulture de Laure (deux églises d'Avignon), qui attribue par conséquent l'honneur d'avoir inspiré Pétrarque à Laure de Noves, mariée à Hugues de Sade, cette note, dis-je, devait être et fut traitée d'apocryphe par les partisans de Laure de Chiabaud et de Laure des Baux. L'abbé de Sade défendit victorieusement son authenticité dans une dissertation spéciale, à la fin du 1er volume de ses *Mémoires*. Entre autres arguments, il développe ces deux-ci :

1° Que la note fut reproduite dans les manuscrits et dans les œuvres imprimées avec mention de son origine (*manu propria Petrarchæ*), et ne souleva aucun doute. jusqu'à ce qu'il plut à Velutello de l'attaquer : elle ne cadrait pas avec sa Laure de Chiabaud, qu'il avait découverte à Cabrières vers 1520;

2° Que la note fut écrite de la main de Pétrarque, d'après les imposants témoignages de Fulvio Ursini, Tomasini, Bernardin Ferrati et de quatre préfets successifs de la bibliothèque Ambrosienne de Milan, où le manuscrit de Virgile avait été déposé par le cardinal Borromée.

Je pense être agréable au lecteur en lui faisant con-

CCLXVI

INSUFFISANCE DE SA MUSE POUR LOUER LAURE.

Io pensava assai destro esser sull' ale.

J'espérais follement prendre un essor habile,
Ayant l'appui de Laure à défaut de vigueur,
Pour célébrer le nœud d'étreinte indélébile
Que la mort essaya de rompre avec rigueur.

A l'œuvre j'ai senti ma muse plus débile
Qu'un brin d'herbe accablé du poids de sa longueur.
« Sans la force, ai-je dit, l'aile reste immobile
« Ou, pour choir de plus haut, s'élève avec langueur. »

L'éloquence, après tout, et le plus grand génie
N'imiteront jamais la candeur infinie
Dont la nature orna cette fleur de beauté.

L'Amour de tant d'attraits l'avait aussi pourvue
Qu'à peine si j'osais en réjouir ma vue.
Ah! que j'ai du destin maudit la cruauté!

naître ce manuscrit et la fameuse note qui lui est adhérente. Commençons par le manuscrit :

« Pétrarque, dit l'abbé de Sade, avoit un manuscrit écrit sur parchemin, où étoit le texte de Virgile, avec les notes de Servius en assez gros caractère gothique. Il écrivoit ses remarques à la marge, et il en a inséré quelques-unes dans le texte. Le premier feuillet est orné de peintures qui représentent le sujet de l'*Énéide*. On prétend que ces peintures sont de Simon de Sienne[1].

« Pétrarque, étant à Parme le 19 mai 1348, y reçut une lettre de son ami Socrate, qui lui apprenoit que Laure étoit morte de la peste le 6 avril 1348, et qu'on l'avoit enterrée le jour même dans l'église des Cordeliers après vêpres. Pétrarque, extrêmement touché de ce triste événement, en écrivit quelques circonstances sur une feuille de papier, avec les réflexions qu'il lui avoit fait faire; et pour tenir toujours présent à son esprit le souvenir d'une si grande perte, qui devoit le détacher entièrement du monde, il colla ce papier contre le bois de la reliure de son Virgile, qui revenoit souvent sous ses yeux. Tomasini assure que c'étoit un an-

[1] Suivant l'abbé Roman, qui a vu le manuscrit, le frontispice représente Virgile assis avec un livre à la main au pied d'un arbre, un berger qui trait une brebis, un cultivateur qui élague un arbre, une autre figure et ces deux vers :

Mantua Virgilium qui talia carmine finxit;
Sena tulit Simonem digito qui talia pinxit.

CCLXVII

IL OSE PEINDRE LA BEAUTÉ PHYSIQUE DE LAURE, MAIS NON SA BEAUTÉ MORALE.

Quella per cui con Sorga ho cangiat 'Arno.

Celle pour qui je vins vers la Sorgue fleurie,
Abandonnant l'Arno pour aimer librement,
A changé ses douceurs et mon ravissement
En accès de tristesse et de sauvagerie.

J'ai tenté maintes fois (ô vaine rêverie !)
De peindre dans mes vers son visage charmant,
Afin que sa beauté brille éternellement ;
Mais je n'ai pu fixer son image chérie.

J'esquisse quelques-uns de ses traits gracieux
En elle répandus comme l'étoile aux cieux ;
Et leur perfection, plus ou moins je l'exprime.

Mais sitôt que j'arrive aux charmes de l'esprit,
A ce qui part du cœur, nous embaume et sourit,
Là se trouve en défaut mon courage et ma rime.

cien usage d'écrire sur le livre qu'on lisoit le plus souvent les choses dont on vouloit se retracer quelquefois le souvenir. » (*Mém.*, t. I, p. 50 des notes.) — Voici la note (d'après les pièces justificatives VIII et IX, t. III, et d'après l'abbé Roman, qui a vu l'original, p. 461):

NOTE DU VIRGILE DE PÉTRARQUE.

S...[1] *Laurea, propriis virtutibus illustris, et meis longum celebrata carminibus, primum oculis meis apparuit sub primum adolescentiæ meæ tempus, anno Domini MCCCXXVII, die sexta mensis aprilis, in ecclesia Sanctæ Claræ Avenionensis, hora matutina.*

Et in eadem civitate, eodem mense aprilis, eadem die sexta, eadem hora prima, anno autem Domini MCCCXLVIII, ab hac luce lux illa subtracta est, cum ego forte tunc Veronæ essem, heu

Laure, illustre par ses propres vertus et célébrée longtemps par mes vers, apparut à mes yeux pour la première fois le six avril 1327, à l'heure matinale, dans l'église de Sainte-Claire d'Avignon. J'étais alors dans ma première jeunesse.

Dans la même ville, même jour, même heure (six du matin), mais l'an 1348, cette lumière a disparu de ce monde. J'étais par hasard alors à Vérone, ignorant, hélas! le coup qui me frappait; car la

[1] Abréviation de *Sancta*, suivant Marsand. Cette épithète, donnée à Laure de son vivant (Sonnet 192), était naturelle après sa mort dans la bouche de Pétrarque. — L'initiale S manque aux textes des deux abbés.

CCLXVIII

C'EST L'AMOUR QUI L'INVITE A CÉLÉBRER LAURE.

L' alto e novo miracol ch' a' dì nostri.

Cet ange que le ciel a trop tôt rappelé,
Qui ne fit qu'effleurer la terre de son aile
(Car Dieu ne permit pas que la forme charnelle
Privât d'un tel joyau le royaume étoilé) :

Amour veut qu'en mes vers à tous soit dévoilé
Son front resplendissant de beauté solennelle,
Et qu'en ce monde même une gloire éternelle
Consacre son doux nom à mes larmes mêlé.

Mes chants n'ont pas encor la grâce qui captive ;
Les accents échappés à ma muse plaintive
Sont loin d'être aussi purs que mon cœur les rêvait.

Mais à quoi bon d'ailleurs un chef-d'œuvre lyrique?
Un simple mot vaut mieux qu'un long panégyrique :
Bienheureux qui vit Laure alors qu'elle vivait !

fati mei nescius! Rumor autem infelix per litteras Ludovici mei me Parmæ reperit anno eodem, mense maïo, die decima nona, mane.

Corpus illud castissimum ac pulcherrimum in loco Fratrum Minorum repositum est ipsa die mortis ad vesperam; animam quidem ejus, ut de Africano ait Seneca, in cœlum, unde erat, rediisse persuadeo mihi.

Hæc autem ad acerbam rei memoriam amara quadam dulcedine scribere visum est hoc potissimum loco, qui sæpe sub oculos meos redit, ut scilicet nihil esse deberet quod amplius mihi placeat in hac vita, et effracto majori laqueo, tempus esse de Babylone fugiendi, crebra horum inspectione, ac fugacissimæ ætatis existimatione commoveor; quod prævia

triste nouvelle m'en fut apportée à Parme par une lettre de mon cher Louis, le dix-neuf mai, au matin.

Ce corps si beau, si chaste, fut enseveli le même jour, après vêpres, dans l'église des Frères Mineurs (Cordeliers). Je ne doute pas que son âme ne soit retournée au ciel, d'où elle était venue, comme Sénèque le dit de Scipion l'Africain.

Pour me retracer le triste souvenir d'une si grande perte, j'éprouve une sorte de plaisir, mêlé d'amertume, à écrire ceci, et je l'écris de préférence sur ce livre qui revient souvent sous mes yeux. La vue fréquente de ces lignes et le rapide déclin de l'âge me feront penser qu'il n'y a plus rien dans cette vie qui doive me plaire et qu'il est temps

CCLXIX

LE RETOUR DU PRINTEMPS.

Zefiro torna, el 'l bel tempo rimena.

Le printemps nous ramène avec sa tiède haleine
Le ciel pur, les beaux jours, les plantes et les fleurs,
Et Progné gazouillant et Philomène en pleurs,
Et tout ce qui verdoie aux monts et sur la plaine.

Mai réveille l'amour dont la nature est pleine.
Tout s'émeut, tout s'anime aux premières chaleurs :
L'insecte pour aimer prend de vives couleurs ;
Au bois aime la biche et dans l'air la phalène.

Plus douloureux, hélas! moi, je sens revenir
Les soupirs que j'exhale au touchant souvenir
De celle qui partit pour les sombres rivages.

Les prés, les champs, les fleurs, les oiseaux que j'aimai
Et les chastes beautés, tout cela désormais
N'est pour moi qu'un désert plein de bêtes sauvages.

Dei gratia, facile erit præteriti temporis curas supervacuas, spes inanes, et inexpectatos exitus acriter ac viriliter cogitanti.

que je renonce à Babylone, puisque le lien le plus fort qui m'y attachait vient d'être brisé. Cela, grâce à Dieu, me deviendra facile en considérant avec une résolution virile les soins superflus du passé, les vaines espérances et l'imprévu des événements.

Plusieurs écrivains que cette note contrarie n'osent pas nier qu'elle soit de Pétrarque. Pour l'écarter, ils supposent, malgré les témoignages en faveur du *manu propria,* que le texte conservé sur le Virgile n'est pas l'original, mais une copie infidèle. Suivant M. d'Olivier Vitalis (p. 203), le copiste aurait simulé l'exactitude avec l'*S* du commencement, abréviation de *sic*. Le même auteur veut que l'on traduise *forte tunc* par *peut-être alors*, pour faire entendre que Pétrarque n'était pas sûr de sa mémoire. — Voilà de quels pauvres arguments se servent les adversaires de l'abbé de Sade.

La principale objection contre l'authenticité de la note latine consistait à dire que le manuscrit de Virgile était passé par plusieurs mains dans le cours du quinzième siècle avant d'arriver à la bibliothèque Am-

CCLXX

LES PLAINTES DU ROSSIGNOL

Quel rosignuol che sì soave piagne.

Ce rossignol, qui si mélodieusement
Pleure ses fils peut-être et sa chère compagne,
A rempli de douceur le ciel et la campagne
Par ses chants qu'on dirait empreints de sentiment.

Et, pour renouveler, chaque nuit, mon tourment,
Au vallon solitaire il vient et m'accompagne.
Mais je n'en veux qu'à moi du trouble qui me gagne
Pourquoi crus-je immortel le trésor d'un amant ?

Sans peine le destin trompe l'âme amoureuse.
Ai-je pensé jamais qu'en terre ténébreuse
Se changerait sitôt tout ce que j'adorai ?

L'épreuve de la vie et des torrents de larmes
M'ont appris qu'ici-bas il n'est rien d'assuré
Qu'un cortége incessant de douleurs et d'alarmes.

brosienne, et que pendant ces migrations la note avait pu être supposée ou altérée.

L'abbé de Sade explique, dans sa dissertation sur cette note, que le précieux manuscrit fut légué par Pétrarque à son ami Jean de Dondi; que Gabriel de Dondi, fils de Jean, le légua en 1388 à son frère Gaspard; qu'il se trouva, on ne sait comment, à la bibliothèque de Pavie au milieu du quinzième siècle; qu'il en sortit d'une manière également inconnue pour devenir la propriété d'Antonio Pirro, puis d'Antoine Augustini et de Fulvio Ursini, et qu'à la mort de celui-ci, en 1600, il fut acquis par le cardinal Frédéric Borromée, qui le déposa dans la bibliothèque Ambrosienne.

Mais ces migrations ne sauraient être invoquées, selon l'abbé de Sade, contre l'authenticité, attendu que la note fut insérée, telle que nous la connaissons, dans les anciens manuscrits et dans les premières éditions des œuvres de Pétrarque. On la copiait et on l'imprimait sous le titre de : *Memorabilia quædam de Laura manu propria Fr. Petrarchæ scripta in quodam codice Virgilii in Papiensi bibliotheca reperto.* Personne jusqu'à Velutello ne douta qu'elle ne fût écrite de la main de Pétrarque.



CCLXXI

TRISTESSE ET REGRETS.

Nè per sereno ciel ir vaghe stelle.

Ni sur les flots calmés le sillon des vaisseaux,
Ni l'astre dans la nuit poursuivant sa carrière,
Ni le chevauchement d'une troupe guerrière,
Ni la biche qui fuit parmi les arbrisseaux ;

Ni les récits d'amour sous les nobles arceaux,
Ni le ciel exauçant une ardente prière,
Ni les dames jouant dans la verte clairière
Et mêlant leur voix douce à celle des ruisseaux ;

Ni rien au monde enfin au cœur ne peut m'atteindre,
Tant celle que je pleure en mourant sut éteindre
La flamme du désir qu'en ses yeux j'allumais.

Vivre m'est un supplice, et je n'ai qu'une envie,
C'est de bientôt rejoindre en quittant cette vie
Celle que j'aurais dû ne connaître jamais.

Lamartine a consacré les lignes suivantes au sonnet qui précède et à celui-ci :

« La consonnance ou la dissonance déchirante des chants du rossignol avec les gémissements muets du cœur blessé pendant les nuits d'insomnie est admirablement éprouvée dans quelques vers d'un des sonnets sans doute écrits dans un des retours de Vaucluse.

« Ce rossignol qui sanglote si mélodieusement, « peut-être sur la perte de ses petits ou de la chère « compagne de son nid, remplit l'air, le ciel et la val- « lée de notes si attendries et si tronquées par ses sou- « pirs qu'il semble accompagner toute la nuit mes pro- « pres lamentations et me remémorer ma dure des- « tinée. »

« Dans un des sonnets qui suivent (celui ci-contre), les plus splendides visions de la terre lui reviennent en mémoire, mais pour pâlir et se décolorer dans la nuit actuelle de son âme. » (*Cours fam.*, VI, 85.)

Virgile s'est aussi servi de la plainte du rossignol dans une comparaison :

> Qualis populea mœrens Philomela sub umbra
> Amissos queritur fœtus...



CCLXXII

IL ASPIRE A L'HEURE DE SA RÉUNION CÉLESTE
AVEC LAURE.

Passato è 'l tempo omai, lasso, che tanto.

Hélas! plus n'est le temps de l'ardeur amoureuse
Où pourtant de fraîcheur j'étais environné...
Plus n'est celle pour qui ma lyre a résonné...
Sa corde vibre encor, mais faible et langoureuse.

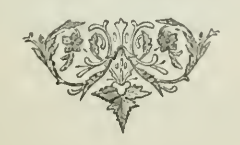
C'en est fait des beaux yeux, de la figure heureuse..
Mais le regard resta sur mon cœur pardonné,
Sur ce cœur imprudent qui s'est emprisonné
Dans le brillant réseau d'une âme généreuse.

Sous terre il l'a suivie et de là jusqu'aux cieux,
Où le laurier posé sur son front gracieux
Couronne avec éclat sa chasteté modèle.

Libre du voile humain qui me retient ici,
Au céleste séjour puissé-je aller aussi,
Et pour l'éternité me retrouver près d'elle!

« L'amour de Laure, dit Lamartine, était si réellement la vie intellectuelle et morale de Pétrarque, qu'après la disparition de cette étoile de son âme à l'horizon de la terre, le grand poëte cessa, pour ainsi dire, de vivre ici-bas pour suivre cette étoile au ciel ; son âme, jusque-là légère, mobile, inquiète, quelquefois errante, semble se revêtir du deuil éternel de Dante, après la mort de Béatrice, et s'ensevelir vivante dans le sépulcre et dans l'unique pensée de Laure. Ses sonnets deviennent graves et lapidaires comme des inscriptions sur des tombes.

« Maintenant, chante-t-il, que je promène un cœur « lourd et des regards humides, inclinés vers le sol, « dans un monde devenu pour moi aussi vide qu'une « cime dépouillée des Alpes, je vais explorant chaque « contrée, chaque place où je la vis autrefois, et toi « seule, ô passion qui me tortures! tu viens avec moi, « et tu me conduis à mon insu où je dois aller. « Hélas! ce n'est pas elle que j'y trouve, mais ce sont « ces saintes traces toutes dirigées vers cette région « supérieure qu'elle habite [S. CCLXV]. » (*Cours fam. de litt.*, t. VI, p. 81.)



CCLXXIII

IL SE RAPPELLE LE JOUR OU IL QUITTA LAURE
POUR LA DERNIÈRE FOIS.

Mente mia, che presaga de' tuoi danni.

O mon âme! toi qui, prévoyant tes tourments,
Aux jours heureux déjà triste et méditative,
Dans l'aspect adoré recherchais, attentive,
A tes maux à venir quelques allégements;

En voyant son maintien, son air, ses vêtements,
Et près de son sourire une larme furtive,
Tu pus bien murmurer avec ta voix plaintive :
Voici le dernier jour de mes enchantements.

O pauvre âme! pour nous quelle douceur extrême!
Et combien nous brûlions en cet instant suprême
Où je vis en partant ses regards attendris!

Alors à ses beaux yeux comme à des amis même
En garde je laissai mes plus nobles débris,
C'est-à-dire mon cœur et mes pensers chéris.

M. Mézières fait allusion à ce sonnet dans les extraits suivants :

« Lorsque Pétrarque apprit la triste nouvelle, ce ne fut pas tout à fait pour lui un malheur inattendu. Il avait laissé Laure souffrante, affaiblie sans doute par des couches multipliées, et en se séparant d'elle il avait surpris dans ses regards une expression de gravité et de tristesse qui ressemblait à un adieu. Depuis son arrivée en Italie, il pensait souvent à cette dernière entrevue avec de sinistres pressentiments... Quand enfin il fut certain que Laure était perdue pour lui, il se reprochait de n'avoir pas compris son dernier adieu, de n'avoir pas deviné, en la quittant, qu'il la quittait pour toujours : « Mon âme,... à ses actes, à ses paroles, à son visage, à ses vêtements (elle avait une robe de couleur sombre), à la compassion nouvelle mêlée à sa douleur, tu aurais bien pu dire, si tu t'étais avisée de tout : Ce jour-ci est le dernier de mes jeunes années. » (*Pétrarque, Etude*, p. 130.)



CCLXXIV

LAURE LUI A ÉTÉ RAVIE ALORS QU'IL POUVAIT CONVERSER LIBREMENT AVEC ELLE.

Tutta la mia fiorita e verde etade.

J'achevais ma saison de fleurs et de verdure,
Du feu dont je brûlais j'étais moins tourmenté,
Et ma vie approchait du temps désenchanté
Où de l'hiver de l'âge on ressent la froidure.

Déjà mon ennemie, et moins fière et moins dure,
Renonçait au soupçon dans son âme implanté,
Et son brillant regard, naguère épouvanté,
En délices changeait les tourments que j'endure.

Je voyais venir l'heure où l'amour se calmant
Avec la chasteté se rencontre aisément,
Et devise du cœur sans parole enflammée.

De mon prochain bonheur le trépas fut jaloux;
En mon chemin dans l'ombre il vint à pas de loups
Et comme un malfaiteur frappa ma bien-aimée.

La mort avait séparé les deux amants lorsqu'ils approchaient de l'âge où leurs pensées auraient pu s'unir plus librement. Ce regret est exprimé de la manière la plus touchante dans ce sonnet et les deux suivants. On croirait que Pétrarque vivait à Vaucluse, uniquement occupé de sa douleur. Mais dans son vaste cœur le sentiment patriotique et les devoirs de l'amitié tenaient une large place. Au lieu de retourner en Italie à l'automne de 1351, comme il l'avait promis, il resta dans le Comtat Venaissin jusqu'au printemps de 1353, et, presque toujours, il fut retenu près du pape pour suivre les affaires politiques et particulières auxquelles il s'intéressait. Peut-être son séjour forcé d'Avignon lui rendit-il plus chère sa vallée de Vaucluse.

Il écrivait à un ami en 1351 :

« En quittant ma patrie, j'avois promis à mes amis d'y retourner dans l'automne, mais je vois bien qu'il ne faut jamais prendre son parti de si loin. Le gladiateur ne se détermine que dans l'arène. Le temps, le lieu, l'amitié nous font souvent changer de résolution. Autant que j'en puis juger, il me faudra bien rester ici deux ans, pour achever tout ce que j'ai envie d'y faire. Mes amis me pardonneront si je ne leur tiens pas parole. L'inconstance de l'esprit humain doit me servir d'excuse. J'ai déjà prouvé que ce n'est qu'en changeant de lieu qu'on peut éviter l'ennui et le dégoût attachés à une vie sédentaire et uniforme. » (*Mém.*, t. III, p. 143.)

Et en 1352 :

« Votre Cicéron que j'ai mené avec moi dans ma so-

CCLXXV

BIENTÔT, EN CHEVEUX BLANCS, IL AURAIT PU PARLER DE SES PEINES PASSÉES AVEC DE RESPECTUEUX SOUPIRS.

Tempo era omai da trovar pace o tregua.

Après tant de combats certe il était bien temps
Que j'obtinsse la paix ou du moins une trêve.
J'étais en bonne voie et je touchais mon rêve;
Mais la mort m'enleva le but suivi vingt ans.

Car, de même qu'on voit fondre un jour de printemps
La neige, ainsi la vie a passé vite et brève,
Pour celle dont les yeux, les plus beaux depuis Eve,
Guidaient mes pas craintifs par leurs feux éclatants.

Mes cheveux blanchissaient. Encor quelques années,
Et nous pouvions, les mains l'une à l'autre enchaînées,
Nous parler de nos maux sans danger, sans émoi.

Combien avec respect, avec mélancolie
J'aurais ouvert mon cœur et peint cette folie
Dont elle souffre au ciel peut-être autant que moi!

litude de Vaucluse, a été étonné de la singularité du local qu'il n'avoit pas vu sans doute lorsqu'il fit le voyage de Narbonne[1]. Il est convenu que sa maison d'Arpinum, dont il fait une description si agréable, n'est pas entourée d'eaux plus fraîches et plus limpides que celles de la Sorgue. En vérité, cette fontaine ne le cède ni à la nymphe de Campanie ni à l'Aréthuse de Sicile. Elle est éloignée du grand chemin, ce qui fait sans doute que Cicéron ne l'a pas vue. Il faut aller la chercher exprès par curiosité ou pour goûter les douceurs du repos. Pour moi, quand je suis hors de l'Italie je ne respire qu'à Vaucluse. » (*Mém.*, t. III, p. 202.)

« Là, disait-il encore, tous les amis que j'ai et que j'ai eus, non-seulement ceux que j'ai éprouvés dans l'intimité et qui ont vécu avec moi, mais ceux qui sont morts bien des siècles avant moi, que je ne connais que par le bienfait des lettres, tous ceux dont j'admire ou les actions et le courage, ou les mœurs et la vie, ou la langue et le génie, tous ceux-là, de tous les lieux et de tous les âges, je les rassemble dans cette étroite vallée, et j'aime mieux converser avec eux qu'avec tant de gens qui ont l'air de vivre ! » (Traduit par M. Mézières, *Etude*, p. 426.)

Malgré son affection pour Vaucluse, Pétrarque n'était pas destiné à y finir ses jours, comme il en avait

[1] Pétrarque identifiait Cicéron avec un manuscrit contenant quelques œuvres du grand orateur. Ce manuscrit lui avait été prêté par un jeune Florentin, Jacques de Castillonchio, ami de Boccace.

CCLXXVI

LA MORT A FERMÉ CETTE BOUCHE QUI ALLAIT PEUT-ÊTRE RÉPONDRE A SES DOUCES PENSÉES PAR QUELQUE SAINTE PAROLE.

Tranquillo porto avea mostrato Amore.

Après de si longs jours de lutte et de tourmente,
J'avais droit de passer dans un port abrité
Cette honnête saison de la maturité
Où la raison succède à l'esprit qui fermente.

Déjà pour les beaux yeux s'ouvrait mon âme aimante,
Et ma flamme brillait sans importunité.
O mort! pourquoi m'as-tu de la félicité
Ravi dans un clin d'œil l'espérance charmante?

Que n'a-t-elle vécu!... J'approchais de l'instant
Où dans sa chaste oreille à l'aise m'écoutant
J'aurais pu déposer mes plus douces pensées.

Peut-être en soupirant m'eût-elle répondu
Par un mot de tendresse autrefois défendu
Et désormais permis à nos lèvres glacées...

manifesté le désir à son ami Philippe de Cabassole, évêque de Cavaillon :

Valle locus clausa toto mihi nullus in orbe
  Gratior, aut studiis aptior ora meis.
Valle puer clausa fueram, juvenemque reversum
  Fovit in aprico vallis amœna situ.
Valle vir in clausa meliores dulciter annos
  Exegi et vitæ candida fila meæ.
Valle senex clausa, supremum ducere tempus
  In clausa cupio, te duce, valle mori.

Ces huit vers avaient été glissés dans une lettre. En voici la traduction laconique, faite par l'abbé de Sade : « Vaucluse est pour moi le séjour le plus agréable, et qui convient le mieux à mes études. J'y suis venu enfant, revenu jeune. Etant homme, j'y ai passé les plus belles années de ma vie. Je veux y passer mes vieux jours, et y mourir sous vos loix. » (*Mém.*, t. III, p. 142.)

Vaines paroles ! le poëte s'éloigna de sa chère solitude, en 1353, avec la pensée du retour ; mais, une fois parti, les années s'écoulèrent, la vieillesse lui vint, et la mort le surprit bien loin de la Sorgue.



CCLXXVII

IL COMPARE LAURE A UN LAURIER TRANSPLANTÉ DANS LE CIEL ET DONT LA RACINE EST DANS SON CŒUR.

Al cader d' una pianta, che si svelse.

Lorsque tomba la plante, objet de mes regrets,
Comme celle qu'on voit par l'air déracinée,
Répandant sur le sol sa verdure fanée,
De sa souche montrant les organes secrets ;

J'en vis une seconde, au feuillage plus frais,
Qu'Euterpe, Calliope et l'Amour m'ont donnée.
Elle a saisi mon cœur et s'y tient enchaînée,
Comme le lierre autour de l'arbre des forêts.

Ce laurier abritant ma pensée amoureuse,
Et duquel je n'ai pu (ma main fut malheureuse)
Détacher une feuille en mes jours florissants,

Transporté dans le ciel a laissé sa racine
Dans mon âme, qu'en vain l'espérance fascine.
J'appelle... et l'écho seul répond à mes accents.

Le laurier en mourant a laissé sa racine dans le cœur de Pétrarque, et de cette racine sort une nouvelle tige qui verdoie dans le ciel. Cette comparaison est poétique; mais le sonnet semble embarrassé de ses développements, comme une dame des riches draperies d'un développement trop long. Pétrarque a été plus simple et plus heureux dans la troisième stance de la canzone XXIV : *Standomi un giorno,* où il se borne à décrire la mort du laurier :

« Dans un bosquet naissant florissaient les rameaux sacrés d'un laurier jeune et svelte, qui semblait un des arbres du paradis. Et de son ombre sortaient de si doux chants de divers oiseaux et tant d'autres délices que je me crus entièrement séparé du monde. Et tandis que je contemplais cette merveille, le ciel devint sombre, la foudre éclata, et l'heureuse plante fut soudain déracinée. Depuis lors ma vie est triste : qui me rendra un tel ombrage ? »

Horace a dit de la mort d'Achille (Carm. IV, ode VI) :

> Ille, mordaci velut icta ferro
> Pinus, aut impulsa cupressus Euro
> Procidit...



CCLXXVIII

IL EST PLUS ÉPRIS DE LAURE SOUS SA FORME CÉLESTE QUE SOUS SA FORME TERRESTRE.

I dì miei più leggier che nessun cervo.

Plus légers que le cerf du vallon solitaire,
Mes jours ont fui dans l'ombre, et depuis mes vingt a
A peine ai-je joui de ces heureux instants
Qui laissent dans la vie un parfum salutaire.

O misérable monde, instable et délétère,
Bien aveugles sont ceux qui de toi sont contents !
Mais en vain désormais à mon cœur tu prétends ;
Celle-là le retient qui n'est plus rien que terre.

Ah! combien de beautés son tombeau me ravit !
Du moins sous autre forme au ciel elle revit,
Et là plus que jamais tout me séduit en elle !

Et plus mon front s'incline avec de blancs cheveux,
Plus j'élève mon âme et redouble de vœux
Pour l'admirer bientôt dans sa gloire éternelle.

Lamartine a fait passer ce sonnet dans sa prose harmonieuse, mais sans comprendre le second quatrain :

« Ils ont fui, mes jours, plus rapides que le cerf des forêts; ils ont fui, plus glissants que l'ombre, et ils n'ont goûté d'autre bien que, pendant un battement de paupières, quelques heures sereines dont je conserve l'impression dans mon âme comme d'un breuvage amer et doux sur mes lèvres.

« Misérable monde, instable et trompeur! Bien aveugle est celui qui place en toi son espérance ! C'est toi qui me dérobas un jour celle qui était tout mon cœur, et maintenant tu le retiens en poussière, semblable u cadavre qui est déjà en terre et où les os ne sont plus joints aux nerfs [1] !

« Mais la meilleure partie d'elle, qui vit encore et qui vivra toujours dans la région la plus élevée du ciel, m'*enamoure* tous les jours davantage de ses immortelles perfections.

« Et je chemine solitaire pendant que mes cheveux changent de couleur, pensant en moi-même à ce qu'elle est aujourd'hui, et en quel séjour elle réside, et quelle félicité favorise ceux à qui il est donné de contempler sa ravissante vision. » (*Cours fam. de litt.*, t. VI, p. 36.)

[1] Le texte dit simplement : « C'est toi qui m'as ravi mon cœur, mon cœur que retient maintenant celle qui est déjà terre et ne joint plus os à nerfs. »



CCLXXIX

TOUT LUI PARLE DE LAURE DANS LES SITES QUI L'ENTOURENT.

Sento l' aura mia antica, e i dolci colli.

Avec la même brise, avec les mêmes fleurs
Je retrouve les lieux d'où Laure est exilée.
Sa présence naguère animait la vallée ;
Sans elle maintenant tout est tristesse et pleurs.

O folle illusion! ô trompeuses couleurs!
Le gazon se flétrit, l'onde coule troublée:
Vide et froid est le nid caché dans la feuillée
Où j'aurais, vif ou mort, oublié mes douleurs.

Peut-être eussé-je, un jour, par ma persévérance
Obtenu de ses yeux, cause de ma souffrance,
Un regard de tendresse et d'encouragement.

Mais un maître cruel étreignit ma pensée ;
Mon cœur, elle vivante, a brûlé constamment;
Et j'en pleure aujourd'hui la cendre dispersée.

Le sentiment qui domine dans ce sonnet et dans le suivant a été prêté à l'amant de Rosalyre, dans *le Chastel d'amour* de Clotilde de Surville :

« Il soupira en revoyant la prairie où il cueilloit des fleurs pour Rosalyre ; il soupira en retrouvant l'ormeau sur lequel il avoit gravé le nom de Rosalyre ; il soupira en se mirant dans la fontaine qui avoit si souvent répété les jolis traits de Rosalyre. Mais que devint-il quand il aperçut, près d'un ermitage, dans une grotte, sanctifiée quelquefois par les prières du bon ermite, une pierre où il put lire ces mots :

> Reviens, amy, qu'appelle en vayn
> Ta languissante colombelle !
> Reviens : n'y seray plus demain,
> Reviens, amy, qu'appelle en vayn !
>
> Ceste qu'en toy mit son destin,
> Te voye, ou non, mourra fidèle.
> Reviens, amy, qu'appelle en vayn
> Ta languissante colombelle !

« Ces vers sont faits par Rosalyre ; ils sont tracés de sa main ; mais depuis quand ? Et le triste sort qu'ils annoncent n'a-t-il pas, pour toujours, enlevé à la terre la douce Créature que le ciel sans doute a trouvée trop parfaite pour l'y laisser ? Corydon, dans l'excès de sa douleur, perd l'usage de ses sens.

« Enfin il revient à la vie. Une larme brûlante est tombée sur sa joue. Il cherche à rappeler ses souvenirs. Près de lui, l'ermite, agenouillé sur une pierre couverte de mousse, lui parle avec onction, l'encourage, le console

CCLXXX

IL S'ATTRISTE A L'ASPECT DES LIEUX DONT LAURE ÉTAIT LA LUMIÈRE ET LA VIE.

E questo 'l nido in che la mia fenice.

Le voilà donc le nid où mon phénix aimé
Posa ses plumes d'or et sa pourpre éclatante,
Lui qui couvrit mon cœur d'une aile palpitante
Et dont le souvenir me tient encor charmé!

Est-ce bien dans ces murs que mon mal a germé?
Qu'il est froid le foyer de ma flamme constante,
Depuis qu'il a perdu son aimable habitante,
Ce trésor que le ciel a trop tôt réclamé!

O Laure, toi qui fus unique sur la terre,
Sans toi je ne vis plus et, souvent solitaire,
Je reviens tout en pleurs à ton ancien séjour.

Et quand l'ombre nocturne entoure la colline,
Parfois je veille encore, et mon genou s'incline
Où l'éclat de tes yeux faisait briller le jour.

et l'engage à lui dévoiler toute sa pensée. Ce bon ermite possède un cœur sensible ; il tremble en écoutant la confession de Corydon.

« Mais, lorsque Corydon lui dépeint ses longues souffrances, sa douleur, son désespoir, son amour, cet amour immortel qui veut, et sans délai, aller rejoindre dans un monde meilleur l'immortel amour de Rosalyre : *Eussiez veu pasleur de mort ombroyer le vizaige de l'ermite ; son âme, par souspirs inégaulx, s'exhaler en paroles entrecoupées : une mesme soubvenance l'allanguir, tout ainsy que Corydon ; et, à la parfin, sanz y davantaige résister, tomber aux pieds de cil dont Rosalyre estoit à tousjours, unique soubveraine. Ce dict ermite estoit Rosalyre elle mesme, et cy est le merveilleux, que n'obstant barbe espoisse et cheveulx trompeurs, Corydon devina, soubz la bure, ung cœur qui battoit quand et quand le sien.*

« *Ores, furent Corydon et Rosalyre espoulz, treuvèrent heur et félicité au dezert, tout ainsy comme dict avoist la bohémienne de Trébizonde, acheptèrent manoirs d'Archibald défunct, et bastirent Chastel d'Amour.* » (Poésies inédites de Clotilde de Surville.)



CCLXXXI

A JACQUES COLONNA, APRÈS SA MORT.

Mai non vedranno le mie luci asciutte.

Jamais je ne pourrai, sans répandre des larmes,
Sans me sentir ému du passé qui revit,
Me rappeler les vers que ta plume écrivit
Pour me rendre l'espoir au milieu des alarmes.

Non jamais! noble cœur qui sus trouver des armes
Contre les passions dont l'ivresse asservit,
Et qui des faux chemins que ma muse suivit
Me montras le péril et les perfides charmes!

J'aurais voulu t'offrir quelque autre ouvrage né
Sous le feuillage vert dont je fus couronné;
Mais un astre cruel à mes rêves s'oppose.

Dans l'ami qu'on vénère on perd un vrai trésor.
Déjà celle que j'aime avait pris son essor.
Mon âme, ô doux soupirs, en vous seuls se repose.

L'évêque de Lombez, Jacques Colonna, mourut au mois de septembre 1341, l'année même du couronnement de Pétrarque. Avant de mourir, il lui adressa un sonnet de félicitation auquel celui-ci répond sur les mêmes rimes. La réponse fut tardive, on le voit ; mais elle témoigne que Pétrarque garda longtemps le souvenir d'un ami, dont la perte lui avait été annoncée par une apparition. (V. le 2e alinéa de la page 189 en regard du sonnet CCXLIV.)

Le sonnet de l'évêque est assez bizarre dans ses détails ; en voici la traduction :

« Si les parties de mon corps, divisé en milliers d'atomes brillants, n'étaient que langues et paroles, — Si toutes les voix mortes et vivantes, qui percèrent le tympan mieux que les épées d'Hector et d'Achille, criaient, à ma requête, comme des filles de joie frappées de verges, *come verberate putte*, — Je ne saurais assez dire quelle allégresse j'ai sentie dans mes membres et dans ma pensée, en apprenant qu'au forum romain — Le laurier verdissait sur le noble front du nouveau poëte de Florence [1]. »



(1) Le texte est dans *Il Petrarca* de Louis Dolce, édition de Venise de 1558, p. 471.

CCLXXXII

IL PRIE LAURE DE L'AIMER AU CIEL.

Or hai fatto l' estremo di tua possa.

O Mort, cruelle Mort, tes vœux sont accomplis !
Le royaume d'amour, tu l'as fait triste et vide;
Et tu laisses flétrir dans la tombe livide
Les fleurs de la beauté, les roses et les lis.

C'est en vain toutefois que tu t'enorgueillis
D'avoir rompu le fil que la Parque dévide :
Le mérite et la gloire à ton pouvoir avide
Echappent... Tu n'as droit qu'aux os ensevelis.

Le reste, c'est le ciel qui l'accueille et le fête,
Et quiconque ici-bas vit cette âme parfaite
La garde encor vivante en son esprit ravi.

Nouvel ange, qu'au sein de ta victoire grande,
Ton cœur par charité cède enfin et se rende
Comme par tes beaux yeux le mien fut asservi.

« Les sentiments chrétiens, dit M. Mézières, qu'une éducation pieuse avait jetés dans l'âme de Pétrarque, qu'y entretenait, en outre, l'accomplissement régulier des devoirs religieux, un moment assoupis et comme étouffés par la violence de son amour, puis au bout de sept ans reprenant enfin une partie de leurs droits et tenant la passion en échec, n'avaient fait que s'affermir et s'enraciner davantage en lui avec les années. Lorsque Laure mourut, la religion seule le consola en lui ouvrant les perspectives infinies de l'immortelle espérance. » (*Pétrarque*, *Etude*, p. 137.)

« A mesure, dit-il plus loin, qu'on approche de la fin du *Canzoniere*, on s'aperçoit que le sentiment religieux prend le dessus et que la note amoureuse s'affaiblit. Le poëte élève moins souvent son âme vers sa maîtresse et l'élève davantage vers Dieu. Malgré la ferveur croissante de sa foi, il ne peut cependant consentir plus qu'il n'y consentait auparavant dans son *Secret*, à reconnaître sans combats que l'amour lui a été mauvais et n'a exercé sur lui qu'une influence pernicieuse. Il défend encore sa passion, il ne se résigne pas sans efforts à se repentir d'une affection à laquelle il doit tant de mouvements généreux et d'élans poétiques. » (*Id.*, p. 139.)



CCLXXXIII

IL ESPÈRE IMMORTALISER LE NOM DE LAURE.

L' aura e l' odore e 'l refrigerio e l' ombra.

Le souffle et le parfum, la fraîcheur et l'ombrage
Du laurier qui m'est cher et son aspect brillant,
Lumière et doux repos de mon corps défaillant,
La mort m'a tout ravi dans sa maudite rage.

Le soleil à nos yeux disparaît dans l'orage ;
De même s'est caché mon astre bienveillant,
Et j'appelle au secours en priant et veillant,
Comme le naufragé sur un morne parage.

Belle dame, au tombeau déjà tu ne dors plus ;
Te voilà maintenant au nombre des élus ;
Ton âme au sein de Dieu trouve la quiétude.

Ah! si mes chants jamais ont quelque autorité,
Ton nom qu'exaltera tout ami de l'étude
Passera sans obstacle à la postérité !

« Rien n'est plus vrai, plus juste que la gloire de Pétrarque, dit M. Villemain ; c'est un poëte admirable ; il n'a qu'un seul défaut qui tient à son génie, c'est de ne pouvoir être tout à fait compris que par sa nation : il est tellement Italien qu'on ne peut le dépayser sans le détruire. Lisez-le dans sa langue ; si vous essayez de toucher une expression, de l'enlever, de la traduire, vous la fanez : quelque chose de cette grâce idéale, de ce charme délicat et voilé qu'il avait pris pour objet de sa poésie, s'est communiqué à tous ses vers. Dans la langue originale, lors même que la mélodie des sons n'est pas parfaitement saisie par une oreille étrangère, le charme des tours ne peut échapper à l'attention ; c'est un plaisir musical qui ravit l'âme, et rappelle les plus douces émotions qu'aient données Virgile ou Racine. Mais si voûs prenez quelques mots français pour les mettre à la place de ces mots italiens ; si, avec des mains toujours un peu lourdes, des mains de traducteur, vous voulez saisir ces grâces fugitives, vous ne les retrouverez plus ; et à l'instant où vous voulez communiquer votre enthousiasme, l'objet en a disparu. » (*Tableau de la littérature au moyen âge,* t. II, p. 25.)

M. Villemain, qui loue ici avec tant de chaleur la poésie de Pétrarque, semble, quelques lignes plus haut, lui reprocher l'emploi du sonnet, et ne lui pardonne cette faute de goût que parce qu'elle l'a obligé à soigner son style et à travailler ainsi au perfectionnement de la langue italienne.

« Ce que le goût reproche à Pétrarque l'a servi, cette

CCLXXXIV

IL SE RAPPELLE LES DERNIERS REGARDS DE LAURE.

L' ultimo, lasso, de' miei giorni allegri.

Le bonheur en ma vie a tenu peu de place.
Je touchais au dernier de quelques jours heureux,
Et, présage certain d'avenir ténébreux,
Mon cœur tantôt brûlait, tantôt était de glace.

Tel un malade sent sa tête lourde et lasse
Et ses nerfs agités avant l'accès fiévreux,
Tel j'étais averti de mon sort douloureux
Par le pressentiment, serpent qui nous enlace.

Les beaux yeux clos au monde et dans le ciel rouverts,
Rayonnant aujourd'hui dans l'immense univers,
Allaient quitter les miens troublés par la souffrance.

« *Amis, leur dirent-ils en se mouillant de pleurs,*
« *Reposez-vous en paix et gardez l'espérance;*
« *Séparés ici-bas, nous nous verrons ailleurs.*

forme régulière et étroite du sonnet. Boileau a dit · *Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.* O rit maintenant de cette prétention; mais pour une littérature naissante, le sonnet avait l'avantage inestimable de forcer le talent à beaucoup de soin et de pureté. » (*Id.*, p. 23.)

Il est à croire que Pétrarque avait l'oreille aussi délicate que M. Villemain, et qu'il savait bien ce qu'il faisait en prenant le sonnet pour principal confident de ses inspirations.

La critique littéraire compte encore quelques ennemis du rhythme favori de Pétrarque. En faisant connaître aux lecteurs du *Constitutionnel* (26 octobre 1875) le beau livre de M. Jules de Gères, *Cinq dizains de sonnets entrecoupés d'historiettes en vers*, M. J. Barbey d'Aurevilly s'est permis contre le sonnet et les sonnettistes une foule de plaisanteries, d'autant plus déplacées que l'excellent poëte dont il proclamait le mérite est un de nos meilleurs sonnettistes.



CCLXXXV

IL SE REPROCHE DE N'AVOIR PAS COMPRIS LES DERNIERS REGARDS DE LAURE.

O giorno, o ora. o ultimo momento.

Quelle étoile maligne éclaira ma naissance ?
O dernier jour, dernière heure et dernier moment !...
Que voulais-tu me dire, ô regard trop charmant,
Alors que je partis pour une brève absence ?

A présent, je le sais, tardive connaissance !
Insensé ! je croyais par mon éloignement
Perdre Laure en partie et non totalement ;
Mon cœur comptait encor sur quelque jouissance.

Et le destin jaloux allait le déchirer ;
Le flambeau de ma vie était près d'expirer :
Sur le front pâle et doux la mort était visible.

Mais un voile semblait devant mes yeux tendu,
Afin que le regret de mon bonheur perdu
Me prît à l'improviste et me fût plus sensible.

Jeunes ou vieux, si nous sentons ou avons senti comme Pétrarque, nous devons lire avec sympathie l'expression de ses regrets et de ses souvenirs.

« Les poëtes, dit Ginguené, qui ont peint la passion la plus forte et le sentiment le plus doux, les poëtes érotiques forment dans la littérature une classe intéressante que l'on croirait d'abord ne devoir l'être que pour la jeunesse ; mais on reconnaît ensuite que c'est pour les âmes sensibles qu'à tout âge ces poëtes ont de l'intérêt ; dans la jeunesse, parce qu'ils peignent ce qu'elles éprouvent ; dans la suite de la vie, parce qu'ils leur rappellent de touchants souvenirs. Les âmes froides, celles qui s'occupent trop du matériel de la vie pour s'ouvrir aux affections qui en font le charme, n'aiment à aucun âge l'expression d'un sentiment qu'elles ignorent ; à aucun âge un poëte sentimental n'est pour elles autre chose qu'un diseur de vaines paroles et de phrases vides de sens. Plus il se dégage de la matière, moins elles le goûtent et se soucient de le lire ou de l'entendre. Si enfin c'est une passion tout à fait libre du joug des sens, si c'est le pur idéal de l'amour que ce poëte a peint dans ses vers, parce que c'est là qu'il aspirait et qu'il s'élevait sans cesse, à quel petit nombre d'admirateurs et même de lecteurs est-il réduit ! Ou quel mérite ne lui faut-il pas pour vaincre cette défaveur de son sujet, née de sa sublimité même ! De toutes les preuves qui attestent le mérite extraordinaire de Pétrarque, c'est peut-être ici la plus frappante. Aucun poëte n'a exprimé de sentiments aussi épurés,

CCLXXXVI

II. INTERPRÈTE LES DERNIERS REGARDS DE LAURE.

Quel vago, dolce, caro, onesto sguardo.

Cet honnête regard si cher et si charmant
Semblait dire : « Sur moi de tes yeux fais usage,
« Tu ne reverras plus ici-bas mon visage,
« Une fois que tes pieds seront en mouvement. »

Avec l'esprit plus vif qu'un léopard, comment
N'ai-je pas su comprendre un funeste présage ?
Comment n'ai-je pas vu, moi qui me croyais sage,
Ce qu'en mon souvenir je vois distinctement ?

Plus brillants que jamais dans leur mélancolie,
Ses yeux disaient aux miens : « La terre en vain nous lie ;
« En vain vous plaît le feu que nous faisons jaillir.

« Il faut nous séparer, à votre gré trop vite ;
« Le ciel qui rompt nos nœuds au repos nous invite,
« Et veut vous éprouver en vous laissant vieillir. »

disons-le franchement, aussi hors de la portée de la plupart des hommes, et aucun, depuis les temps modernes, n'a été plus généralement lu et admiré. Il parut dans un siècle où la corruption était aussi forte que l'ignorance était générale : il a traversé d'autres siècles où les connaissances, sans épurer les mœurs, les avaient du moins raffinées, pour arriver jusqu'à nos jours, où les connaissances de l'esprit et le raffinement des mœurs ont encore fait des progrès, sans que nous nous soyons pour cela rapprochés de la vertu ; il n'a chanté que pour elle, et cependant il n'est jamais déchu du rang où il était une fois monté. On ne se lasse point de relire ses poésies, qui sont un hymne perpétuel à cette déesse dont le culte a si peu de sectateurs, à peu près comme on lit dans d'autres poëtes des hymnes à Diane et à Pallas, sans adorer ces divinités et sans y croire. » (*Hist. litt. d'Italie*, t. II, p. 487.)



CCLXXXVII

IL PRIE LAURE DE L'APPELER AU CIEL.

Ite, rime dolenti, al duro sasso.

Allez, rime plaintive, écho de ma pensée,
Vers la pierre qui clôt mon trésor précieux,
Et là vous entendrez vous répondre des cieux
Celle dont la dépouille est ici-bas glacée.

Dites-lui que ma barque est à la fin lassée
De voguer sur les flots du monde vicieux,
Et que de l'arbre vert, à pas silencieux,
Je recherche avec soin la feuille dispersée.

Dites-lui que, vivante ou morte, c'est toujours
Elle seule qui charme et qui trouble mes jours,
Que je la glorifie et la prends pour modèle.

Dites-lui, si mes vœux ne lui déplaisent pas,
Qu'elle daigne avancer l'heure de mon trépas,
Pour que du vrai bonheur je jouisse près d'elle.

Dans un de ses derniers sonnets, le CCCXIIe, Pétrarque nous apprend qu'il pleure Laure depuis dix ans. Il est donc certain qu'il la célébra dans ses vers italiens jusqu'en 1358, et, de son propre témoignage, on peut conclure qu'il acheva le *Canzoniere* en cette année 1358; car, en 1359, à l'âge de cinquante-cinq ans, il écrivait à Boccace (V. la note préliminaire de la Ire série) qu'il avait renoncé au langage vulgaire.

Lamartine s'est fort aventuré en disant à propos du présent sonnet : « C'est certainement à son séjour d'Arquà qu'il faut rapporter les poésies rétrospectives qu'il laissait tomber de temps en temps au vent de ses souvenirs, comme un arbre qui s'effeuille laisse tomber au vent d'automne ses derniers fruits : ce sont souvent les plus savoureux. Tels sont les derniers sonnets de Pétrarque. La mort prochaine jette son ombre avancée sur l'amour et donne à ce sentiment souvent fugitif quelque chose de l'éternité. » (*Cours famil.*, t. VI, p. 132.)

C'est en 1370 que Pétrarque s'établit au village d'Arquà et y fit construire une petite maison; il y avait déjà douze ans qu'il ne faisait plus de sonnets.





DIXIÈME SÉRIE

Après deux ans de séjour en Provence, Pétrarque s'éloigne de la Sorgue pour la dernière fois, en 1353, et pendant vingt et un ans encore il promène en Italie son existence inquiète et glorieuse. Cependant il n'oublie pas Vaucluse. Maintes fois il veut y revenir et il caresse cette idée jusqu'à ses dernières années. Mais il se met en route trop tard, en 1370; sa santé affaiblie ne lui permet pas d'aller au delà de Ferrare.

Il continue du moins à correspondre avec ses amis d'Avignon. Témoin cette lettre qu'il écrit à l'un d'eux en 1372 :

« Vous me demandez quelle est ma situation, la voici : J'avois des passions autrefois, je n'en ai plus; mais en revanche j'ai perdu la santé dont je jouissois. Depuis deux ans je suis infirme; souvent on m'a cru mort... J'ai pu m'élever, je ne l'ai pas voulu; toute élévation m'est suspecte. J'ai acquis beaucoup d'années et de livres, mais combien de mes amis ne sont plus! J'ai fait un assez long séjour à Venise; je me crois heureux de n'y pas être dans ce temps de guerre. Me voici maintenant à Padoue, où je suis chanoine. A Venise je serois suspect; ici je suis chéri. Je passe la plus grande partie de l'année à la campagne, que je préfère toujours à la ville. Je lis, j'écris, je pense; voilà ma vie et mes plaisirs. Dans ma jeunesse je n'estimois que moi; dans l'âge mûr, je ne méprisois que moi; dans ma vieillesse, je méprise tout, et moi plus que le reste. Je ne crains que les gens que j'aime; je ne désire ardemment qu'une bonne fin. Je redoute une multitude de valets comme une troupe de voleurs... J'ai beau me cacher, je ne puis me dérober aux vi-

sites... J'ai bâti dans les collines Euganées une petite maison propre et décente, où je compte passer tranquillement le reste de mes jours, ayant toujours devant les yeux mes amis morts ou absents. Pour tout dire, j'ai été recherché par le pape, l'empereur et le roi de France, qui m'ont fait des instances vives et réitérées, auxquelles j'ai toujours résisté, préférant à tout ma liberté. » (*Mém.*, t. III, p. 785; l'abbé Roman, p. 282.)

Lamartine, pour nous peindre Pétrarque en Italie, le représente comme absorbé par ses regrets, ne prenant intérêt à rien, composant des sonnets dans sa vieillesse, et mourant la tête sur son *Virgile* et sur la fameuse note qui lui rappelait Laure. (*Cours fam.*, t. VI, p. 138.)

Il y a là des illusions d'optique. Pétrarque, au delà des Alpes, fut de plus en plus mêlé aux négociations politiques, ne négligea ni son pays ni ses amis, pensa plus à Dieu qu'à Laure, ne fit plus de sonnets après 1358 (V. la note du CCLXXXVII^e^), enfin l'on ne sait ni le jour précis de sa mort (18, 19 ou 20 juillet 1374[1]), ni s'il mourut réellement la tête sur un livre dans sa bibliothèque. Et les auteurs qui admettent ce genre de mort disent qu'on le trouva couché sur son *Abrégé des Hommes illustres* ou sur son *Africa*. (*Mém.*, t. III, p. 799.)

[1] L'abbé de Sade hésite entre ces trois dates. Celle du 18, inscrite sur le tombeau de Pétrarque (V. la note finale), doit être la bonne.



CCLXXXVIII

IL ESPÈRE QUE LAURE NE LUI REFUSERA PAS SON ASSISTANCE A LA DERNIÈRE HEURE.

S' onesto amor può meritar mercede.

A l'amour vertueux si quelque prix est dû,
Si la douce pitié conserve son empire,
Mes vœux seront comblés, car Laure qui m'inspire
N'ignore pas quel culte à son nom j'ai rendu.

Elle sait maintenant à quoi j'ai prétendu,
Qu'honnête est la faveur à laquelle j'aspire,
Et que je suis sincère alors que je soupire,
Puisqu'elle voit mon âme et mon cœur éperdu.

Aussi dans ma détresse ai-je encor l'espérance
Qu'elle s'afflige au ciel de ma longue souffrance
Et m'accorde un regard chaste et consolateur.

Et je crois qu'à l'instant de quitter cette vie,
Pour me tendre la main elle viendra suivie
De l'escorte fidèle au divin Rédempteur.

Le texte italien du second quatrain précise mieux que la traduction l'absence de désirs sensuels. Pareille affirmation se trouve plus loin au premier tercet du sonnet CCCIII. Pétrarque oublie ses aveux contraires plusieurs fois répétés, notamment au sonnet LVIII, où il envie le bonheur de Pygmalion, et aux sextines I et VII, où la même pensée n'est pas moins évidente. L'abbé de Sade rappelle à cette occasion ce que saint Augustin disait à Pétrarque : *Les amants sont des fols ; ils ne savent ce qu'ils veulent ni ce qu'ils ne veulent pas.* Puis il ajoute : « Comme leurs âmes sont pleines de contradictions, il n'est pas étonnant de trouver le pour et le contre dans leurs écrits ; mais un seul passage, où Pétrarque avoue avoir désiré les faveurs de Laure, doit l'emporter sur cent où il le nie. » (*Mém.*, t. II, p. 81 des notes.)

Par l'*escorte*, *amie du Christ et de l'honnêteté*, Velu tello entend la pléiade poétique du sonnet CCXLVI.

MM. Lafond croient que Pétrarque fait allusion à une croyance populaire en Italie. « D'après cette croyance, disent-ils, quand le chrétien qui a une dévotion particulière à la Vierge, est prêt à quitter la vie, elle vient, accompagnée de sainte Ursule et des onze mille vierges, assister à sa mort et recevoir son âme. » (*Dante*, *Pétrarque*..., p. 302.)



CCLXXXIX

LAURE LUI EST APPARUE COMME UN ESPRIT CÉLESTE ET, POUR LA SUIVRE, IL A OUVERT EN VAIN LES AILES DE SON AME.

Vidi fra mille donne una già tale.

Laure un jour m'apparut dans la sphère éternelle.
Tel était son aspect que mon œil fut surpris
De la trouver semblable aux célestes esprits
Sous les traits bien-aimés de sa forme charnelle.

De la faiblesse humaine il n'était rien en elle,
Non plus qu'en ceux qui voient le monde avec mépris.
De ma constante ardeur lui réclamant le prix,
Mon âme pour la suivre ouvrait déjà son aile.

Mais l'objet de mes vœux était trop haut pour moi;
Il m'échappa bientôt dans la plaine infinie,
Et je n'y puis penser sans frisson, sans émoi.

O beaux yeux! doux foyer de lumière bénie!
Quel malheur que la mort vous ait clos à jamais,
Avant de pénétrer dans le cœur que j'aimais!

L'amour idéal ne triomphait pas sans lutte dans l'âme de Pétrarque : « Ma santé est si bonne, écrivait-il en 1357 à son ami Settimo, mon corps si robuste que ni un âge plus mûr, ni des occupations plus sérieuses, ni l'abstinence, ni les coups ne sauroient venir à bout de dompter tout à fait cet âne récalcitrant à qui je fais toujours la guerre. Je compte sur la grâce ; sans elle je succomberois infailliblement, comme j'ai fait autrefois. Souvent, au sortir de l'hyver, il me faut reprendre les armes, et même dans le moment présent je combats pour ma liberté. Qu'il est triste d'être toujours sous les armes, non-seulement contre des ennemis étrangers, mais encore contre soi-même ! » (*Mém. de l'abbé de Sade*, t. III, p. 449.)

Le dernier tercet rappelle une opinion des anciens, d'après laquelle les yeux étaient, des diverses parties de l'organisme humain, celles que la mort atteignait les premières. On lit dans Pline : *Cor primùm nascentibus formari in utero tradunt, dein cerebrum, sicut tardissime oculos ; sed hos primùm mori.*



CCXC

IL CROIT LA VOIR TOUJOURS VIVANTE ET, POUR NE PAS SE FAIRE ILLUSION, IL SE RAPPELLE LA DATE DE SA MORT.

Tornami a mente, anzi v' è dentro, quella.

En mon âme toujours revient l'ombre bénie
Qui par l'eau du Léthé n'en serait pas bannie;
Ou plutôt elle habite au dedans, et ses traits
De la jeunesse en fleur conservent les attraits.

Elle me charme tant par sa grâce infinie
Que je me dis : C'est elle! et sa mort, je la nie,
Et, pour mieux écarter l'erreur et les regrets,
Je demande à sa voix les sons que j'admirais.

Hélas! j'écoute en vain. Muette elle demeure...
Et, comme en m'éveillant d'un songe de la nuit,
Je m'écrie : « Insensé! qu'attends-tu? c'est un leurre.

« Ne sais-tu pas qu'en mil trois cent quarante-huit,
« Le sixième jour d'avril, à la première heure,
« Sa sainte âme est allée où le vrai bonheur luit? »

Pétrarque, pour chasser l'illusion, se rappelle d'une manière précise le jour de la mort de Laure.

La note préliminaire de la série VIII nous fait assister aux derniers moments de l'illustre dame, et la note du Virgile manuscrit (sonnets CCLXV à CCLXX) nous apprend que Pétrarque ne reçut que le 19 mai, à Vérone, la nouvelle de la perte qu'il avait faite le 6 avril 1348. Par la même note nous savons que « le corps si beau, si chaste » fut inhumé le même jour dans l'église des Cordeliers d'Avignon.

Il me reste à parler de l'ouverture de son tombeau, du sonnet qu'on y trouva et des vers improvisés à cette occasion par François Ier.

L'abbé de Sade fait, d'après une lettre de Jean de Tournes, écrite à Maurice de Sève le 25 août 1545, le récit suivant :

« L'an 1533, Jérôme Manelli, gentilhomme de Florence, Maurice de Sève et M. Bontems, grand vicaire du cardinal de Médicis, archevêque d'Avignon, entreprirent de faire des recherches sur la famille de Laure. Velutello et quelques autres Italiens en avoient fait avant eux; mais elles n'avoient pas réussi. Ils fouillèrent d'abord, comme Velutello, dans les registres baptistaires de toutes les villes et villages du Comtat. Cette recherche ne produisit rien : les registres n'étoient pas tenus alors avec soin; d'ailleurs il y avoit deux siècles que Laure étoit morte.

« Ensuite, en parcourant toutes les sépultures an-

CCXCI

BEAUTÉ SUPRÊME DE LAURE DONT NE PEUVENT PLUS JOUIR LES YEUX DU POËTE, DÉSORMAIS INUTILES.

Questo nostro caduco e fragil bene.

Ce trésor que sitôt la souffrance déflore,
Qui n'est qu'un souffle, une ombre et qu'on nomme beau
Ne se montra jamais sans un faible côté,
Sinon, pour mon malheur, dans la parfaite Laure.

Car le ciel ne veut pas dans un seul être enclore
Ce qui doit être à tous, selon la loyauté.
Mais pour elle il lui plut qu'elle eût la primauté...
Mesdames, pardonnez ce mot, je le déplore.

Non, jamais ici-bas on ne vit tant d'attraits.
Mais avec tant de soin elle a voilé ses traits
Que le monde léger n'a qu'entrevu ses charmes.

Son passage fut court. Depuis qu'elle n'est plus,
Qu'importe si mes yeux se perdent dans les larmes !
Ne pouvant plus la voir, ils me sont superflus.

ciennes, ils se portèrent dans l'église des Cordeliers, où Pétrarque dit que Laure est enterrée. Comme la tradition d'Avignon donnait Laure à la maison de Sade, ils firent leurs recherches dans la chapelle de la Croix, ancienne chapelle de cette maison, qui y avoit sa sépulture.

« Ils y trouvèrent une grande pierre sans inscription, où il y avoit deux écussons d'armoiries effacées par le temps, et une rose sur la tête de ces écussons. Ils demandèrent aux religieux du couvent ce que ce pouvoit être ; et n'ayant rien pu tirer d'eux, le grand vicaire fit lever la pierre en sa présence.

« On trouva d'abord de la terre avec de petits ossements, une mâchoire entière, auprès de laquelle étoit une boîte de plomb fermée avec un fil de fer. Maurice de Sève l'ouvrit, et il y trouva un parchemin plié et scellé de cire verte avec une médaille de bronze, où l'on voyoit d'un côté une petite femme, dans l'attitude de se découvrir le sein avec les deux mains ; autour, pour légende, ces quatre lettres initiales M. L. M. I. (Gabriel Simeoni dit : M. L. A. L.). De l'autre côté, il n'y avoit rien...

« Sur le parchemin étoit écrit un sonnet difficile à lire, parce que les lettres qui se trouvoient sous les plis avoient été effacées par le temps. Cependant Maurice de Sève le lut tout entier, en l'opposant aux rayons du soleil, et en tira une copie. »

J'interromps le récit de l'abbé de Sade pour donner le sonnet avec ma traduction :

CCXCII

IL RECONNAÎT LA VANITÉ DE LA TERRE, ET RENONCE A CE QUE L'AMOUR PEUT AVOIR D'IMPUR.

O tempo, o ciel volubil, che fuggendo.

O ciel mobile, ô temps dont la fuite incessante
Abuse les mortels d'aveuglement frappés!
O jours plus prompts que l'air, que la flèche perçante,
Je connais maintenant comme vous nous trompez.

Moins à vous toutefois cette rime offensante
S'adresse qu'à nos cœurs follement occupés.
N'ai-je pas, pour cueillir la fleur éblouissante,
Aventuré le mien sur les monts escarpés?

Allons! de la raison! Voici l'heure venue
D'élever mes regards vers la sphère inconnue.
Qu'un noble effort succède au vain gémissement!

Mais ce n'est pas ton joug, Amour, que je réprouve,
C'est tout ce qui d'impur en ton culte se trouve.
Le bonheur éternel veut le renoncement.

SONNET DU TOMBEAU DE LAURE.

Texte original d'après l'abbé de Sade. Pièce justificative n° XI.

Quì riposan quei caste e felici ossa
Di quella alma gentile e sola in terra
Aspro e dur sasso, hor ben teco hai soterra
El vero honor, la fama, e beltà scossa.

Morte ha del verde Lauro svelta e mossa
Fresca radice e il premio de mia guerra
Di quattro lustri, e più; se anchor non erra
Mio pensier tristo; e il chiude in pocha fossa

Felice pianta in borgo de Avignone
Nacque, e morì; e quì con ella jace
La penna, el stil, l'inchiostro, e la ragione

O delicate membrà, o viva face,
Che anchor me cuoci e struggi! inginocchione
Ciascun preghi il Signor te accepti in pace

Ci-gît le chaste corps qui fut le vêtement
De cette âme céleste, unique sur la terre,
Là sont ensevelis dans l'ombre héréditaire
La gloire, la beauté, tout noble sentiment.

La mort n'a pas fait grâce à ce Laurier charmant,
Prix de vingt ans et plus de combat solitaire
(Je ne puis mieux compter dans ma douleur austère),
Et l'a sous cette dalle enclos pareillement.

Dans le bourg d'Avignon la plante bien-aimée
Prit naissance et mourut; elle y fut inhumée
Avec mes rêves d'or désormais superflus.

O brillante lumière! ô dépouille chérie
Pour toi je brûle encor! Que chacun pleure et prie
Pour que Dieu te reçoive au nombre des élus!

CCXCIII

REGRETS ET RÉSIGNATION. LAURE ÉTAIT FAITE POUR ORNER LE CIEL.

Quel che d' odore e di color vincea.

L'arbre tout imprégné des parfums de l'Asie,
Gardant durant l'hiver son feuillage lustré,
Fournissant la couronne au vainqueur illustré,
Honneur dont l'Orient avait pris jalousie ;

Mon doux laurier enfin, la demeure choisie
Où les volages cœurs n'ont jamais folâtré,
Voyait sous sa chaste ombre un couple idolâtré :
Ma dame et le seigneur de toute courtoisie.

C'est là que ma pensée avait son nid charmant ;
C'est là que j'ai brûlé sous un manteau de glace ;
Là que j'étais heureux tout en me consumant.

Mais mon aimable plante était du monde lasse ;
Sa vertu lui valut une meilleure place ;
Dieu voulut rendre au ciel son plus bel ornement.

« La nouvelle de cette découverte, continue l'abbé de Sade, fit beaucoup de bruit. François I[er], roi de France, l'ayant apprise lorsqu'il passa à Avignon peu de temps après, allant à Marseille pour s'aboucher avec le pape Clément VII, eut la curiosité de voir ce tombeau. Le jour de Notre-Dame de septembre, il alla aux Cordeliers après vêpres, fit lever la pierre, et tirer la boîte qu'il ouvrit pour lire le sonnet; ensuite il fit l'épitaphe de Laure qui fut mise dans la boîte avec le sonnet. »

J'interromps encore l'abbé de Sade pour citer les deux quatrains de François I[er]:

En petit lieu comprins vous povez veoir
Ce qui comprend beaucoup par renommée.
Plume, labeur, la langue et le sçavoir
Furent vaincuz, de l'amant par l'aymée.

O gentille âme, estant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant?
Car la parolle est tousjours reprimée
Quand le subject surmonte le disant.

Le président de Brosses (lettre II sur l'Italie) dit de ces vers que l'académicien Tissot admirait : « Ils ne seroient pas trop bons s'ils étoient de Marot; mais ils ne sont pas mauvais pour avoir été faits impromptu par un roi. » Clément Marot, à qui on les attribue, en fait lui-même honneur à François I[er] dans ce compliment à Laure:

CCXCIV

L'AIR, LA TERRE ET LA MER DEVRAIENT PLEURER LAURE.

Lasciato hai, Morte, senza sole il mondo.

O Mort, en éteignant mon Soleil et ma Vie,
Qu'as-tu laissé? le monde obscur et sans chaleur,
La beauté sans pouvoir, la vertu sans valeur,
Et moi-même accablé d'ivresse inassouvie.

Je pleure amèrement ma Lumière ravie.
Mais serai-je moi seul plongé dans la douleur?
Perdre cette merveille est pour tous un malheur;
Car peut-elle d'une autre être jamais suivie?

L'air, la terre et la mer doivent sur ce trépas
Gémir : la race humaine est, sans ma bien-aimée,
Comme le pré sans fleurs ou l'anneau sans camée.

Pendant qu'elle vivait on ne la connut pas.
C'est moi qui la compris, moi qui l'exalte encore,
Et c'est aussi le ciel qu'elle habite et décore.

O Laure, Laure! il t'a esté besoin
D'aimer l'honneur et d'estre vertueuse.
Car François roy, sans cela, n'eust pris soin
De t'honorer de tombe somptueuse,
Ne d'employer sa dextre valeureuse
A par escrit ta louange coucher.
Mais il l'a fait, pour autant qu'amoureuse
Tu as esté de ce qu'il tient plus cher.

« Le cardinal Sadolet (je reviens à l'abbé de Sade), un des plus sçavants hommes de son temps, qui étoit alors dans son évêché de Carpentras, à quatre lieues d'Avignon, s'y transporta pour voir ce qu'on avoit trouvé, et il ne douta pas que ce ne fût le tombeau de Laure.

« Jean de Tournes fait sur cela une réflexion qui me paroît très-juste : « Les commentateurs de Pétrarque, « dit-il, se fatiguent encore tous les jours à chercher « l'origine de Madame Laure. Le témoignage d'un « homme comme le cardinal Sadolet auroit dû leur « suffire, d'autant plus que Pétrarque, dans son « Eglogue XIe, parlant de Laure sous le nom de Ga- « lathée, fait assez connoître qu'elle étoit enterrée aux « Cordeliers. »

« Voilà ce que contient cette lettre de Jean de Tournes. Tous les auteurs contemporains qui ont parlé de cette découverte s'accordent avec Jean de Tournes sur les faits principaux, quoiqu'ils diffèrent sur quelques circonstances. » (*Mém.*, t. I, p. 13 des notes.)

M. de la Bastie toutefois fit l'exposé de la décou-

CCXCV

IL FUT TROP ÉBLOUI PAR LES PERFECTIONS DE LAURE POUR LES POUVOIR DÉCRIRE.

Conobbi, quanto il biel gli occhi m' aperse.

J'ai connu lorsque l'âge eut dessillé mes yeux,
Quand l'étude et l'amour m'eurent donné des ailes,
Les grâces, les traits purs, toutes choses mortelles
Qu'à Laure prodigua le sang de ses aïeux.

Mais les autres beautés — le meilleur don des cieux —
Celles du cœur, je fus interdit devant elles.
Mon esprit leur trouva des perfections telles
Que les peindre eût été par trop audacieux.

Aussi ce que j'ai dit en faveur de cet ange,
Qui me rend près de Dieu prière pour louange,
N'est qu'une goutte d'eau dans un large torrent.

Le style essaie en vain de suivre la pensée.
Lorsque sur le soleil sa paupière est fixée,
L'homme voit d'autant moins que l'éclat est plus grand.

verte en dix lignes qui contenaient autant d'erreurs que de mots, et partit de là pour nier que le tombeau découvert fût celui de Laure. L'abbé de Sade l'a réfuté de point en point.

Ceux qui n'admettent pas que Laure soit d'Avignon et de la maison de Noves persistent naturellement dans l'opinion de M. de la Bastie. Leur système exige que le sonnet du tombeau et la note du Virgile soient écartés comme apocryphes.

Mais, dira-t-on, si Laure fut inhumée le jour même de sa mort, 6 avril, est-il possible que Pétrarque, qui était alors en Italie et ne reçut que le 19 mai la fatale nouvelle, ait introduit le sonnet dans le tombeau? A cela il est aisé de répondre que le sonnet a pu être composé par un ami et être mis par lui dans le cercueil en l'absence de Pétrarque. En effet, tout porte à croire que le sonnet n'est pas de Pétrarque; le style et la versification paraissent indignes de la plume qui a écrit le *Canzoniere*. A cette réponse le sceptique Byron réplique, dans une note du *Pèlerinage de Childe-Harold :* « Le sonnet aurait donc été écrit, la médaille fondue, frappée et déposée dans l'espace de douze heures, puisque le corps fut inhumé le jour même! » Cette objection est plus spécieuse que solide. D'abord, rien ne prouve que la médaille ait été frappée pour Laure, et ne soit pas tout simplement une médaille de dévotion, de Magdeleine, par exemple, ou de *Mater dolorosa*, et, en ce cas, les douze heures suffisaient. Ensuite les tombes de famille ne sont pas toujours irrévocablement fermées le jour même des funérailles; il

CCXCVI

IL PRIE LAURE DE LUI APPARAÎTRE EN SONGE COMME AUTREFOIS.

Dolce mio caro e prezioso pegno.

O bien-aimé trésor, ô précieux salaire,
Que la mort m'a ravi, que le ciel m'a gardé,
Comment ta pitié douce a-t-elle tant tardé?
Pourquoi ne vois-je plus ton ombre tutélaire?

Naguère à mon chevet tu semblais te complaire.
Je ne suis maintenant plus de toi regardé,
Et ce soupir peut-être est en vain hasardé,
Si là-haut sont admis le mépris, la colère.

Mais ce n'est qu'ici-bas qu'un cœur compatissant
Se repaît volontiers du mal qu'un autre sent,
Pour mieux vaincre l'Amour au sein de son empire.

Toi qui de mes tourments sais la réalité,
Pour me rendre l'espoir et la tranquillité,
Reviens-moi dans un songe, ô ma Laure!... ou j'expire.

se peut que celle de Laure ait été rouverte pour y glisser la boîte qui contenait le sonnet et la médaille[1].

Nous avons vu dans les vers de Clément Marot que François Ier honora Laure d'une *tombe somptueuse*. Un monument fut réellement ordonné par le roi et devait coûter mille écus ; mais il ne fut pas exécuté.

Le chancelier de l'Hôpital, qui fit le voyage de Provence peu de temps après, paya son tribut d'admiration dans les vers suivants :

At tibi si monumenta placent antiqua, videbis
Felicem Lauræ tumulum, cineresque beatos
Laudibus, ingenioque et summi carmine vatis.

Aujourd'hui rien ne marquerait la place où repose la dépouille de Laure, si un touriste anglais n'avait eu l'idée, en 1823, de la consacrer par un cippe en pierre, sur lequel il fit graver les vers de François Ier avec l'inscription suivante :

Quò clarius notescat locus
Tam indigenis quam peregrinis,
Ubi requiescit
Laura illa, Petrarcæ amor,
Hunc cippum posuit

[1] D'après Maurice de Sève, les initiales M. L. M. I. de la médaille signifieraient : *Madonna Laura Morta Jace* (*Jace*, ancienne forme de *Giace*). En ce cas, l'ami de Pétrarque n'aurait pas été plus fort sur le style lapidaire que sur la versification. L'interprétation de Cavriani en langue latine est plus acceptable : *Mortuæ Lauræ miserere Jesu.*

CCXCVII

IL REMERCIE LAURE D'AVOIR EXAUCÉ SON DÉSIR.

Deh qual pietà, qual angel fu si presto.

Quel souffle généreux, quel ange fut si prompt
A porter dans le ciel ma prière ingénue,
Mon désir de revoir, comme je l'ai connue,
Celle pour qui mes pleurs sans cesse couleront?

Voici qu'elle apparaît, la douceur sur le front;
C'est elle! A son aspect ma douleur diminue;
A mon corps languissant la vie est revenue,
Mon sommeil léthargique un instant s'interrompt.

O bienheureuse es-tu, Laure, toi qui peux rendre
Aux autres le repos par ton air d'amitié,
Par ces mots que nous deux, nous seuls savons comprend

« *O mon fidèle et cher, de toi que j'ai pitié!*
« *Mais c'est pour notre bien que je te fus rebelle.* »
Voilà ce qu'elle dit et mainte chose belle.

Carolus Kelsall, Anglicus,
Per Avenionem iter faciens,
Anno sal. MDCCCXXIII.
Nil amplius addere optimè monent
Nota hæc regii poetæ carmina.

MM. Lafond disent qu'ils ont vu, en 1842, l'édicule et l'inscription dans l'un des jardins créés dans l'ancien enclos des Cordeliers. (*Dante*, *Pétrarque*..., p. 122.)

Devant ces débris funèbres, M. Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes*, eut la pensée du sonnet suivant, que nous donnons revu et retouché, tel qu'on le lit daus les *Silves* de 1873 :

LES RESTES DU TOMBEAU DE LAURE.

Dans la sainte Avignon, à l'ombre d'une tour,
Parmi les murs croulés d'un cloître solitaire,
Deux noirs et longs cyprès groupés avec mystère
Et quelques fûts de marbre allongés alentour :

Voilà ce que le temps, ce vieillard sans amour,
De la tombe de Laure a laissé sur la terre,
Ce qu'il a conservé de cette dame austère
Qu'un poëte chanta jusqu'à son dernier jour.

Mais qu'importent Saturne et ses puissants coups d'aile ?
Pétrarque avec les sons de sa lyre immortelle
A mis la chaste femme à l'abri du trépas ;

Et ses pieux sonnets sont un tombeau splendide
Où le temps usera toujours sa faux rapide,
Et que son large pied ne renversera pas.

Juin 1830. Publié en 1840.



CCXCVIII

LAURE LE CONSOLE ET LUI FAIT ENTREVOIR LE BONHEUR DE LA VIE FUTURE.

Del cibo onde 'l signor mio sempre abbonda.

De ce triste aliment que l'amour m'a servi,
Les larmes et le deuil, je nourris ma pensée.
Mon âme solitaire est sans cesse oppressée
De soupirs et regrets l'absorbant à l'envi.

Mais l'ombre du trésor que le ciel m'a ravi,
Me consolant enfin de sa rigueur passée,
Revient la nuit s'asseoir vers ma couche glacée,
Aussi belle qu'au temps où je fus asservi.

De cette blanche main que j'ai tant désirée
Elle essuie mes yeux, et sa voix adorée
Par sa douceur me cause un bienfaisant émoi.

« *Quand on souffre, dit-elle, apprendre a peu de charm*
« *Allons! cesse tes pleurs. Plus d'étude et de larmes!*
« *Et puisses-tu bientôt revivre comme moi!* »

Dans sa douleur Pétrarque est heureux de voir en songe celle qu'il a perdue. A propos de ces apparitions de Laure, Ginguené analyse la *canzone* XLVII et affirme de nouveau la sincérité du poëte.

« Voici un songe, dit-il, où les critiques trouvent moins de grandeur et de poésie dans le style (il vient de parler du sonnet CCLVII), mais qui a encore plus d'intérêt, parce qu'il est plus étendu, qu'il renferme, dans une canzone tout entière, une plus grande abondance de sentiments, et qu'ils y sont exprimés, sous la forme de dialogue, avec un abandon qui se rapproche davantage de la nature. « Quand celle en qui je trouve mon « doux et fidèle appui vint, pour donner quelque repos « à ma vie fatiguée, s'asseoir sur l'un des bords de ma « couche avec son parler doux et sage, à demi mort de « crainte et de pitié, je lui dis : D'où viens-tu maintenant, « âme heureuse ? — Elle tire alors de son sein « une palme et une branche de laurier, et me dit : Je « viens du séjour serein de l'Empyrée ; je descends de « ces régions saintes, et c'est pour te consoler que je « les quitte. — Je la remercie humblement par mes gestes « et par mes paroles, et puis je lui demande : D'où « sais-tu donc l'état où je suis ? — Elle me répond : « Les ruisseaux de larmes dont tu ne te rassasies jamais « passent avec tes soupirs jusqu'au ciel à travers « tant d'espace, et ils y troublent ma paix. Il te déplaît « donc que je sois partie de ce lieu de misère, et parvenue « à une meilleure vie ? Ce départ devrait te plaire, « si tu m'avais autant aimée que tu le montrais dans « tes actions et dans tes discours. — Je réponds alors :

CCXCIX

LAURE DANS SES APPARITIONS ÉCOUTE AVEC BONTÉ LE RÉCIT DE SES MAUX ET LE QUITTE EN PLEURANT.

Ripensando a quel ch' oggi il ciel onora.

Quand je pense combien le ciel se glorifie
De son regard suave et de ses nobles traits,
Mon cœur de plus en plus brûle et se purifie.
Mais que de souvenirs éveillent mes regrets!

Je fais appel en vain à la philosophie,
Et, dans mon désespoir, chaque nuit, je mourrais
Si je n'avais du moins l'aspect de tant d'attraits
Avant que viennent l'aube et l'air qui vivifie.

Quel geste affectueux et quel chaste maintien!
Comme attentivement elle écoute et retient
Le long récit des maux qu'elle a faits par ses charmes!

Dans toute sa clarté quand reparaît le jour,
Elle reprend son vol vers le divin séjour,
Et de ses yeux alors s'échappent quelques larmes.

« Je ne pleure que sur moi-même, qui suis resté parmi « les ténèbres et les douleurs. »

« C'est sur ce ton que continue le dialogue. Elle lui explique le double emblème de la palme et du laurier, qui lui rappellent, l'une la victoire qu'elle a remportée sur elle-même, et l'autre l'arbre que Pétrarque a tant honoré par ses chants. Il veut lui parler de ces tresses blondes qui l'enchaînaient, de ces beaux yeux qui étaient son soleil, et qu'il croit voir encore. Elle lui dit de laisser ces vains discours aux insensés ; elle est un pur esprit, qui jouit du séjour céleste ; elle ne paraît sous les dehors qui le charmaient autrefois que pour se prêter à sa faiblesse. Un jour elle sera pour lui plus belle encore et plus chère, quand elle aura obtenu qu'il la rejoigne dans les cieux. « Alors je pleurai, dit « le poëte ; de ses mains elle essuya mon visage, puis « elle fit entendre quelques plaintes qui auraient fendu « les rochers. Elle disparut enfin, et mon songe partit « avec elle. »

« Et l'on a pu mettre en doute si Pétrarque aimait véritablement Laure et de quel amour il l'avait aimée, même s'il y avait eu une Laure au monde ! Et dans quel autre fond que dans un amour qui avait pénétré toutes les facultés de son âme, aurait-il pris ces visions mélancoliques et touchantes ! Il faudrait donc croire qu'il était fou (mais quelle heureuse et sublime folie !) pour s'occuper ainsi de Laure dans ses songes, plus de dix ans après l'époque de sa mort, ou plus fou encore pour imaginer tout éveillé de pareils rêves. » (*Hist. lit. d'Italie*, 1811, t. II, p. 541.)

CCC

LA DOULEUR LUI ARRACHE UNE PLAINTE CONTRE LAURE.

Fu forse un tempo dolce cosa Amore.

Il fut un temps peut-être où l'Amour m'a souri,
Si j'ai senti jamais sa douceur enivrante,
C'est maintenant pour moi chose amère et navrante
Bien sait ce qu'il en est le cœur endolori.

Celle qui d'ici-bas fut l'astre favori,
Aujourd'hui fleur du ciel et la plus odorante,
Crut devoir à mes maux rester indifférente;
Et même après sa mort je ne suis pas guéri.

Sa tombe m'a ravi tout l'espoir de ma flamme,
Et la félicité dont jouit sa belle âme
N'éclaire pas la nuit dont mes jours sont couverts.

J'ai pleuré, j'ai chanté, je n'ai plus qu'une rime :
Celle que la tristesse en ma pensée imprime,
Celle qui fait couler mes larmes dans mes vers.

Pendant que Pétrarque soupire, il faut relire les belles pages que Lamartine lui a consacrées à la fin de son étude. Elles offrent, au milieu d'exagérations biographiques déjà signalées, une très-brillante appréciation du *Canzoniere :*

« Voilà, dit-il, dans une petite ville sacerdotale, au bord du Rhône, un jeune lévite de Florence qui entre un matin, au lever du jour, dans une chapelle de monastère pour y assister dévotement à l'office en commémoration de la Passion du Christ à Jérusalem. Il lève les yeux dans un moment de distraction ; son regard tombe par hasard ou par prédestination sur une jeune femme en robe de velours vert brodée d'or. Le visage à la fois modeste et céleste de cette jeune mariée l'éblouit jusqu'au vertige. Son âme s'échappe tout entière par ses yeux et se répand comme une atmosphère de flamme autour des traits de cette charmante apparition. Il s'en éprend, non d'un désir charnel et coupable, mais d'une admiration et d'une adoration qui n'est en lui que l'adoration du beau incréé. Il rentre chez lui, il cherche à effacer de ses yeux cette image ; il n'y peut parvenir : c'est le sortilége de la beauté ; il n'y a pas d'exorcisme qui puisse le vaincre : c'est la vision du ciel sur un visage de femme ; c'est le charbon qui ne s'éteindra plus. Il respecte cette jeune épouse, il se respecte lui-même, il respecte sa profession demi-sacerdotale ; il respecte surtout cette chasteté d'honnête épouse qui, en disparaissant de ces yeux et de ce front candide, leur enlèverait l'accomplissement de toute beauté, la

CCCI

IL SE REPROCHE LA PLAINTE DU SONNET PRÉCÉDENT.

Spinse Amor e dolor ov' ir non debbe.

Amour et la douleur, mauvaise conseillère,
Ont à l'excès poussé mon vain gémissement ;
De celle que ma muse exalte constamment
J'ai dit un mot injuste, un mot qui peut déplaire...

N'est-elle pas au ciel mon ange tutélaire ?
N'ai-je pas sa visite en maint rêve charmant ?
Ne suis-je pas heureux d'avoir, dans mon tourment,
Son appui pour fléchir la divine colère ?

J'ai donc tort de me plaindre, et je ne voudrais pas
Qu'en cet enfer humain elle revînt en vie ;
J'aime mieux seul au monde attendre mon trépas.

Des yeux de la pensée, en extase ravie,
Je vois des séraphins le chœur la conduisant,
Plus belle que jamais, aux pieds du Tout-Puissant.

vertu. Il se consacre seulement à la voir, à la suivre, à la célébrer comme une divinité visible pendant toute sa vie. Son amour devient génie par la constance de ce jeune poëte à chercher dans deux langues qui luttaient alors, le latin et l'italien, les expressions, les rhythmes, les images les plus capables d'honorer éternellement celle qu'il aime. Il choisit l'italien, pour que le nom de son idole retentisse plus loin dans la foule et donne à ce nom l'immortalité des multitudes, la popularité; il crée une langue pour la chanter!

« Ses sonnets deviennent, en naissant, les proverbes de l'amour des âmes. Le nom de Laure de Noves se répand d'Avignon et de Vaucluse en France et en Italie, comme si un écho invisible l'avait laissé tomber du firmament et enseigné aux hommes. Laure elle-même devient quelque chose de sacré, un mythe de l'amour.

« Son amant ou son Platon se retire dans la solitude de Vaucluse, à distance de cette incomparable femme, pour n'en être pas consumé de trop près; il la suit seulement pendant toutes les périodes de sa vie d'épouse et de mère, des yeux de l'âme, pendant vingt ans. Elle meurt; son poëte ne meurt pas, mais l'âme de son adorateur la suit d'en bas dans le ciel et trouve dans son veuvage des accents d'une mélancolie pieuse qui sanctifient son deuil. Les sonnets dans lesquels il épanche ses larmes et ses parfums sont comme des *psaumes* de l'amour humain et divin. Ce poëte quitte la France où sa Laure n'est plus, et il erre jusqu'à sa vieillesse en Italie, de solitude en solitude, à peine, mêlé aux événements politiques ou religieux de son

CCCII

LAURE, A SON ENTRÉE DANS LE CIEL, REGARDAIT EN ARRIÈRE ET SEMBLAIT L'INVITER A LA SUIVRE.

Gli angeli eletti e l' anime beate.

Des saints et des élus les heureuses phalanges,
Le premier jour que Laure arriva dans les cieux,
Formèrent autour d'elle un cercle gracieux,
Et, pleines de respect, chantèrent ses louanges.

« Quelle est cette lumière? entre eux disaient les ang
« Quelle beauté nouvelle apparaît à nos yeux?
« Car jamais on ne vit trésor plus précieux
« S'élever jusqu'à nous du monde et de ses fanges. »

Elle, toute charmée en ces lieux éclatants,
Près des plus purs esprits monte et, de temps en temps
Pour voir si je la suis, se retourne en arrière.

Elle semble m'attendre et me dire : « Es-tu prêt? »
Que ne puis-je bientôt (ce serait sans regret)
Par mon dernier soupir répondre à sa prière!

temps [erreur], désintéressé de tout, indifférent à tout [exagération], excepté au souvenir de la beauté qu'il a trouvée ici-bas et qu'il revoit dans les perspectives de l'immortalité comme le plus beau et le plus doux des rayonnements de la Divinité. Il atteint de longues années, et il meurt le front et les lèvres sur son nom qu'il vient encore d'écrire avant que sa main se glace et se sèche dans le sépulcre [broderie poétique] !

« Qu'y a-t-il dans tout cela, dans ce jeune lévite, dans cette belle fiancée, dans ces quelques sonnets écrits sous une grotte, jetés au vent de la Sorgue et recueillis par les couples amoureux d'Avignon, qui soit de nature à perpétuer son contre-coup et son bruit à travers les siècles ? Rien ! Il n'y a rien, excepté une âme, une âme puissante, sonore, mélodieuse et profondément touchée ; une âme qui vit dans chacun de ces souvenirs, qui chante dans chacun de ces vers, qui pleure, espère ou prie dans chacune des notes du clavier des âmes ; et ce rien, c'est assez pour que le monde, à perpétuité, soit aussi plein des noms de Pétrarque et de Laure que des noms de ceux qui ont conquis ou révolutionné le monde sous le pas de leurs armées. Il y a des célébrités pour l'oreille du vulgaire et des célébrités pour les cœurs d'élite ici-bas ; ces dernières sont moins retentissantes, mais elles sont plus chères, plus sacrées, plus consanguines, si l'on peut parler ainsi, à nos propres cœurs. Leur génie, c'est leur sensibilité ; il leur a suffi de sentir profondément, d'aimer divinement pour devenir des puissances de sentiment ; un clin d'œil a fait leur destinée. Et si ces sensibilités

CCCIII

IL PRIE LAURE DE DEMANDER A DIEU QU'IL SOIT ADMIS AUPRÈS D'ELLE POUR PRIX DE SA LONGUE ET CHASTE PASSION.

Donna, che lieta col vrincipio nostro.

O toi qui dans l'azur renais et refleuris
Comme l'a mérité ton existence austère,
Et qui dans ta splendeur en pitié prends la terre
Et tous les biens auxquels nous attachons du prix;

Toi, le plus éthéré des célestes esprits,
Comme Dieu qui voit tout, tu peux voir sans mystère
Cet amour dévoué, cette foi salutaire
Que trahissent encor mes pleurs et mes écrits.

Et tu n'ignores pas que mon cœur ne réclame
Qu'un regard de tes yeux pour attiser ma flamme,
Et que dans aucun temps je n'ai demandé plus.

Qu'à ta prière donc le ciel me dédommage
Du mal que j'ai souffert en te rendant hommage!
Qu'il m'offre près de toi le bonheur des élus!

profondes et délicates, comme celle de Pétrarque, ont été douées par la nature et par l'art du don d'exprimer avec force, grâce, naturel et harmonie leurs enthousiasmes, de chanter leurs soupirs, de moduler leurs larmes, de confondre leur passion profane pour une créature divinisée avec cette passion sainte pour l'éternelle beauté qui devient la sainteté de la passion, alors ces âmes s'emparent du monde par droit de consonnance avec tout ce qui sent, souffre ou aime comme elles ont aimé ; car le cœur de l'homme a été fait, comme le bronze ou comme le cristal, sonore ; il vibre à l'unisson de tous les autres cœurs créés de la même argile et susceptibles des mêmes accords dans le concert universel des sensations. De toutes ces âmes consonnantes aux autres belles âmes formées pour la plus divine fonction de l'âme, AIMER, Pétrarque est, selon moi, la plus justement immortelle ici-bas par ses chants. Son sentiment est sincère, sa fiction est une histoire; ses enthousiasmes ou ses gémissements ne sont point des déclamations, mais des soupirs; ses larmes ne sont point puisées dans les sources antiques de Castalie ou de Blanduse, mais dans ses yeux ; elles ont le sel et l'amertume des véritables larmes humaines. Ses vers, sobres d'images, mais neufs d'expressions, sortent en petit nombre, non de sa plume, mais de son cœur, comme des palpitations cadencées de ce cœur qui se répercutent sur sa page; la musique de ces sonnets ressemble aux majestueux et graves murmures de la grotte de Vaucluse, qui viennent de l'abîme, qui sonnent creux, qui remplissent l'âme, qui

CCCIV

IL ENVIE LE SORT DES ANGES QUI JOUISSENT DE LA VUE DE LAURE.

Da' più begli occhi e dal più chiaro viso.

Les plus beaux yeux du monde et le front d'une reine,
Une blonde forêt de cheveux adorés
Qui faisait pâlir l'or et les rayons dorés,
Un sourire angélique, une voix de sirène ;

De blanches mains, des bras dont l'élégance entraîne
Les cœurs que le désir a le moins explorés,
Les pieds les plus mignons que l'œil ait dévorés,
L'air le plus gracieux, l'âme la plus sereine ;

Voilà pour quels attraits d'amour je fus épris.
Ils charment à présent les célestes esprits,
Et moi je suis resté seul, aveugle et fidèle.

Je n'ai plus qu'un espoir dans mon triste abandon,
C'est que Laure du ciel obtienne mon pardon,
Et que je puisse un jour y revivre près d'elle.

la troublent et qui l'apaisent, comme des échos souterrains des mystères de Dieu. La langue dans laquelle ces vers s'épanchent ne semble avoir été composée ni pour les hommes, ni pour les esprits délivrés de leurs corps, mais c'est une langue entre ciel et terre, entendue également en haut et en bas, qui a de la terre la passion et la douleur, qui a du ciel l'espérance et la sérénité. Ni Homère, ni Virgile, ni Horace, ni Tibulle, ni Milton, ni Racine n'ont de tels vers, parce qu'aucun d'eux n'a tant aimé ni tant prié. David seul a des versets de cette nature dans ses psaumes. Pour tout homme sensible qui comprend les sonnets de Pétrarque dans la langue où ils ont été pleurés ou gémis, les sonnets du poëte de Vaucluse sont un manuel qu'il faut porter sur son cœur ou dans sa mémoire comme un confident ou un consolateur dans toutes les vicissitudes des attachements humains ; ils calment comme des versets de l'*Imitation*, et de plus ils enchantent par des mélodies intérieures toujours en concordance du son et des sens. C'est une musique qui aime et qui prie dans toutes ses notes ; c'est le psautier de l'amour et de la mort ici-bas ; c'est le psautier de la réunion et de l'immortalité là-haut ; c'est Pétrarque ! Heureuse l'Italie d'avoir produit un tel psalmiste ! Malheureuse l'Italie de le négliger aujourd'hui pour déifier des hommes dont les épopées barbares et les tragédies déclamatoires ne valent pas un sonnet de ce David de Vaucluse. » (*Cours familier*, t. VI, p. 169.)

CCCV

HEUREUX SERA LE JOUR OÙ SON AME DÉLIVRÉE MONTERA PRÈS DE LAURE.

E' mi par d' or' in ora udire il messo.

Dans mon empressement d'être au ciel appelé,
De ma dame je crois entendre le message,
Et, voyant mon erreur, je languis; mon visage
Pâlit et s'assombrit, tant je suis désolé.

Je ne me connais plus, j'ai l'esprit affolé;
De mes goûts les plus chers je néglige l'usage,
Et mon dernier soupir, que déjà tout présage,
Il me tarde qu'il soit de ma lèvre exhalé.

Trois fois seront bénis le jour, l'heure prochaine
Où, sortant de prison, libre de toute chaîne,
Je me dépouillerai du vêtement charnel!

Où, sous mes pieds laissant la terre ténébreuse,
Je prendrai mon essor jusqu'à la sphère heureuse
Où je verrai ma dame et le Maître éternel!...

Pour l'amant qui ne peut détacher son cœur du souvenir de sa bien-aimée, l'espoir de la rejoindre au ciel est sa plus douce consolation, et naturellement il désire que cette réunion céleste ait lieu le plus tôt possible. Pétrarque se réjouissait aussi de se trouver en présence du souverain maître :

Ch' i' veggia il mio Signore e la mia Donna.

Cette double aspiration est essentiellement chrétienne. Notre poëte a-t-il, en écrivant ce sonnet, pensé à Cicéron et à son *Dialogue sur la Vieillesse*, comme le supposent les commentateurs Velutello et Gesualdo ? C'est douteux, malgré l'analogie qui existe entre le premier tercet et la dernière phrase de l'extrait suivant :

« Je ne cherche point, dit Cicéron, à calomnier la vie, comme l'ont fait beaucoup de gens, et même d'hommes éclairés; je ne regrette pas d'avoir vécu, parce que j'ai droit de croire que mon passage sur cette terre n'a pas été tout à fait inutile; mais je sors de la vie comme d'une hôtellerie, et non comme d'une demeure qui m'appartiendrait : la nature n'a point fait de la terre une habitation fixe; ce n'est qu'un lieu de passage. Qu'il sera beau à mes yeux le jour où je m'éloignerai de cette foule impure qui nous environne, pour aller me réunir à la divine assemblée des âmes ! »



CCCVI

IL EST HEUREUX EN SONGE, MAIS LE RÉVEIL EST CRUEL.

L' aura mia sacra al mio stanco riposo.

Depuis que m'apparaît souvent l'ombre adorée,
Devenu plus hardi, j'ose l'entretenir
De cette passion que je n'ose bannir,
Et que durant sa vie elle a presque ignorée.

Je rappelle d'abord l'étincelle dorée
Dont je garde en mon cœur le brûlant souvenir,
Et je lui dis comment Amour a su tenir
Sous sa loi ma jeunesse aujourd'hui déflorée.

Elle se tait; son front trahit l'intime émoi;
Son doux regard s'arrête avec bonté sur moi,
En laissant échapper quelques pleurs de tendresse.

Mon âme, en lui voyant partager ma douleur,
Croit déjà reposer dans un monde meilleur,
Mais le réveil, hélas! me rend à ma détresse.

Lamartine vient d'exalter l'amant et le poëte. M. Mézières va nous montrer Pétrarque dans toute sa gloire avec une éloquente simplicité :

« Pétrarque, dit-il, èst de tous les écrivains modernes, sans en excepter Voltaire et Gœthe, celui qui, de son vivant, a recueilli le plus de gloire, celui qui a obtenu de ses contemporains le plus de marques d'admiration. L'histoire littéraire n'offre pas d'exemple d'une renommée plus facilement acquise ni plus universellement acceptée. La rapidité et l'étendue de son succès littéraire ont quelque chose de merveilleux, surtout lorsqu'on songe aux difficultés qui entouraient ses débuts. En 1326, à l'âge de vingt-deux ans, fils d'un exilé de Florence, obscur et pauvre, il quittait l'université de Bologne pour aller recueillir les minces débris de l'héritage paternel à Avignon, sur la terre étrangère, dans un lieu où l'on ne parlait même pas sa langue, où aucun appui, aucune amitié secourable ne l'attendait, et quatorze ans plus tard, en 1340, son nom était déjà si grand, si populaire dans toute l'Europe, que, le même jour, il recevait de l'université de Paris et du sénat de Rome l'offre d'une couronne poétique qu'aucune de ces deux villes n'avait encore accordée à personne. Malgré la difficulté des voyages, de nombreux visiteurs venaient de tous les pays pour le voir, le poursuivaient jusque dans sa solitude de Vaucluse et se faisaient même précéder de magnifiques cadeaux pour obtenir la faveur d'être admis en sa présence. En même temps les plus grands princes se disputaient l'honneur de le recevoir, et les gens du

CCCVII

IL S'EXHORTE A MOURIR EN PENSANT A LA MORT DU CHRIST ET A CELLE DE LAURE.

Ogni giorno mi par più di mill' anni.

Il semble que mes yeux pleurent depuis mille ans
Celle qui fut l'étoile et l'âme de ma vie,
Et qui de l'empyrée à présent me convie
A tendre au plus haut but par de nobles élans.

Le monde en vain m'attire avec de beaux semblants :
Je sais que l'homme sage en le hantant dévie,
Que la profonde paix dont la tombe est suivie
Prévient mille désirs, mille maux désolants.

Pourquoi craindre la mort, fin de toute souffrance?
Celui qui s'immola pour notre délivrance,
Le Christ l'a sur la croix subie avec affront ;

Et même en pénétrant dans les veines de celle
Qui toujours vers le bien me dirige avec zèle,
Elle n'a pas troublé la candeur de son front.

peuple l'entouraient partout où il résidait d'une respectueuse vénération.

« Quatre papes, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, Grégoire XI, voulaient l'attacher à leur personne; deux rois de France, Jean le Bon et Charles V, le suppliaient de vivre à leur cour; le roi Robert de Naples regrettait de ne pouvoir le couronner de sa main au Capitole; les princes italiens les plus puissants, les Visconti, les Carrare, les Gonzague le retenaient auprès d'eux; dans une cérémonie publique, l'aristocratie de Venise lui décernait la place d'honneur à la droite du doge, et le sénat de la même ville décidait, par un décret, qu'il n'y avait, ni dans le présent, ni dans le passé, aucun philosophe, aucun poëte chrétien qui pût lui être comparé. Une impératrice d'Allemagne lui écrivait de sa propre main pour lui annoncer la naissance de sa fille. Un vieux maître d'école aveugle de Pontremoli traversait tout le sud de l'Italie à pied, avec l'espérance de le trouver à Naples, et ne l'y ayant pas rencontré, revenait à Parme, à travers l'Apennin, afin d'entendre une fois en sa vie le son de cette voix fameuse. Un orfévre de Pergame place le portrait du poëte dans tous les coins de sa demeure, fait dorer la chambre où il lui offre l'hospitalité, et, après l'avoir reçu une seule nuit sous son toit, déclare que personne ne couchera jamais dans le lit de pourpre où Pétrarque a dormi. A Arezzo, ses compatriotes le conduisent en triomphe devant la maison où il est né, maison que l'on conserve comme une relique nationale. Lorsqu'il passe dans les rues de Milan, tous les

CCCVIII

IL REGRETTE DE N'ÊTRE PAS PASSÉ DE CETTE VIE A L'AUTRE EN MÊME TEMPS QUE LAURE.

Non può far morte il dolce viso amoro.

La mort n'enlaidit pas les traits de forme heureuse ;
C'est leur charme plutôt qui la rend moins affreuse.
Faut-il pour bien mourir un secours étranger ?
Laure sera ma force à l'instant du danger.

Celui qui n'a pas craint, victime généreuse,
De répandre son sang sur la croix douloureuse,
Par son trépas aussi daigne m'encourager.
Viens donc, ô Mort ! tes coups ne peuvent m'affliger.

Et ne tarde pas trop ; car je suis las d'attendre.
Pourquoi refusas-tu, cruelle, de m'entendre
Quand l'être qui m'est cher disparut sans retour ?

Depuis lors j'ai vécu de sa seule pensée.
La route que je suis, ses pieds me l'ont tracée,
Et les miens jusqu'au bout la suivront sans détour.

regards le saluent, toutes les têtes se découvrent sur son passage. Au milieu des troubles de l'Italie du Nord, lorsque sur les deux rives du Pô des armées sont rangées en bataille, que des barques garnies de soldats sillonnent le fleuve, Pétrarque le descend paisiblement et, sur sa route, ne reçoit des combattants, à quelque parti qu'ils appartiennent, que des témoignages de respect.

« Hommes du peuple et grands seigneurs, toutes les classes de la société saluent en lui la plus incontestable des royautés, celle du génie. Le prestige de son nom, qu'il a rendu glorieux dès sa jeunesse, se conserve pendant sa vie et ne diminue point avec les années. A peine dans sa longue carrière, quelques voix isolées et sans crédit essayent-elles d'entamer sa renommée. Lui-même les réduit au silence par une vigoureuse polémique, et l'opinion publique le venge de ces attaques par un redoublement d'admiration pour ses écrits. Il meurt à soixante et dix ans, en pleine gloire. Son ami, François de Carrare, seigneur de Padoue, lui fait des funérailles princières ; des villes prennent le deuil et l'Italie entière s'émeut à la nouvelle de sa mort. Il laisse dans la mémoire de ceux qui l'ont connu un souvenir ineffaçable. Le plus grand de ses contemporains, Boccace, pleure des nuits entières en pensant qu'il ne le reverra plus. Le froid Villani, si peu accessible à l'émotion, le considère comme le modèle de toutes les vertus, et croit qu'une nuée blanche est sortie de sa bouche, au moment de sa mort, pour attester sa sainteté. Dominique d'Arezzo, qui voudrait

CCCIX

EN SE SENTANT VIEILLIR IL S'ATTACHE DE PLUS EN PLUS
A LA PENSÉE DE LAURE.

Dicemi spesso il mio fidato speglio.

En voyant sur mes traits la lassitude empreinte
Et non moins que mon corps mon esprit s'énervant,
Mon fidèle miroir me répète souvent :
« De la vieillesse enfin voici venir l'étreinte.

« A la nature il faut obéir sans contrainte;
« Tout espoir de la vaincre est un jeu décevant. »
Subitement alors, comme un homme rêvant,
De mon profond sommeil je m'éveille avec crainte.

Je vois bien que nos jours passent rapidement,
Qu'on ne vit qu'une fois, et que d'un seul moment
L'on ne peut retarder le cours de l'existence.

J'entends du moins encor quelques mots gracieux
De celle qui m'invite à la rejoindre aux cieux,
Et qui doit à la fin me prêter assistance.

composer son éloge, se met à trembler et à pleurer au lieu d'écrire chaque fois qu'il prend la plume. Les lettrés attendent, comme le plus grand événement du siècle, l'apparition du poëme de l'*Afrique*, et prédisent à la nouvelle épopée les destinées de l'*Enéide*.

« Comment s'explique un triomphe si éclatant et si durable ? D'où vient, pendant quarante ans, ce concert de louanges, cette unanimité d'admiration en faveur d'un seul homme? Le génie de Pétrarque, si grand qu'il soit, est-il la seule cause d'une si merveilleuse fortune ?... C'est à son caractère, plus encore qu'à son génie, que Pétrarque doit la précocité, la durée et l'éclat de ses succès. Caractère extraordinaire, unique dans l'histoire des lettres, composé des qualités les plus diverses, de grâce et de force, de souplesse et de fierté, de sensibilité et d'énergie, mêlé de défauts, mais où les défauts mêmes ont du charme ; où domine d'ailleurs, comme le trait essentiel, un travail perpétuel de l'homme sur lui-même, un effort permanent pour réaliser un jour, par la lutte de la volonté contre les passions ou contre les choses, les plus grands desseins et les ambitions les plus hautes !

« Aux dons heureux qu'il tenait de la nature, Pétrarque ajoute sans cesse tout ce que l'art et la méditation peuvent ajouter au génie. Il se rend de très-bonne heure un compte rigoureux de ses actes, comme il se rend compte dans ses vers des moindres nuances de style ou de versification. A coup sûr il attire tout d'abord ceux qui l'approchent par la vivacité et par la délicatesse de son esprit, mais il se les attache ensuite

CCCX

IL CROIT CONVERSER DANS LE CIEL AVEC LAURE ET AVEC DIEU.

Volo con l' ali de' pensieri al cielo.

Tant de fois vers le ciel je me suis envolé
Sur l'aile du désir, que je me crois du nombre
De ceux dont la dépouille est déposée à l'ombre
Des cyprès s'élevant sur le tertre isolé.

Souvent alors mon cœur se trouve consolé
Par celle à qui je dois mon air farouche et sombre :
« Je puis t'aimer, dit-elle, aujourd'hui sans encombre ;
« Ton front de cheveux blancs est à demi peuplé. »

Puis sa main me conduit devant l'Être suprême.
Je m'incline : « O Seigneur, avec celle que j'aime
Laissez-moi près de vous vivre en vous adorant. »

—« Rien ne peut, répond-il, changer tes destinées.
« Mais dusses-tu venir dans vingt ou trente années,
« Ne te plains pas... C'est peu pour un bonheur si grand.

pour toujours ; il fixe leurs sympathies par l'irrésistible séduction de son commerce. Parmi ceux qui le connaissent il y en a bien peu qui ne l'aiment, et parmi ceux qui l'aiment il n'y en a guère qui l'abandonnent. Par sa conversation ou par ses lettres, il a conquis tous ceux qu'il voulait conquérir, et, une fois conquis, il les a presque tous gardés pour admirateurs ou pour amis. Dans sa jeunesse, la beauté de ses traits, la pureté de son teint, l'éclat de ses yeux noirs prévenaient en sa faveur et lui valurent d'être partout bien accueilli. Ce fut pour l'avoir remarqué, sans le connaître, à l'université de Bologne, que Jacques Colonna se le fit présenter et l'introduisit dans sa famille. Il raconte lui-même que, pendant les premières années de son séjour à Avignon, il fut recherché sans savoir pourquoi par les plus grands personnages. Sa bonne mine, son esprit et son génie naissant y furent pour quelque chose, mais aussi son savoir-faire et son tact...

« La gloire suivit de près les premiers vers de Pétrarque. Ce thème éternel de l'amour, renouvelé avec tant de grâce, cet harmonieux langage, ce style si pur, si élégant, si doux, enchantaient les esprits. C'était comme une musique qui résonnait aux oreilles charmées. Les vives mémoires des pays méridionaux retenaient naturellement les vers du *Canzoniere*, comme on retient un air connu et aimé. « Mes vers coulaient « si doucement, dit Pétrarque, que même les vieil- « lards ne pouvaient s'empêcher de les prononcer... »

« Pétrarque avait beau conquérir la gloire, dépasser même par l'éclat de ses succès ses plus ardents désirs,

CCCXI

DÉLIVRÉ DES CHAÎNES DE L'AMOUR ET LAS DE L'EXISTENCE, IL NE SONGE QU'A MOURIR SAINTEMENT.

Morte ha spento quel Sol ch' abbagliar suolmi.

Par la mort s'est éteint le soleil de mon âme,
Et mes yeux, quoique sains, sont dans la nuit plongés
En chênes, en ormeaux mes lauriers sont changés;
Sans être plus heureux mon cœur reste sans flamme.

Au bocage, au vallon en vain je la réclame,
Celle qui ranimait mes jours découragés
En berçant mon esprit de rêves mensongers;
Elle n'est plus, la noble et séduisante femme.

Délivré du lien qui me tenait captif,
Ce n'est pas toutefois sans un regret plaintif
Que de ma liberté je jouis solitaire.

Las de vivre, je pense à mourir saintement,
Et je retourne à Dieu tout-puissant et clément
Qui promet une joie inconnue à la terre.

à peine possédait-il ce qu'il avait tant souhaité qu'il en sentait déjà le vide et le néant. Il avait la maladie des grands cœurs. Il aspirait toujours, pour lui-même et pour les autres, à un état de perfection idéale que la faiblesse humaine est incapable d'atteindre. Ses chagrins venaient presque tous du désaccord qu'il découvrait à chaque instant entre la beauté de ses rêves et la laideur de la réalité. Il souhaitait que l'Italie fût unie, et il la voyait divisée; il la voulait puissante, et il la trouvait faible. Il rêvait le retour de l'Eglise à la simplicité des mœurs évangéliques, et il était témoin, dans Avignon, du luxe, des débauches, de la rapacité des cardinaux. Il se figurait que la justice et la paix devaient régner parmi les hommes, et il n'entendait parler autour de lui que de violences ou d'iniquités. S'il rentrait en lui-même, il n'avait pas moins sujet de s'attrister. Sa conduite ne répondait guère mieux que celle des autres à son incessante ambition. Il prenait chaque jour la résolution de se corriger de quelque défaut dont il ne se corrigeait pas. Il se flattait d'étouffer ses passions, et, au moment où il croyait les dominer, elles se déchaînaient impétueusement. Il cherchait la paix de l'âme et cette paix le fuyait toujours. « Je « suis, disait-il quelquefois, comme un malade qui se « retourne sur sa couche sans trouver le repos. » Il a eu presque toute sa vie un fond d'inquiétude et d'agitation dont la source était en lui seul, dans la vivacité de ses impressions, dans l'intensité de ses sentiments, et qu'une âme moins noble n'eût jamais connues.

« De là son perpétuel besoin de changer de lieu, son

CCCXII

IL COMPTE LES ANNÉES PERDUES ET VEUT CONSACRER A DIEU SES DERNIERS JOURS.

Tennemi Amor anni vent' uno ardendo.

Vingt et un ans durant, d'amour pur j'ai brûlé,
Dans l'espoir d'être heureux toujours crédule et ferm
Et depuis qu'on creusa la tombe qui l'enferme,
Pour Laure encor dix ans mes larmes ont coulé.

A la fin je suis las. En moi j'ai refoulé
Cette erreur où du bien s'est presque éteint le germe.
De mon terrestre exil voici venir le terme;
A Dieu j'offre ce cœur qu'un regard a troublé.

Oh! combien je regrette, au déclin de la vie,
La folle illusion si longtemps poursuivie
Et tant de jours perdus pour mon amendement!

O toi qui mis mon âme en sa prison charnelle,
Préserve-moi, Seigneur, de la peine éternelle;
Je ne m'en défends pas, j'ai failli grandement.

amour du déplacement, ses départs précipités et ses retours inattendus. Il ne peut se fixer nulle part, parce qu'il ne se trouve bien nulle part. Il passe sa vie à errer de pays en pays, sans adopter une résidence, toujours frappé des inconvénients de celle qu'il habite, espérant toujours qu'il en découvrira une meilleure. Ni la distance, ni la difficulté des chemins, ni les dangers même des voyages ne l'arrêtent. Il traverse plusieurs fois, pour satisfaire un simple caprice, des contrées dévastées par la guerre ou infestées de brigands. Au bout d'un certain nombre de mois ou de jours, il faut qu'il parte. Quels que soient les obstacles qui s'opposent à son départ, il s'en ira, sauf à revenir, lorsque d'autres lieux lui seront devenus à charge. Que de fois il passe, par exemple, de France en Italie et d'Italie en France ! Dans l'Italie du Nord, que de visites successives à Parme, à Milan, à Vérone, à Padoue, à Venise ! Que de promenades entre ces différentes villes ! On s'imagine quelquefois, peut-être même se persuade-t-il qu'il vient de s'établir définitivement quelque part. On le croit d'abord fixé à Vaucluse, puis à Parme, puis à Milan ; il n'en est rien pourtant et il va mourir, loin de ces lieux qu'il a aimés, dans une retraite nouvelle. Il trompe son mal en s'agitant ainsi ; il ne le guérit pas. Car ce ne sont point les objets extérieurs, ce n'est point la nature qui lui inspire à la longue du dégoût ou de l'ennui ; c'est lui-même qui se fatigue de lui. Il a beau changer de résidence, il porte partout au fond de son âme la blessure que lui font ses pensées. « Les différentes par-« ties de mon âme combattaient entre elles, écrit-il

CCCXIII

IL DÉPLORE SON ÉGAREMENT ET DEMANDE A DIEU DE MOURIR EN PAIX.

I' vo piangendo i miei passati tempi.

Ah! tous mes jours perdus, maintenant je les pleure,
Ces jours où des faux biens follement je m'épris,
Tandis que j'aurais pu, moins digne de mépris,
De mes ailes m'ouvrir une route meilleure!

O toi qui vois mes maux, s'il en est encor l'heure,
Secours-moi, Dieu clément! Longtemps je me mépris
Prends pitié de l'erreur de mes faibles esprits;
Roi du ciel, qu'un rayon de ta grâce m'effleure!

Ah! donne-moi la paix après tant de combats!
S'il fut coupable et vain mon séjour ici-bas,
Du moins qu'un saint départ me rende l'assurance!

Pour que mon dernier jour ait un beau lendemain,
Jusqu'au dernier soupir soutiens-moi de ta main:
C'est en toi que j'ai mis ma suprême espérance!

« dans sa vieillesse; elles troublaient ma vie et mon « repos par des dissensions perpétuelles et par une « sorte de guerre civile. J'étais devenu pour moi-même « un fardeau, une fatigue, un supplice. » Quand il fit sa dernière visite à Avignon, « je suis retourné en « France, disait-il, moins par le désir de voir des choses « mille fois vues que par l'espoir de remédier à mes « ennuis, en changeant de lieu, comme les malades. » C'est cet état de malaise qu'il appelle dans son *Secret* : *Ægritudo animi* ou *acidia*, c'est la haine de soi, l'impuissance de supporter plus longtemps les misères de la condition humaine, c'est la nostalgie de l'exilé qui a quitté les joies du ciel et qui, dépaysé sur la terre, y cherche partout une patrie sans la trouver. « Les « âmes les plus nobles, écrivait-il avec une sorte de « subtilité mystique, éprouvent un insatiable désir de « voir des lieux nouveaux. C'est qu'elles viennent du « ciel. Le ciel n'est-il pas toujours en mouvement ? »

« Cette vie agitée a néanmoins ses heures de calme et de paix. La solitude, les beautés naturelles exercent sur l'âme du poëte leur bienfaisante influence. Les scènes de la vie champêtre, les riants aspects de la campagne font entrer en lui une sérénité inaccoutumée. Il aime les beaux sites et les lieux solitaires ; il respire plus librement, il se sent plus à l'aise, loin des hommes, dans le voisinage immédiat de la nature, en étroite communication avec elle. C'est peut-être à Vaucluse, sur les bords déserts de la Sorgue, au pied du rocher qui semblait le séparer du monde entier, qu'il a passé ses meilleurs jours. Il en gardait le plus doux

CCCXIV

IL BÉNIT MAINTENANT LAURE D'AVOIR REFRÉNÉ LA PASSION QU'IL AVAIT POUR ELLE ; C'EST A SA RIGUEUR QU'IL DEVRA SON SALUT.

Dolci durezze e placide repulse.

O douces cruautés, ô refus bienheureux
Auxquels candidement la tendresse s'allie!
O précieux dédains qui calmiez la folie
(Maintenant je le vois) de mes vœux amoureux!

Noble voix exprimant des pensers généreux!
Fleur de vertu que rien ne flétrit et ne plie!
Source de beauté fière et de grâce accomplie,
De l'esprit bannissant tout conseil dangereux!

Angéliques regards dont la placide flamme
Refrénait les élans, l'audace de mon âme
Quand plus que de raison le désir l'entraînait!

Contre tous vos attraits mon cœur était sans armes.
C'est grâce à la rigueur unie à tant de charmes
Que j'ai pu retrouver Dieu qui m'abandonnait.

souvenir; il en parle, à toutes les époques de sa vie, avec émotion. Il rappelle souvent dans sa correspondance le temps heureux où il vivait en paysan dans sa maison rustique, où il se nourrissait de raisin, de figues, de noix, d'amandes; où il n'entendait que le mugissement des bœufs, le bêlement des moutons, le chant des oiseaux et le continuel murmure de la rivière; où le matin il errait sur la colline; où à midi il se réfugiait sous la voûte qui reliait sa demeure à l'un de ses deux jardins; où le soir, après une promenade à travers les prés, il venait s'asseoir sur un roc, au milieu des eaux, en face de la source bouillonnante; où son âme enfin délivrée se révoltait contre tous ses soucis. A Milan, dans l'asile qu'il s'était choisi, près de la basilique de Saint-Ambroise, s'il aimait à regarder les tours de l'église où avait vécu un si grand homme, où saint Augustin s'était converti, s'il recherchait volontiers tout ce qui pouvait lui rappeler ces deux chères mémoires, il éprouvait aussi un plaisir quotidien à contempler de sa fenêtre les vastes rizières de la Lombardie, les longues allées d'arbres et bien loin, à l'horizon, les Alpes neigeuses. Tous les lieux où il s'est plu, où il s'est arrêté par choix, sont heureusement situés. De la colline de Saint-Colomban, où il passa l'été plus d'une fois, il apercevait la plaine immense du sein de laquelle s'élèvent Pavie, Plaisance, Crémone, les rives du Pô, les rivières qui s'y jettent, et il écrivait à ses amis, assis sur l'herbe, à l'ombre d'un grand châtaignier, en regardant le soleil se coucher à la limite de ce vaste paysage. Jeune, il ne redoutait pas les

CCCXV

DEPUIS QUE LAURE N'EST PLUS, LA MORT LUI PARAÎT DOUCE.

Spirto felice, che si dolcemente.

O bienheureux esprit qui d'une douce flamme
Éclairas les regards de ses yeux bien-aimés,
Et sur ses lèvres mis les discours animés
Dont l'accent généreux vibre encor dans mon âme !

C'est toi qui fis mouvoir les pieds de cette dame,
Ces pieds qui s'égaraient dans les champs embaumés
Et qui, légèrement sur le sable imprimés,
Semblaient être d'un ange et non pas d'une femme.

Lorsque tu retournas au sein du Créateur,
Tu laissas au cercueil, impuissant protecteur,
Ta brillante enveloppe humaine et périssable.

Quand tu partis du monde, Amour partit aussi ;
Le soleil s'éclipsa, le ciel fut obscurci,
Et la cruelle mort parut moins haïssable.

aspects les plus sauvages, pourvu qu'il y trouvât la solitude, comme le prouve son amour pour Vaucluse. Plus tard, il préférait les lieux riants et aimables. De sa maison de Parme, il ne voyait que des prairies herbeuses et des rangées d'arbres gracieusement rattachés les uns aux autres par des guirlandes de vignes. Au lever et au coucher du soleil seulement, les pentes abruptes de l'Apennin, derrière la ville, lui offraient comme une imitation affaiblie de l'étrange beauté des rochers de la Sorgue. A Arqua, dans le coin des monts Euganéens où il voulut mourir, le paysage est simple et tranquille. Sous ses fenêtres, une gorge étroite, parsemée d'oliviers et de mûriers, descendait en pente douce vers une vallée plus large. Des collines nues fermaient l'horizon. Mais au besoin, d'une hauteur qui dominait sa maison, il pouvait apercevoir les cimes des Alpes et rentrer en communication avec les grands aspects de la nature.

« De très-bonne heure, Pétrarque s'inquiéta du problème de notre destinée et des devoirs de l'homme envers Dieu. Des critiques superficiels soutiennent qu'il vécut, pendant la plus grande partie de sa vie, en amoureux, en artiste, en poëte, et qu'il ne se composa une philosophie religieuse que dans sa vieillesse. Rien de plus inexact. Dès ses premières lettres, il paraît préoccupé de morale autant que de littérature. Il répète à chaque instant dans sa correspondance qu'il est bon d'être instruit, mais qu'il vaut encore mieux être honnête. Le récit du voyage qu'il fit à trente-deux ans au mont Ventoux révèle déjà une grande habitude de s'observer soi-même, un désir profond de conformer

CCCXVI

IL DEMANDE A L'AMOUR DES CHANTS DIGNES DE LAURE, ET L'AMOUR LUI RÉPOND QU'IL VAUT MIEUX SE TAIRE QUE D'ESSAYER L'ÉLOGE DE TANT DE PERFECTIONS.

Deh porgi mano all' affannato ingegno.

De grâce, Amour, soutiens mon génie alarmé.
Daigne guider ma plume incertaine et craintive.
Fais que mes vers soient doux à l'oreille attentive
Pour chanter dignement celle qui m'a charmé.

Que mon encens s'élève en nuage embaumé
Jusqu'au faîte où monta son âme fugitive!
Le monde n'osait pas la retenir captive;
Trop pur était pour lui ce trésor animé.

— « *Tous les dons, que le ciel et moi pouvons promettre*
« *S'étaient heureusement unis, répond mon maître,*
« *Dans ce prodige humain que la mort nous a pris.*

« *Non, jamais depuis Ève, on ne vit sur la terre*
« *Une telle beauté... Mais il vaut mieux se taire ;*
« *En pleurant je le dis, en pleurant tu l'écris.* »

ses actions à des principes religieux solidement établis...

« Pétrarque est un chrétien convaincu, qui ne se contente pas d'accepter la foi comme une tradition de famille, mais qui croit fermement à la vérité du christianisme... Les pratiques d'une piété scrupuleuse lui sont habituelles et tiennent une place régulière dans sa vie. Chaque nuit il se relève pour prier Dieu ; dans le cours des nuits d'été, s'il ne se réveille pas, il est debout au point du jour et commence la journée par la prière. Tous les vendredis, il se soumet à un jeûne rigoureux et ne se nourrit généralement que de pain trempé d'eau. Il professe une dévotion particulière pour la Vierge et forme le projet de lui bâtir une chapelle à Arqua. Il ne se fait du reste aucune illusion sur la valeur de ses actes religieux, tant que la pureté de sa vie n'en atteste pas l'efficacité... Son inquiétude habituelle vient précisément de ce qu'il ne vit pas aussi chrétiennement qu'il le voudrait. Il est faible, il est assailli de tentations auxquelles sa croyance lui ordonne de résister, auxquelles il succombe par faiblesse, tout en sachant bien qu'il a tort d'y céder. C'est pour cela qu'il aime tant les *Confessions* de saint Augustin. « Chaque « fois que je lis ce livre, écrit-il, il me semble que je « lis ma propre histoire. » « C'est un livre plein de « larmes, » dit-il ailleurs. Lui aussi il pleure son impuissance ; il essaye de secouer les chaînes du passé, il aspire à devenir enfin maître de lui... » (*Pétrarque, Etude*, ch. VIII, *passim*.)

CCCXVII

LE CHANT PLAINTIF D'UN PETIT OISEAU LUI RAPPELLE SA TRISTESSE.

Vago augelletto che cantando vai.

Pauvre petit oiseau qui vas à l'aventure,
Moins chantant que pleurant les beaux jours et les fleurs
Quand tu vois la forêt qui change de couleurs
Et l'hiver qui revient attrister la nature;

Si, comme tu connais le mal qui te torture
Tu connaissais le deuil qui fait couler mes pleurs,
Tu voudrais partager les regrets, les douleurs
Qui sont de mes pensers l'unique nourriture.

Au partage, il est vrai, tu ne gagnerais pas :
Tandis que mon amie a subi le trépas,
La tienne vit peut-être et de toi n'est qu'absente.

Mais qu'importe ?... C'est l'ombre et l'air déjà glacé,
C'est l'amer souvenir de notre doux passé
Qui mêlent mes soupirs à ta voix gémissante.

FIN DES SONNETS.

Ce dernier sonnet est suivi dans le *Canzoniere* d'une dernière canzone qui est un hymne à la Vierge. Pétrarque semble être parvenu aux plus hautes régions de l'âme chrétienne ; une fervente prière couronne son œuvre d'amour.

« O Vierge, s'écrie-t-il à la fin de cet hymne, viens combler de larmes saintes et pieuses mon cœur épuisé : que du moins ces derniers pleurs soient exempts de terrestre limon, si les premiers n'ont été pleins que de folie !... Prends pitié d'un cœur contrit et soumis. Si je sus aimer avec une admirable constance un peu de poussière périssable, que ne ferai-je pas pour toi, ô noble reine ! Si de cet état si misérable et si infime je me relève par tes mains, ô Vierge, je consacre à ton nom et mes pensées et mon génie et mes écrits, ainsi que ma langue, mon cœur, mes larmes et mes soupirs. Guide-moi vers un chemin meilleur, et sois favorable à mes désirs désabusés. Le jour approche et ne peut être loin, si rapide est la fuite du temps, ô Vierge unique et sans rivale ! Recommande-moi à ton Fils, vrai homme et vrai Dieu, afin qu'à l'heure dernière mon âme trouve en son sein la paix. »





NOTE FINALE

ARQUA, LE TOMBEAU ET LA MAISON DE PÉTRARQUE.

« Dans Arquà, est une tombe, dit lord Byron ; — là, dans un sarcophage élevé, reposent les ossements de l'amant de Laure ; là viennent ceux qu'ont charmés ses chants harmonieux, les pèlerins voués au culte de son génie. Il lui fut donné de créer une langue, et de relever son pays de la honte imprimée à son nom par le joug stupide de ses barbares ennemis. Les pleurs harmonieux dont il arrosa l'arbre dépositaire du nom de sa maîtresse lui ont assuré à lui-même l'immortalité.

« Arquà, un village des montagnes, le vit mourir et a recueilli sa cendre ; c'est là qu'il passa ses derniers jours et descendit la vallée de la vie. Les villageois sont fiers (c'est là une légitime fierté, et qui les honore) de montrer à l'étranger sa maison et sa sépulture, toutes deux empreintes d'une simplicité vénérable, plus en harmonie avec ses chants que ne le serait une pyramide érigée sur sa tombe. » (*Pèlerinage de Childe-Harold*, IVe chant, traduction de Benjamin Laroche.)

On se rappelle que Pétrarque fut trouvé mort dans sa bibliothèque, la tête appuyée sur un livre. Son gendre, François de Brossano, annonça cette triste nouvelle à Boccace, qui lui répondit dans les termes les plus touchants :

« En voyant votre nom, j'ai connu d'abord le sujet de votre lettre. J'avais déjà appris par la voix publique le passage heureux de notre maître de la Babylone terrestre à la céleste Jérusalem. Mon premier mouvement a été d'aller sur le tombeau de mon père lui dire les derniers adieux et mêler mes larmes aux vôtres ; mais à peine puis-je me traîner dans ma campagne de Certaldo où je ne fais que languir. Après avoir lu votre lettre j'ai encore pleuré toute une nuit mon cher maître : ce n'est pas par pitié pour lui (ses mœurs, ses jeûnes, ses prières, sa piété ne me permettent pas de douter de son bonheur), mais pour moi et ses amis qu'il a laissés dans ce monde comme un vaisseau sans pilote sur une mer agitée. Je juge par ma douleur de la vôtre et de celle de Tullie [nom de fantaisie], ma chère sœur, votre digne épouse, à qui je vous conjure de faire entendre raison sur la perte qu'elle a faite et qu'elle devait prévoir. Les femmes, plus faibles que nous dans ces occasions, ont besoin de notre secours.

« J'envie à Arquà le bonheur dont il jouit de servir de dépôt à la dépouille d'un homme dont le cœur était le séjour des Muses, le sanctuaire de la philosophie, de l'éloquence et des beaux-arts. Ce village, à peine connu à Padoue, va devenir fameux dans le monde entier ; on le respectera comme nous respectons le

mont Pausilippe, parce qu'il renferme les cendres de Virgile, et les rives du pont Euxin, parce qu'on y voit le tombeau d'Ovide ; Smyrne, parce qu'on croit qu'Homère y est mort et enseveli. Le navigateur qui viendra de l'Océan, chargé de richesses, naviguant sur la mer Adriatique, se prosternera aussitôt qu'il découvrira les monts Euganées. Ces montagnes, dira-t-il, renferment dans leurs entrailles ce grand poëte qui fait la gloire du monde. Ah ! Florence ! malheureuse patrie ! tu ne méritais pas un tel honneur. Tu as négligé d'attirer dans ton sein celui de tes enfants qui t'a le plus illustrée. Tu l'aurais recueilli et honoré s'il avait été capable de trahison, d'avarice, d'envie, d'ingratitude et de toute sorte de crimes. Voilà le vieux proverbe vérifié : *Nul n'est prophète dans son pays.*

« Vous voulez, dites-vous, lui ériger un mausolée ; j'approuve ce projet, mais permettez-moi de vous faire faire une réflexion : c'est que le tombeau des grands hommes doit être ignoré ou répondre par sa magnificence à leur renommée. Que l'Italie entière soit son monument. » (Lamartine, *Cours fam.*, t. VI, p. 140.)

Avant de parler du mausolée, quelques mots des funérailles.

Le bruit de la mort de Pétrarque répandit la consternation dans les collines euganéennes. On accourut en foule pour lui rendre les derniers devoirs. François de Carrare, à la tête de la noblesse de Padoue, fut présent à la cérémonie. L'évêque y vint avec son chapitre et tout le clergé. Le corps de Pétrarque, revêtu

d'une soutane couleur de feu, qui était l'habit des chanoines de Padoue, fut porté par seize docteurs sur une bière couverte de drap d'or doublé d'hermine. L'oraison funèbre fut prononcée par Bonaventure de Péraga, de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, qui devint cardinal.

Voici maintenant la description du monument érigé par François de Brossano :

« Pétrarque, dit Byron dans une note, est couché plutôt qu'enseveli dans un sarcophage de marbre rouge soutenu par quatre pilastres reposant sur un piédestal élevé, qui le distingue de tous les autres tombeaux. Ce monument attire l'attention par sa majesté, mais il sera bientôt recouvert par quatre lauriers récemment plantés. »

L'abbé Roman dit que ce tombeau est placé devant la porte de l'église d'Arquà et qu'on y grava cette épitaphe :

Frigida Francisci tegit hic lapis ossa Petrarcæ.
Suscipe, Virgo Parens, animam ; Sate Virgine, parce :
Fessaque jam terris, cœli requiescat in arce.

M. CCC. LXXIII. XVIII IVLII.

Viro insigni FRANCISCO PETRARCÆ, laureato, Franciscolus de Brossano, Mediolanensis, Gener. Individua conversatione, amore, propinquitate et successione, memoria.

Il dit aussi que l'un des quatre piliers du sarcophage porte ce distique attribué à Pétrarque :

Inveni requiem : spes et fortuna, valete ;
Nil mihi vobiscum est, ludite nunc alios.

Le mausolée fut complété en 1547 par un buste en bronze, dû à la générosité de Paul Valdezucchi, comme le constate l'inscription suivante conservée par le même auteur :

FRANCISCO PETRARCÆ

Paulus Valdezucus, Patavus, poematum ejus admirator, ædium agrorumque possessor, hanc effigiem posuit. An. 1547. Idib. sept. Manfredino Comite, Vicario.

« Un soldat, ajoute l'abbé Roman, qui fracassa d'un coup de fusil l'œil gauche de ce buste, fut condamné aux galères. » Puis il rapporte une profanation plus grave :

« Les Florentins, qui auroient pu si facilement posséder cet homme illustre pendant sa vie, ont fait violer sa sépulture en 1636 pour avoir quelque portion de son corps. Ce fut un moine qui se chargea de cette commission périlleuse ; il brisa un des côtés du sarcophage et il en tira un bras. Ses trois complices furent bannis. »

C'est encore le même abbé qui va nous introduire dans la maison de Pétrarque :

« Elle est située, dit-il, sur le terrain le plus élevé

d'Arquà, et domine le village et l'église. Du cabinet qu'il occupoit, et dans lequel on le trouva mort, la vue embrasse le vallon et plusieurs des collines Euganées. Les murs de ce cabinet sont couverts d'inscriptions en vers grecs, latins, italiens, françois; noble tribut que l'on paie à la célébrité de l'écrivain qui fit de si beaux vers dans ce lieu solitaire. Toute la maison est ornée de peintures à fresque, dont le sujet est tiré des poésies italiennes de Pétrarque. Laure et son amant en sont les principaux personnages; leurs portraits y sont multipliés. Les triomphes de l'Amour, de la Gloire, de la Mort, de la Renommée et du Temps; des chasses, des marines, des paysages, la vue d'Avignon, de Vaucluse, le Parnasse et les Muses y sont représentés. On conserve encore quelques-uns des meubles du poëte.

« Dans une chambre, dont la frise est peinte, on voit une niche ornée de quatre demi-figures de sphinx sculptées, d'un grillage et d'une bordure dorée. Là se conserve une momie de chatte; c'étoit celle du poëte; il la fit embaumer. Voici des vers plaisants faits à ce sujet :

Etruscus gemino vates exarsit amore;
  Maximus ignis ego, Laura secundus erat.
Quid rides? divinæ illam si gratia formæ,
  Me dignam eximio fecit amante fides;
Si numeros geniumque sacris dedit illa libellis,
  Causa ego ne sævis muribus esca forent.
Arcebam sacro vivens è limine mures,
  Ne Domini exilio scripta diserta carent,
Incutio trepidis eadem defuncta pavorem,
  Et viget exanimi in corpore prisca fides. »

Que reste-t-il aujourd'hui de la maison de Pétrarque? Voici ce qu'Ugo Foscolo écrivait en 1809 dans ses *Lettres d'Ortiz* : « La maison devenue sacrée de ce grand parmi les fils de l'Italie est là, à demi écroulée par la négligence impie de ceux qui possèdent dans leur village un pareil trésor. Le voyageur viendra en vain des terres lointaines chercher avec une pieuse dévotion la chambre toute retentissante encore des chants vraiment célestes de Pétrarque ; il pleurera, au lieu de cela, sur un monceau de décombres recouvert d'orties et de ronces sauvages parmi lesquelles le renard solitaire a caché son nid. » (Lamartine, *Cours fam.*, t. VI, p.146.)

FIN DU COMMENTAIRE.



APPENDICE

FÊTES

DE VAUCLUSE ET D'AVIGNON

SONNETS A PÉTRARQUE ET A LAURE



FÊTES DE VAUCLUSE ET D'AVIGNON

Ah! se Italia a Lui diè vita ed allori,
A Lui Francia l'amor, l'estro, la musa!

ANTONIO B.

Pétrarque, quoique Italien, est une des gloires de la Provence, une gloire française. C'est dans la ville d'Avignon, dans le vallon de Vaucluse qu'il a vu et chanté Laure. C'est dans le comtat Venaissin qu'il s'est illustré comme écrivain et comme conseiller des princes et des papes. La France l'a toujours honoré comme un de ses enfants.

Philippe de Valois, on s'en souvient, lui offrit en même temps que Rome la couronne de laurier. S'il n'eût pas opté pour le Capitole, Paris l'aurait proclamé le premier poëte de son siècle.

Lorsqu'on forma le département dont le chef-lieu est Avignon, le nom de Vaucluse fut donné à cette circonscription administrative en souvenir de Pétrarque et de son poétique séjour près de la source de la Sorgue.

En 1804, l'*Athénée de Vaucluse* fêta le cinquième retour séculaire du jour natal de Pétrarque, en érigeant

une colonne commémorative près de la fontaine qu'il a rendue célèbre. Le promoteur de cette solennité, M. Prot, juge au tribunal d'Avignon, justifia, comme il suit, la pensée de l'Athénée :

« Si Pétrarque naquit et mourut au delà des Alpes, il n'appartient pas moins à cette terre hospitalière. A Carpentras il trouva des instituteurs; à Avignon, une muse; à Vaucluse, l'enthousiasme qui fait les poëtes. Sans nos écoles, sans Laure, sans nos heureux sites, il n'eût peut-être jamais fait la gloire de l'Italie, ni les délices du monde savant. Si la patrie est surtout aux lieux où l'esprit se forma, où se développa le cœur, Pétrarque n'est pas à d'autres qu'à nous. Du haut des rochers de Vaucluse, au bruit de ses orgueilleuses cascades, l'inspiration se répandit sur son génie; c'est là que, sous les lois de Laure, il écrivit en maître dans l'art des vers. »

En 1874, M. de Berluc-Pérussis, qui venait de fonder l'*Académie* et l'*Almanach du Sonnet*, eut certainement une idée toute poétique, toute française en proposant de rendre hommage au prince des sonnettistes, à l'occasion du cinquième centenaire de sa mort, et de consacrer dans une réunion littéraire le culte du sonnet.

Aussi cette idée fut-elle accueillie avec faveur, avec trop de faveur peut-être. Car le maire et le préfet d'Avignon intervinrent, et, au lieu d'un congrès de sonnettistes purement poétique et confraternel, comme le comportait une date mortuaire, nous avons eu de brillantes fêtes publiques et internationales.

La France et l'Italie furent conviées. On organisa des réjouissances de tous genres. Course, banquet et distribution de couronnes à Vaucluse, — retour à la gare d'Avignon, réception municipale, marche aux flambeaux, discours, cantate et champagne frappé à l'hôtel de ville, — messe solennelle en plein air et bénédiction des prix par l'archevêque, — cavalcade historique figurant le triomphe de Pétrarque, représentation théâtrale de l'opéra de *Pétrarque* par Duprat, illumination électrique du château des papes,—concours d'orphéons et de musiques instrumentales, danses populaires au tambourin, séance de Jeux floraux, déclamation des pièces couronnées, courses de taureaux, joutes, feu d'artifice et gondoles vénitiennes sur le Rhône, illuminations de la ville; rien ne manqua au programme pour *fêter la mort* de Pétrarque, ou plutôt pour attirer dans les murs d'Avignon et retenir pendant trois jours une affluence considérable de curieux

Au milieu de cette foule les lauréats et les délégués des sociétés savantes furent un peu négligés. L'attention générale se porta naturellement sur les ambassadeur, ministre, académiciens et autres personnages qui se groupèrent avec les membres du jury et les autorités. A peu près confondus avec les curieux, les sonnettistes ne purent guère fraterniser. Le hasard seul en rapprocha quelques-uns. A cet égard l'intention de M. de Berluc Pérussis ne s'est qu'imparfaitement réalisée; mais, par compensation, un éclat extraordinaire a été donné au couronnement des vainqueurs.

Les fêtes splendides de Pétrarque ont été décrites dans deux volumes spéciaux : — l'un, émané de la préfecture et des Félibres d'Avignon, sous le titre de : *Fêtes littéraires et internationales*, *cinquième centenaire de la* MORT *de Pétrarque, célébré à Vaucluse et à Avignon les* 18, 19 *et* 20 *juillet* 1874[1]; — l'autre, publié à Aix par les soins du jury, sous le titre plus circonspect de : *Fête séculaire et internationale de Pétrarque célébrée en Provence,* 1874[2].

D'autres récits individuels ont été aussi imprimés. Le plus remarquable est sans contredit celui de M. Eugène Roulleaux, mon confrère et codélégué de la Société littéraire et archéologique de l'Ain[3].

M. Roulleaux est un écrivain supérieur, poëte en prose et en vers comme Lamartine. Une verve entraînante, une harmonieuse fécondité, un heureux choix d'expressions distinguent les pages qu'il a consacrées à ses souvenirs de Provence, à ses appréciations de Pétrarque, et une pointe d'ironie en rehausse la saveur.

Malheureusement il a jugé le chantre de Laure à la manière de Louis Veuillot, sans tenir compte des mœurs de l'époque, de la faiblesse humaine et de la moitié d'une longue vie passée dans les austérités de la pénitence. Pétrarque, il est vrai, ne saurait s'en plaindre. Son âme chrétienne s'est réjouie au contraire des

[1] Avignon, 1874, 294 p., in-8.

[2] Aix, 1875, 222 p., in-8.

[3] *Pétrarque et les Fêtes littéraires du centenaire.* Bo... 1875 48 p., in-8 jésus.

leçons de morale données à ses dépens. C'est là le complément d'expiation qu'elle attendait depuis cinq siècles. Et voyez quelle heureuse conséquence peut avoir un mauvais dîner! M. Roulleaux assiste à Vaucluse au banquet de la Famine, s'en venge sur Pétrarque, délivre son âme, et s'en fait une puissante amie dans le ciel.

La célébration du cinquième centenaire ayant eu d'excellents narrateurs, je n'ai qu'à dire le bienveillant accueil fait à cette traduction par le jury d'Aix, à faire connaître les impressions poétiques des deux délégués de l'Ain, et à donner un choix des meilleurs sonnets composés à la louange de Pétrarque et de Laure.

Ma traduction était terminée depuis plus d'un an lorsque M. de Berluc-Pérussis, l'honorable promoteur du centenaire, fit appel à tous les collaborateurs de l'*Almanach du Sonnet*. Je me félicite de m'être départi, à sa prière, de mon indifférence habituelle pour les luttes littéraires, puisque le jury français d'Aix a honoré mon manuscrit d'un prix spécial, et m'a décerné la médaille d'or offerte par l'académie de Bordeaux.

La partie du rapport qui me concerne est enchâssée dans le récit de M. Roulleaux avec ses compliments et ceux de M. Mézières. Qu'on me pardonne un extrait de ce récit. Le lecteur qui vient de parcourir mes sonnets n'a que faire sans doute des appréciations d'autrui, mais elles me sont chères par la bienveillance et l'amitié qui les ont dictées :

« Voici, dit M. Roulleaux, l'instant de mon entrée

dans l'enceinte sacrée (de Vaucluse) où fleurissent les brillants panégyriques. Il semble que j'aie été guidé par un instinct merveilleux de précision. J'arrive en effet tout juste au moment où M. Guillibert, qui est, je crois, bâtonnier de l'ordre des avocats d'Aix, lit la partie du rapport de M. Reynald, professeur de littérature à la Faculté, sur le concours de poésie française, qui concerne la traduction faite par M. Philibert Le Duc des sonnets de Pétrarque.

« Nous avons eu, dit-il, la bonne fortune de ren- « contrer pour ce concours un de ces écrivains, poëte « et érudit à la fois, qui a voulu embrasser dans son « ensemble l'œuvre de Pétrarque tout entière, et a eu « le courage d'achever sa tâche. L'auteur de cette « œuvre remarquable, M. PHILIBERT LE DUC, inspec- « teur des Forêts, membre de la *Société littéraire. « historique et archéologique de l'Ain*, n'a pas seule- « ment traduit les vers de Pétrarque. A chaque sonnet « il a joint les plus précieux commentaires, et n'a « laissé aucun point, si obscur qu'il fût, sans y porter « la lumière.

« Nous regrettons de n'avoir, pour récompenser ce « beau travail, qu'une médaille d'or; espérons que ce « manuscrit trouvera un éditeur, et que la faveur « publique pourra bientôt justifier nos suffrages. »

« A ce témoignage très-flatteur pour notre confrère, et qui répond si bien à nos propres sentiments sur son mérite, nous avons la bonne fortune d'en pouvoir ajouter un autre qui tire, autant de l'érudition de son auteur que de ses remarquables études sur Pétrarque, une incontestable autorité. M. Mézières, le nouveau-

né de l'Académie française, écrivait en effet dans ces termes à M. Philibert Le Duc :

« Votre traduction, très-fidèle et très-près du texte, « nous en rend l'impression avec beaucoup d'exacti- « tude. Il y a dans vos vers des passages très-gracieux « qui se rapprochent, autant que possible, de la déli- « catesse de l'italien... Je suis convaincu qu'il serait « difficile de faire mieux que vous n'avez fait. Votre « traduction a le double mérite de la fidélité et du « charme. Votre livre sera certainement très-recherché. « Nous n'avions pas une seule bonne traduction de « Pétrarque ; nous vous en devrons une. »

« La distinction accordée à notre compatriote, et qui a été si sympathiquement accueillie parmi nous, se trouve ainsi consacrée par les suffrages les plus compétents (p. 17). »

L'hémicycle de pentes abruptes qui forme la gorge de Vaucluse, l'immense rocher d'où s'échappe la source de la Sorgue, le jardin et le laurier de Pétrarque impressionnent tous les touristes. J'en ai subi le charme et j'ai payé dans un sonnet mon tribut d'admiration. Ma muse était d'autant mieux disposée à cet hommage qu'elle venait de recevoir une couronne dudit laurier, nouée avec un ruban aux couleurs de Vaucluse.

LE SITE DE VAUCLUSE

A M. LE MARQUIS HENRI DE LA GARDE

Tout poëte qui croit que dans l'âme est incluse
Une vertu d'amour plus forte que le corps,
Qui des vers de Pétrarque entend les doux accords,
A rêvé dans sa vie une course à Vaucluse.

Voici donc le vallon, la Sorgue et son écluse,
Le cirque de rochers, magnifiques décors,
L'écho prêt à répondre aux fanfares des cors,
Et l'antique laurier qu'eût adoré Péluse.

Mon vœu se réalise ; enfin je vois les lieux
Où, de la politique et de Rome oublieux,
L'illustre amant prenait son luth chevaleresque.

Salut, fortuné site où Pétrarque a gémi,
Où dans le chaste amour son cœur s'est affermi !
Sa gloire a consacré ta beauté pittoresque !

Vaucluse, 18 juillet 1874.

Pétrarque a fait de très-laides peintures d'Avignon en prose et en vers (voir les sonnets XCI, CV, CVI et CVII). Involontairement ces terribles sonnets me revinrent à la pensée, le second jour des fêtes. Il me sembla que l'ombre du poëte devait regretter ses invectives en voyant avec quel enthousiasme sa mémoire était honorée. C'est la pensée qui m'inspira le sonnet suivant. Peut-être me suis-je trompé dans mon hy-

pothèse; le poëte a pu croire que l'on se réjouissait de sa mort comme de celle d'un ennemi :

REGRET POSTHUME

A M. DE BERLUC-PÉRUSSIS

Pays des esprits vifs et du bleu firmament,
Sois bénie à jamais, poétique Provence!
Cinq siècles ont passé, le sixième s'avance
Depuis qu'ici l'amour fut chanté chastement.

Et tu fêtes encor le platonique amant!
A l'envi chaque muse apporte sa chevance,
Et des flots de sonnets, comme l'eau de Jouvence,
Rajeunissent sa gloire et son couronnement.

Pourtant le doux Pétrarque avec d'acerbes rimes
De Babylone un jour t'a reproché les crimes,
Et trois fois t'a maudite, ô papale cité!

Ah! qu'il regretterait ses paroles blessantes,
S'il voyait à présent tant d'âmes frémissantes,
Fières de rendre hommage à sa célébrité!

Avignon, 19 juillet 1874.

La distribution solennelle des médailles, le troisième jour, fut précédée de nombreux discours en trois ou quatre langues, et de plusieurs poésies françaises et provençales débitées par les lauréats. Quoique je comprisse un peu l'idiome des Félibres, mes facultés admiratives finirent par s'émousser; je me pris à sourire de

la gesticulation et de la déclamation méridionales. Les grands éclats de voix, à l'occasion de ces mots ronflants qui ne manquent jamais leur effet sur les masses, me rappelèrent les *huchements* des jeunes villageois de Bresse, cris joyeux et stridents d'une nature particulière et d'une prodigieuse sonorité! De ce rapprochement entre les déclamateurs provençaux et nos hucheurs de Bresse est né le sonnet bressan qui suit :

LOU FELIBRE

A M. EUGÈNE ROULLEAUX

Lou métre felibran que su leu gonfla salla,
A l'éstrada d'honor, son cheto lou premi,
Quan bin son greu pansu, n'on po l'ar andremi;
Lo seleu din leus yu a beto l'etinçalla.

I m'abouijon avoué leu lingua preuvinçala!
Leu bra volon coman de-s ale de rami,
É leu pia trebillon pecoto de fromi;
I simblon de piaro que tire na feçalla.

Lou peuvro délegua din leu çapé bâillon,
Du tin qu'an leu patoi lou leuréya braillon
Lou mos anfarina dé Mandrin pouletico.

Criyo laman, monchu! preni lou meillau pri!
Mai gar' à vo se Bor a seu dzor pouyetico!
A lous hucheu brayssan lo pompon per lou cri[1]!

Avignon, 20 juillet 1874.

[1] LES FÉLIBRES. — Les maîtres félibrants, qui sur leur chaise rem-

Agacé par les poésies provençales et toujours sous l'influence de ses déceptions gastronomiques de Vaucluse, M. Roulleaux, mon codélégué, improvisa, au retour de la cérémonie, le sonnet humouristique ci-après, qu'il a inséré dans son récit comme « le résumé assez fidèle de ses impressions » :

J'emporterai de toi, doux pays des Félibres,
Un souvenir amer parmi mes souvenirs;
Mais ce n'est pas celui des immortels soupirs
Dont au fond des échos et des siècles tu vibres.

Ce n'est pas de me voir, parmi des hommes libres,
Choisi pour t'admirer dans tes doctes plaisirs,
Bien que j'aie eu parfois de rebelles désirs,
Capables d'ébranler mes poétiques fibres.

Ce n'est pas le soleil, le dîner de Vaucluse,
Ingrat pour l'estomac, pour la bourse et la muse,
Ni les cris de cigale au milieu des roseaux.

bourrée, — à l'estrade d'honneur, sont assis les premiers, — quand même ils sont très-pansus, n'ont pas l'air endormis; — le soleil dans leurs yeux a mis l'étincelle.

Ils m'amusent avec leur langue provençale! — Leurs bras volent comme des ailes de ramiers, — et leurs pieds s'agitent picotés de fourmis; — ils semblent des pantins que tire une ficelle.

Les pauvres délégués bâillent dans leurs chapeaux — tandis qu'en leur patois les lauréats déclament — les mots enfarinés des Mandrins politiques.

Criez seulement, messieurs! prenez les meilleurs prix! — Mais gare à vous si Bourg a ses jours poétiques! — Aux hucheurs bressans le pompon pour les cris!

Ce n'est pas l'Italie, à la mine narquoise,
Qui trouble quelque peu notre gaîté gauloise...
C'est d'avoir entendu tant de vers provençaux!

Tels sont nos souvenirs poétiques des fêtes de Pétrarque. Nous allons maintenant glaner parmi les sonnets qu'a fait éclore le centenaire. Les volumes d'Avignon et d'Aix, cités plus haut, en ont recueilli un assez grand nombre. Quelques-uns ont paru dans le *Sonnettiste* et dans l'*Almanach du Sonnet*. Le choix qu'on va lire porte sur ceux qui m'ont paru les meilleurs, c'est-à-dire, qui réunissent au plus haut degré l'attrait de l'idée à la perfection du rhythme. Ils sont classés dans l'ordre alphabétique des auteurs, sauf le premier qui est l'œuvre d'une dame, et les deux derniers qui sont en italien et en provençal.





SONNETS A PÉTRARQUE
ET A LAURE

LAURE

La superbe devise : aimer, souffrir et croire!
Aujourd'hui la vertu semble un effort grossier.
La machine suffit. Moins soldat qu'armurier,
Un petit ingénieur régente la victoire.

On cherche, on analyse, et l'on refait l'histoire.
Toute noblesse irrite un âge roturier.
Jeanne d'Arc était folle, et ce fut le laurier
Que célébra Pétrarque en rhéteur de la gloire[1].

[vois,
Quoi ! Laure aux blonds cheveux qu'il dépeint, que je
Ne serait qu'un emblème et sans corps et sans âme?
Mensonge! il prie, il pleure, amour est dans sa voix.

Vous vantez la raison que ce siècle proclame.
Le cœur subit aussi de rigoureuses lois.
Je crois en la souffrance, ô savants ; je suis femme!

Mont-Dore, 1874.

Mme TACHÉ-SERIZAY.

[1] Certains commentateurs ont prétendu que Laure, *Laura*, était la personnification de la gloire, comme le laurier, *lauro*, en est le symbole. (*Note de l'auteur.*)

SONNET[1]

Nous qui brûlons l'encens sur un impur autel,
Nous ne comprenons point ces amants platoniques,
Et nous laissons tomber nos rires ironiques
Sur tous ces sectateurs de l'amour éternel.

Nos terrestres désirs aspirent au réel.
Nous préférons au cœur des amantes pudiques
Les femmes de la Grèce et les nymphes antiques,
Et la Fornarina qui tua Raphaël.

Nous nions les amours de Tasse et Léonore,
De Dante et Béatrix, de Pétrarque et de Laure,
Ces pâles visions où rien n'est volupté.

Ce n'est pas la beauté que notre siècle adore,
Et nous ne savons plus lire le nom que dore
Le poëte inspiré dans l'immortalité[2].

CHARLES ARRIBAT.

---

[1] Pièce couronnée. *Sonnet sur Pétrarque :* Première mention honorable, médaille de bronze.

[2] La belle simplicité qui règne dans ce sonnet ne s'est malheureusement pas soutenue jusqu'à la fin. Le rhythme pèche aussi dans le dernier tercet par l'assonance des césures *beauté*, *inspiré* avec les rimes *volupté, immortalité.*

A PÉTRARQUE

Miser chi speme in cosa mortal pone!

Pourquoi vont-ils troublant le repos de ta cendre,
Les pâles courtisans de ce siècle sans foi?
A ta succession oseraient-ils prétendre?
Est-il rien de commun, Pétrarque, entre eux et toi?

Des plus purs sentiments, de l'amour le plus tendre
Tu chantas les douceurs ou tu subis la loi.
Ils chantent les plaisirs sur une harpe à vendre,
Ils sont faux : leur louange est de mauvais aloi.

Ils ricanent du ciel où tu plaças ta Laure;
L'âme à leur voix s'éteint, le cœur se décolore;
Leurs chants sont des traités, leur plume est un compas.

Dors toujours, dors muet dans la tombe, ô poëte!
Avec un froid sourire ils tourneraient la tête,
Si tu chantais encore, et n'écouteraient pas!

Alphonse Baudouin.

PÉTRARQUE ET L'OMBRE DE LAURE

— Pétrarque! pourquoi donc te courber sur ton livre?
Pourquoi veiller si tard sous la lampe qui luit?
— Pour apprendre!... Mais, toi, qui me parles la nuit,
Quel fut ton nom, avant d'avoir cessé de vivre?

— Je suis le pur esprit de celle qui t'enivre.
— O Laure ! ton amour m'inspire et me conduit,
Dis-moi si le savoir dont j'amasse le fruit
Rendra mon nom fameux aux siècles qui vont suivre ?

— Pétrarque, dans cent ans les enfants en sauront
Plus que toi ; tes écrits tant vantés s'oublîront.
— Je serai donc vaincu par le temps qui dévore ?

— Non ! L'amour dont tes vers ont parfumé l'autel
A consacré les noms de Pétrarque et de Laure :
En m'immortalisant tu t'es fait immortel.

Prosper Blanchemain.

LE DERNIER SONNET DE PÉTRARQUE

La Sorgue a fait silence! Une rime sonore
A résonné huit fois sur la cithare d'or.
Est-ce le chant du cygne au lever de l'aurore,
Ou son dernier soupir quand approche la mort?

C'est un cœur qui se brise et que l'amour dévore,
Toute une vie usée en un stérile effort.
Chaste et fière beauté, le malheureux t'implore;
Écoute ces quatrains; il va chanter encor...

Mais on n'entend plus rien. En son humble prière
Le poëte a versé son âme tout entière,
Et la coupe n'a plus une goutte de miel.

Déjà les deux tercets, d'un vigoureux coup d'aile,
Emportent le sonnet vers la voûte éternelle,
Doux écho de la terre entendu dans le ciel [1].

NORBERT BONAFOUS.

Président du jury français de la fête séculaire.

A PÉTRARQUE [2]

Cinq siècles auraient-ils terni ta renommée,
O poëte du cœur, grand maître du sonnet !
Non !... dans tout l'univers quel homme ne connaît
Les doux rhythmes où vit ta Laure bien-aimée !

Son âme à ton ardeur resta toujours fermée ;
Au foyer du devoir sa vertu l'enchaînait.
Devant ce front superbe et chaste se tenait
Calme la passion en ton sein comprimée.

Mais tes brûlants soupirs s'exhalaient dans ces chants
Où tu la célébras encore en vers touchants,
Quand la mort eut plané sur sa tête si belle.

Pourquoi donc, ô Pétrarque, aurais-tu regretté
De n'avoir pu fléchir cette amante rebelle ?...
Tu dois à ses rigueurs ton immortalité !

HENRI DOTTIN.

[1] Cette belle fiction est un peu déparée par l'assonance des rimes masculines et féminines dans les quatrains.

[2] Pièce couronnée. *Sonnet sur Pétrarque :* Première mention honorable *ex æquo ;* médaille de bronze.

A PÉTRARQUE

Cinq siècles! Et tes vers semblent n'avoir qu'un jour :
Tout y vibre aussi jeune, aussi frais, aussi tendre,
Que lorsque ton idiome aimait à faire entendre
A ta Laure les chants émus d'un chaste amour.

O grand maître des cœurs épris, à notre tour
Nous venons saluer ta gloire. Sans attendre
De nous tout ce que vaut ton nom, laisse-nous *tendre*,
En disciples zélés, à fêter ce retour.

Amant mélodieux, tu tiens l'âme et l'oreille
Sous le charme, et toujours s'accroît cette merveille :
A tes sonnets si doux l'univers applaudit.

Peu savent que ton front possédait la science;
De tes travaux profonds l'on n'a pas conscience.,.
Le poëte en ton œuvre a vaincu l'érudit[1] !

18 juillet 1874.

F. Fertiault.

---

[1] Il est regrettable que le second quatrain soit dépourvu de rhythme. Ce genre de versification, dont M. Coppée abuse, nuit plus ou moins à l'harmonie, qui est essentielle dans un sonnet.

LA MORT DE LAURE

I. — LE TESTAMENT

O mon poëte, adieu ! tu m'appelais cruelle...
Apprends donc mon secret que Dieu seul pénétra.
Ne te plains pas : en toi, j'aimais l'âme immortelle ;
Ce testament du cœur bientôt te le dira.

Tu m'aimais ici-bas parce que j'étais belle ;
Mon penchant fut si pur, que Dieu nous permettra
De garder à jamais cette chaste étincelle.
C'est mon poëme, à moi : la mort te l'apprendra.

Dans tes rêves, du ciel tu me verras descendre
Et sur ta lèvre en feu, comme une mère tendre,
Poser, cher délaissé, quelques gouttes de miel !

Je vais à l'amour vrai dont je vois la lumière,
Je t'ouvre le chemin et passe la première :
Attends, pour être aimé, que nous soyons au ciel.

II. — LA PESTE NOIRE. — LA MORT

Quand la hideuse Mort, déchaînée en tous lieux,
Eut fauché cette fleur, cette beauté parfaite,
Pour marquer sa victoire et repaître ses yeux,
Elle vint, au cercueil, contempler sa conquête.

Mais, au lieu d'un cadavre, un ange radieux
Y dormait et changeait ta victoire en défaite.
La pureté, l'amour et la grâce des cieux
Formaient une auréole à cette illustre tête.

La Mort s'émut alors pour la première fois ;
La redoutable faux s'échappa de ses doigts
Qui n'ont pas respecté tant de grâce et de charmes.

Ses os firent entendre un sourd frémissement
Et, spectacle inouï, dans leur étonnement,
Ses orbites sans chair se mouillèrent de larmes.

Mis Henri de la Garde.

A PÉTRARQUE

Nul rayon ne manque à ta gloire,
Cygne harmonieux d'Arezzo ;
Poésie, Art, Science, Histoire
Sertirent leur brillant faisceau.

Le chœur des Filles de mémoire
De ses dons comblant ton berceau,
Plume d'or et Lyre d'ivoire,
Firent le fond de ton trousseau.

Rome t'ouvrit son Capitole,
Vaucluse son riche Pactole,
Laure son cœur chaste et dévot.

Les Rois couraient à ton école.
De cinq Papes tu fus l'idole,
Et la victime... d'un Veuillot[1] !

Georges Garnier.

[1] Voir les *Satires* de Louis Veuillot, p. 76 ; Paris, Gaume, 1863. Je

AU CYGNE D'AREZZO

Divin chanteur d'Italie,
Père du sonnet français,
Vaucluse reste ennoblie
Par tes amoureux essais.

Immortelle est ta folie,
Et des bords où tu passais
Nulle source encor n'oublie
Les doux pleurs que tu versais.

Ton cœur, d'aimante mémoire,
De ta poétique gloire
Fut le premier ouvrier;

Double et féconde harmonie!
De l'amour vint ton génie,
Et de Laure ton laurier!

Mony, 5 janvier 1875.

JULES DE GÈRES.

---

suis heureux que mon appréciation de la satire contre Petrarque (V. le commentaire du premier sonnet) soit confirmée par M. G. Garnier, sonnettiste aussi chrétien qu'habile.

LES LIVRES DE PÉTRARQUE

Pétrarque étudiait — au sein de Montpellier —
Le droit? — Son digne père avait cette assurance.
Un beau jour il s'en vient visiter « l'escholier, »
Et le trouve absorbé dans Homère et Térence.

Les poëtes formaient seuls tout son mobilier.
— « Quoi! tu trompais, dit-il, ma naïve espérance!... »
Et livres précieux volent dans le foyer,
Malgré les pleurs du fils et sa vive souffrance.

Pour un cœur d'érudit auto-da-fé cruel!
Il put sauver pourtant du courroux paternel
Deux auteurs préférés : Cicéron et Virgile.

Pétrarque en imprégna sa veine si fertile;
Il refléta de l'un le rhythme et la douceur;
De l'autre l'harmonie et la grâce, sa sœur.

NARZALE JOBERT.

ARQUA

O monts Euganéens! ô doux pèlerinage!
Par la pensée, au moins, je veux le faire encor...
J'allais seul et songeur; sous l'azur sans nuage
Le vent frais du matin berçait les moissons d'or.

Comme mon cœur battait approchant du village
Qui pour le pèlerin garde un double trésor :
Ta dépouille, ô Pétrarque, et cet humble ermitage
D'où ton âme vers Dieu, libre enfin, prit l'essor!

Introduit dans la chambre où, de sa solitude
Ayant pour compagnons la prière et l'étude,
Expira doucement le poëte sacré;

Je fléchis les genoux, chassant la rêverie,
Et je redis, d'amour et de foi pénétré,
Son immortel cantique à la Vierge Marie.

19 novembre 1874.

F. DE LA JUGIE.

LE CENTENAIRE DE PÉTRARQUE [1]

De saint Pierre le Rhône avait reçu la barque,
Et les papes français se faisaient provençaux,
Lorsqu'un vendredi saint tu vis Laure, ô Pétrarque;
Cinq siècles ont, depuis, passé sur vos tombeaux.

Trop loin d'elle, tu dors sur la colline d'Arque;
Vaucluse te rappelle au milieu de ses eaux;
Les sonneurs de sonnets t'y nomment leur monarque,
Viens compter tes sujets dans ces chanteurs nouveaux.

Au bruit de nos concerts, dont elle semble fière,
Ta dame, secouant son antique poussière,
Se lève du cercueil que lui garde Avignon.

[1] Pièce couronnée. *Sonnet sur Pétrarque :* Troisième prix, médaille d'argent.

Triomphe du sonnet qui la rend immortelle!
La voici, grâce aux vers qui célèbrent son nom,
Vieille de cinq cents ans, mais toujours jeune et belle.

Comte Lafond.

PÉTRARQUE

Pour la gloire de l'art et du génie humain,
La forme a resplendi dans le marbre ou l'argile;
Passant de Phidias au doux art de Virgile,
La forme ouvre à l'idée un multiple chemin.

Et Pétrarque, à son tour, consacre leur hymen;
Il consacre l'essor de la pensée agile;
Il sait rendre immortelle une plume fragile:
Son cœur donne la vie à l'œuvre de sa main.

Quand il subit la loi de toute créature,
La mort prit la moitié de sa double nature,
Son âme survit, seule, à son corps expiré.

De l'art sous cette loi l'œuvre n'est point placée;
Et le grand sentiment à Pétrarque inspiré,
Eternise, à la fois, la forme et la pensée [1].

Eugène Lambert.

---

[1] L'assonance des quatre dernières rimes pèche un peu contre l'art, que l'auteur glorifie d'ailleurs avec un vrai talent.

LE ROCHER DE PÉTRARQUE[1]

Cinq siècles n'auront pas vainement traversé
Le vallon où Pétrarque a promené sa Muse:
Dans les bois, la cognée a tant de fois passé!...
L'usine emplit de bruit le désert de Vaucluse.

De sa puissante main, le Temps a renversé
La maison du Poëte; et la Sorgue confuse,
En voyant sur ses bords son cours bouleversé,
Précipite ses flots qu'emprisonne l'écluse.

Pourtant le grand rocher est toujours là, debout,
Majestueux vieillard dont la tête chenue
Aujourd'hui comme hier interroge la nue.

Pareil à ce géant qui doit survivre à tout,
Le front ceint de laurier, apparaît dans l'histoire
Celui dont l'amour fit le tourment et la gloire.

HIPPOLYTE MATABON.

SOUVENIR DE PÉTRARQUE

O chantre harmonieux de l'immortelle flamme,
Merveilleux ciseleur du sonnet achevé,
Comme toi j'ai ma Laure, un lis devenu femme,
Un trésor d'idéal dans ce siècle trouvé.

[1] Pièce couronnée. *Sonnet sur Pétrarque :* Deuxième prix, médaille de vermeil.

J'ai mon Vaucluse aussi : la source que réclame
L'amant et le désert du poëte rêvé.
Paisible est le vallon où j'ai cloîtré mon âme,
Limpide le cristal dont je suis abreuvé.

Comme toi j'aime l'art exquis en poésie;
Et, malgré tous ces dons, ma vive fantaisie
Sur mes vers imparfaits ne peut poser ton sceau.

Que me manque-t-il donc? Le fin stylet d'ivoire
Qu'avant de quitter Dante en sa spirale noire,
Virgile, en souriant, jeta sur ton berceau.

EDMOND PY.

LA FONTAINE DE VAUCLUSE[1]

I. — AUTREFOIS

De dames, de seigneurs un brillant assemblage,
Que leur beauté parait plus que soie et velours,
Se donnant rendez-vous sous son paisible ombrage,
Aux fêtes de l'esprit y consacraient leurs jours.

Du fleuve, sur le soir, couronnés de feuillage,
Au son des instruments ils descendaient le cours;
Pétrarque, regrettant de rester au rivage,
Suivait des yeux la barque où flottaient ses amours.

[1] Pièce couronnée. *Sonnet sur Pétrarque :* Premier prix, coupe offerte par M. Joséphin Soulary et diplôme de la Société littéraire de Lyon.

Culte de la beauté, de Dieu, de la patrie,
Sentiments généreux dont la source est tarie,
Sur les âmes alors vous étiez tout-puissants!

O nobles chants d'amour et de chevalerie!
O langue aux sons si doux, par la Muse chérie,
Aujourd'hui qui fera revivre tes accents?

II. — AUJOURD'HUI.

Hors d'ici les rêveurs! Travailleurs, à l'ouvrage!
On entend vibrer l'air sous le choc des marteaux;
Le ciel bleu disparaît sous un épais nuage:
Les usines ont pris la place des châteaux.

L'industrie est maîtresse. — A son vulgaire usage,
O fontaine sacrée, on asservit tes eaux!
Au laurier séculaire on marque l'étiage;
La force du courant se chiffre par chevaux!

O Poëte, entends-tu! c'est toi que l'on appelle;
On te dit : « Pour rêver trouve d'autres endroits :
Les myrtes sont coupés, tu n'iras plus au bois. »

Mais au progrès du jour le Poëte est rebelle,
Et, malgré les clameurs qui dominent sa voix,
Il cherche à réveiller les échos d'autrefois.

J. QUENIN (L. BETHZ).

A FRANCESCO PETRARCA

Non pur di Laura tua le verginali
Bellezze ad eternar l'estro piegasti,
Ma della patria ancor le glorie e i mali
Sull' immortale cetera cantasti.

Or di Laura che fu? Le gelid' ali
Morte agitò sovra colei che amasti;
Spenti son gli occhi onde sì acuti strali
Nel tuo tenere core un dì provasti.

Ma viva è Italia, che piangesti ancella,
Ora donna di se, concorde e forte,
Una dall' Alpi alla sicana sponda.

Mira! la guida una fulgente stella,
E, nel tua culto a Francia oggi consorte,
Di nuova luce il capo ti circonda.

Ascoli Piceno, 13 luglio 1874.

EVARISTO ALFIERI.

TRADUCTION.

A FRANÇOIS PÉTRARQUE. — Tu n'as pas seulement consacré ton génie à célébrer les chastes beautés de ta Laure, mais tu as chanté encore les gloires et les douleurs de la patrie sur l'immortelle cithare.

Maintenant qu'en est-il de Laure? La Mort agite ses froides ailes sur celle que tu as aimée. Eteints sont les yeux dont les traits aigus ont percé un jour ton tendre cœur.

Mais vivante est l'Italie que tu plaignais asservie. Mainte-

nant, maîtresse d'elle-même, paisible et forte, elle est unie des Alpes jusqu'à sa limite inférieure.

Regarde! une étoile brillante la guide et, pour te rendre hommage, aujourd'hui associée à la France, elle t'environne le front d'une nouvelle lumière.

RÉFLEXION

Il est permis à un poëte italien d'invoquer le nom de Pétrarque en faveur de l'unité italienne. Mais il faut dire en prose que Pétrarque, tout en désirant cette unité, la voulait faite par le patriotisme et non par la violence. Il n'eût approuvé, de nos jours, ni l'expulsion des princes ni la spoliation de l'Eglise.

LOU BAN[1]

Petrarco, à l'oumbrino di sagno,
Sus lou tantost d'un jour d'estiéu,
Destousco Lauro que se bagne,
Mai resplendènto que lou riéu.

Souspresso, sa pudour se lagno
E soun cor jito un crid vers Diéu;
Mai, femo, trovo la magagno
D'escoudre soun cors tentatiéu.

[1] Pièce couronnée. *Concours provençal; sonnet sur Pétrarque :* Premier prix, statue de la Vénus d'Arles, offerte par M. le comte du Demaine, maire d'Avignon.

Espousco l'aigo, la bacello,
E tèis ansin un ridèu blu
E blanc, que mounte dins lis aubo;

D'un velet de perlo enmantello
E soun bèu nus e sa vertu
Coume dins li ple d'uno raubo.

ANSELME MATHIÈU.

TRADUCTION

LE BAIN. — Pétrarque, à l'ombre des roseaux, — sur le *tantôt* d'un jour d'été, — découvre Laure qui se baigne, — plus resplendissante que le ruisseau.

Surprise, sa pudeur se plaint, — et son cœur jette un cri vers Dieu; — mais, femme, elle trouve la malice — de cacher son corps tentateur.

Elle frappe l'eau, la fait jaillir — et tisse ainsi un rideau bleu — et blanc, qui monte dans les airs;

D'un voile de perles environne — et ses beaux nus et sa vertu — comme dans les plis d'une robe.

FIN DE L'APPENDICE.



ERRATA

—

PREMIER VOLUME.

Page XXVIII, ligne 18, au lieu de : *sa main*, lisez : *ma main.*
Page 11, ligne 4, — *contesté,* — *constaté.*
Page 46, vers 9, — *de l'Ethiopie,* — *d'Ethiopie.*
Page 210, vers 12, — *suis-je prêt,* — *suis-je près.*

SECOND VOLUME.

Page 135. Le deuxième alinéa doit être ainsi rétabli :
Le récit de cette vision est dans le *Canzoniere.* L'abbé de Sade, dont je suis la traduction, l'a extrait du deuxième chapitre du *Triomphe de la mort.*

NOTE SUR LA PRÉTENDUE LAURE DE SADE.

En réfutant les hypothèses de Bruce-Whyte et de M. du Laurens sur leur prétendue Laure de Sade (p. XXX et XXXII du premier volume, paru au mois de février 1877), j'ai négligé un écrit publié, à mon insu, en 1876.

Cet écrit, intitulé *Un document inédit sur Laure de Sade,* par M. L. de Berluc-Pérussis, a mis au jour quatre petites notes latines, extraites d'un manuscrit

de l'abbé Dominique Robert, de Briançon, qui fut l'élève et l'auxiliaire de d'Hozier.

La première et la deuxième portent que Pétrarque célébra dans ses vers Laure de Sade, fille de Paul de Sade et de sa seconde femme. Or, cette Laure n'est point mentionnée dans le testament de Paul de Sade, produit par l'abbé de Sade. Il faudrait donc admettre, sur un mot de Pithon-Curt, que l'abbé de Sade a falsifié cet acte. J'aime mieux croire que l'abbé Robert a écrit fort légèrement; et, en effet, sa légèreté n'est pas douteuse. Ses quatre petites notes contiennent deux grosses erreurs : 1° la date du *deux* avril au lieu du *six* pour la première rencontre de Pétrarque et de Laure; 2° le millésime de 1371 au lieu de 1374 pour la mort de Pétrarque. Peut-on affirmer avec un tel témoignage que Pétrarque s'éprit d'une Laure célibataire ?

Bien qu'il m'en coûte de n'être pas du même avis que M. de Berluc-Pérussis, je persiste à considérer Laure de Noves, mariée à Hugues de Sade, comme la véritable Laure de Pétrarque, et je ne puis voir dans l'*amore acerrimo, sed unico et honesto* de son *Epître à la postérité*, la preuve qu'il brûla pour une jeune fille, attendu que l'amour platonique du poëte pour une femme mariée pouvait être qualifié d'amour honnête au temps des Cours d'amour.

Ph. L. D.

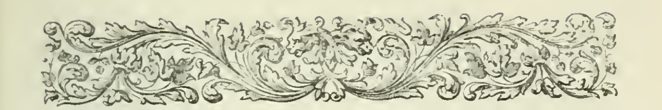
Bourg, novembre 1878.



INDEX DES SONNETS

Les chiffres romains désignent le volume, et les chiffres arabes la page où se trouve la traduction.





INDEX DU COMMENTAIRE

DE L'INTRODUCTION ET DE L'APPENDICE





TABLE DU SECOND VOLUME

—

SONNETS COMPOSÉS DU VIVANT DE LAURE.

SIXIÈME SÉRIE.

SEPTIÈME SÉRIE.

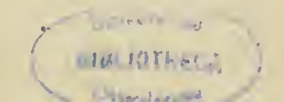
SONNETS COMPOSÉS APRÈS LA MORT DE LAURE.

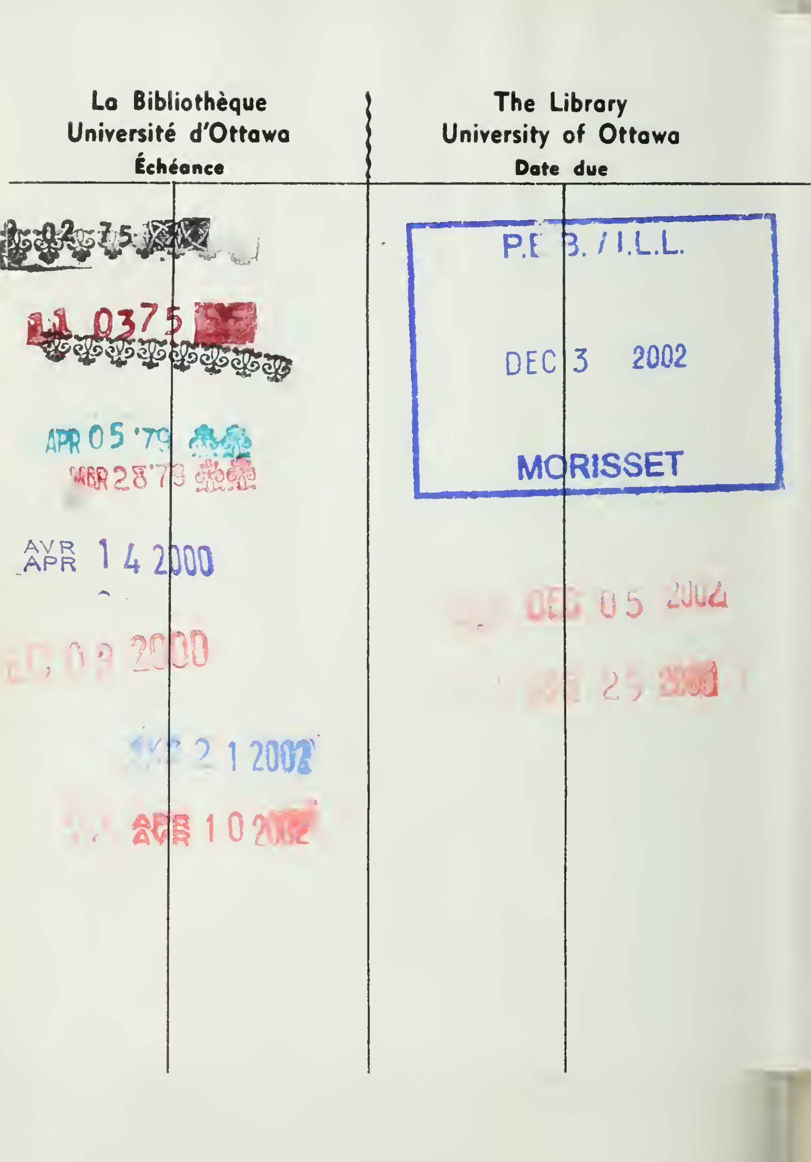
HUITIÈME SÉRIE.

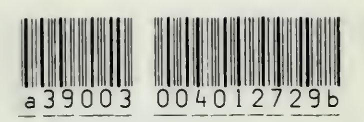
NEUVIÈME SÉRIE.

DIXIÈME SÉRIE.

APPENDICE.






a39003 004012729b

